

SAS [153] – Ramenez-les vivants

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



RAMENEZ-LES VIVANTS

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

SAS - 153

RAMENEZ LES VIVANTS

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS

PROLOGUE

Le moteur du petit Cessna 208 ronronnait sans à-coups tandis qu'il filait vers l'ouest, survolant une savane coupée de collines verdoyantes qui s'étendait jusqu'à la ligne d'horizon plus sombre. Là commençait la *selva*, l'immense et impénétrable forêt amazonienne. L'appareil volait à 14 000 pieds, après avoir décollé à huit heures du petit aéroport de Larandia, tout près de la ville de Florencia, capitale de la province de Caquetá, à environ trois cents kilomètres au sud de Bogotá. Le pilote colombien, Luis Alcides Cruz, membre du DAS⁽¹⁾, se tourna vers son voisin américain, Thomas Howe, lui aussi pilote, et annonça :

— Dans dix minutes, nous allons commencer notre descente en direction du rio Yari.

— *Muy bien*, approuva Thomas Howe, qui parlait parfaitement espagnol. Espérons qu'on va trouver quelque chose.

Le Cessna 208 était en mission de reconnaissance au-dessus d'une région tenue par le Frente n° 152⁽²⁾ des FARC⁽³⁾ sur plus de 40 000 kilomètres carrés. Durant les négociations avec le précédent gouvernement colombien, ce territoire avait été proclamé *zona de despejes*⁽⁴⁾, mais le nouveau président, Alvaro Uribe, avait rompu les pourparlers de paix qui ne menaient nulle part et décidé de faire vraiment la guerre aux FARC. Or, des photos satellites récentes avaient signalé ce qui semblait être un regroupement important, au bord du rio Yari. Tous les camps des guérilleros se trouvaient au bord d'un cours d'eau, seul moyen de communication dans cette région totalement dépourvue de routes. Le chef de station de la CIA en Colombie avait aussitôt décidé de vérifier l'information. D'autres éléments lui faisaient soupçonner la présence dans ce camp du commandant Fabian Ramirez, le responsable du *Bloque Sur*⁽⁵⁾. Si on parvenait à le localiser, les hélicoptères Blackhawk colombiens pourraient mener un raid dévastateur.

Trois hommes en uniforme étaient serrés sur la banquette arrière du Cessna. Keith Stancell, analyste à la CIA, la mâchoire carrée et les idées simples. Son affectation en Colombie allait lui permettre de s'acheter une petite maison à Tyson Corner, en Virginie. À côté de lui, Marc Goncalvez caressait machinalement son petit bouc, passant parfois la main sur son front prématurément dégarni, en dépit de ses trente-deux ans. Après dix ans dans l'US Air Force, il avait accepté une mission de contractuel en Colombie. Son voisin, Tom Janis, *field*

officer à la Direction des Opérations de la CIA, buvait un peu de café pour achever de se réveiller. La pressurisation marchait bien, le chauffage aussi et le soleil commençait à taper sur la verrière. À cette altitude, le sol n'était qu'un tapis ocre coupé d'une multitude de traits marron : les voies d'eau.

Soudain, le moteur eut des ratés. Il repartit quelques secondes, toussa et se tut définitivement. C'était si inattendu que les cinq passagers du Cessna mirent plusieurs secondes à réaliser ce qui se passait.

— *He, what's going on*⁽⁶⁾ ? lança de l'arrière Keith Stancell, soudain submergé d'adrénaline.

Luis Alcides Cruz, le pilote, ne répondit pas. Penché sur le tableau de bord, il tentait désespérément de remettre en route l'unique moteur du Cessna 208. Le petit appareil, transformé en planeur, avait commencé à perdre de l'altitude dans un silence terrifiant et en même temps reposant. Au bout de quelques secondes, Luis Alcides Cruz se retourna.

— Impossible de remettre en route. *Fuel starvation*⁽⁷⁾. Un enfoiré a oublié de faire le plein. Nous perdons de l'altitude, nous ne sommes plus qu'à 13 000 pieds.

Tous fixèrent l'aiguille de l'altimètre qui tournaient lentement dans le mauvais sens. Tom Janis demanda :

— Quelle est notre position ?

Luis Alcides Cruz jeta un coup d'œil sur l'écran du GPS.

— À la verticale de La Tigreta.

En pleine zone FARC. Des collines boisées s'élevaient de la savane.

— On ne peut pas revenir à Larandia en planant ? interrogea Keith Stancell d'une voix étranglée.

Le pilote secoua la tête.

— *No way*⁽⁸⁾. Il faut se poser. Et prier Dieu.

Il lança aussitôt dans le micro accroché devant son visage :

— Ici, Alpha Sierra Tango, *mayday, mayday. Engine aloft. Losing altitude.* Position 43 76 29 87. Nous allons essayer de nous poser. *Mayday, mayday.*

Quelques secondes plus tard, une voix éclata dans le haut-parleur :

— Alpha Sierra Tango. *We copy. We copy.* Serons sur votre position dans trente minutes. *Over.*

Luis Alcides Cruz coupa le micro et cala l'appel de détresse automatique. Grâce au GPS, on pouvait les localiser à quelques mètres près. Regardant en dessous de lui, il aperçut une zone presque plate sans arbres, qui se terminait par une petite colline. Inclinant l'appareil sur la droite, il amorça un large virage sur l'aile, prenant bien soin de piquer légèrement pour ne pas atteindre la vitesse de décrochage. Heureusement qu'il avait jadis pratiqué le planeur. Il jeta un coup d'œil

à l'altimètre : 9 700 pieds. Il fit mentalement un signe de croix et se retourna vers ses passagers avec un sourire un peu crispé.

— *We gonna make it, you guys*⁽⁹⁾.

* *

*

Un klaxon d'alerte jappait sinistrement sur la base de la police colombienne de Larandia. Aidés de quelques instructeurs américains, c'est de là que partaient les appareils chargés de la fumigation des plantations de coca et les expéditions anti-narcos pour détruire les laboratoires de transformation ou disperser des colonnes de FARC.

Des hommes en uniforme, lourdement armés, couraient vers des hélicoptères parqués devant la tour de contrôle, s'entassant dans les appareils. Bientôt, le rotor du premier Sikorski S70 Blackhawk commença à tourner... Cinq minutes plus tard, au milieu d'un énorme nuage de poussière, sept hélicos décollaient : deux Blackhawk avec chacun quatorze hommes à bord, et cinq « gunship » Bell OM-58. Volant à peine à 600 pieds, les sept appareils prirent la direction de l'ouest à près de 300 à l'heure. Dans la tour de contrôle, le major Rusk, un officier américain détaché comme instructeur sur les Blackhawk, avait appelé sur un téléphone *sécurisé* un colonel du Pentagone, qui se trouvait, lui, dans un bureau au sous-sol de l'ambassade américaine.

— Jésus-Christ ! jura ce dernier, il faut les sortir de là !

Vous vous souvenez de ce qui s'est passé l'année dernière dans l'Arauca.

Trois Américains en mission secrète pour la *Company* avaient été capturés par la guérilla et exécutés, à la frontière du Venezuela.

— *Sir*, assura l'officier de liaison, nous faisons l'impossible. Les hélicos seront sur zone dans trente minutes environ. Nous suivons le Cessna au radar. Il va être obligé de se poser.

— La zone est tenue par les FARC ?

— Entièrement, *sir*, mais ils ne vont pas se frotter aux Blackhawk.

Le colonel l'interrompit.

— *J'appelle Washington, keep me posted*⁽¹⁰⁾.

Un officier colombien surgit dans le bureau.

— Major Rusk, le radar primaire vient de les perdre. Ils sont tout près du sol.

Le major Rusk se précipita vers l'écran du GPS et aperçut la « cible » symbolisant le Cessna, une croix inscrite dans deux cercles concentriques. Elle se déplaçait rapidement vers l'ouest. Il essaya de s'imaginer les quatre Américains et le pilote colombien voyant la mort venir à leur rencontre. Son cœur se serra : les États-Unis avaient toujours refusé de s'engager vraiment en Colombie pour éviter ce genre

d'incident. Des Américains tués ou faits prisonniers dans une zone inaccessible.

Le Cessna 208 pouvait s'écraser et prendre feu et, surtout, les FARC devaient suivre, eux aussi, sa trajectoire.

* *

*

Train rentré, le Cessna filait au dessus d'une savane pelée, presque plate, en perdant rapidement de l'altitude. Les mains crispées sur la commande, Luis Alcides Cruz regardait le sol se rapprocher, souffle bloqué, tentant de contrôler la descente avec les volets. Les cinq hommes étaient livides. 300 pieds, 200 pieds, 100 pieds...

— On va trop vite, remarqua Thomas Howe.

Le pilote abaissa encore les volets. Trente secondes plus tard, le ventre du Cessna s'enfonça dans de hautes herbes. Il y eut un bruit terrifiant : les tôles venaient de toucher le sol. L'appareil rebondit puis retomba lourdement, glissant à toute vitesse sur le tapis d'herbe. L'hélice s'arrêta, le capot du moteur s'ouvrit. Cramponné à son manche, le pilote, impuissant, s'arc-boutait sur son siège. La colline se rapprochait dangereusement. Impossible d'arrêter le Cessna qui filait comme une luge sur la neige. Il aborda la colline à plus de cent à l'heure, escaladant la pente herbeuse. Dieu merci, il n'y avait pas d'arbres !

Enfin il ralentit, la verrière s'envola et, dans un ultime grincement, le Cessna 208 s'arrêta, presque intact. Les cinq hommes demeurèrent sonnés quelques instants puis le pilote lança :

— *Bail out ! Fast.*⁽¹¹⁾

Ils débouclèrent leurs ceintures et se hissèrent hors de l'appareil. Groggy, n'en revenant pas d'être encore vivants. Ils regardèrent autour d'eux. La zone semblait inhabitée. Puis Keith Stancell poussa un juron, en désignant la savane en contrebas.

— *Look ! They are coming.*⁽¹²⁾

Une vingtaine de silhouettes vertes couraient dans les herbes. Des hommes armés venant dans leur direction. Dans ce coin, cela ne pouvait être que des FARC.

* *

*

— *Sir*, ils se sont posés ! annonça l'officier colombien au major Rusk.

L'icône du GPS était désormais immobile. Ce qui prouvait que l'émetteur du Cessna fonctionnait toujours. Plutôt bon signe.

Le major Rusk se tourna vers le capitaine colombien.

— Où sont les hélicos ?

— Ils seront sur zone dans vingt minutes. Nous venons de leur communiquer la position d'Alpha Sierra Tango.

L'officier américain alluma une cigarette et garda son Zippo New-York Police Department à la main, le faisant tourner nerveusement entre ses doigts. Il avait un sale pressentiment. Si le règlement ne lui avait pas interdit formellement de se rendre sur le terrain, il serait sorti dans un des hélicos. Maintenant, il n'avait plus qu'à ronger son frein. Pour tromper son angoisse, il appela l'ambassade à Bogotá. Là-bas, c'était la panique. Même la Maison Blanche avait été prévenue.

* *

*

— Nous allons essayer de les retenir, lança Tom Janis, son Beretta 92 au poing.

À côté de lui, le pilote, très pâle, avait lui aussi sorti son arme. En tant que membre du DAS, il ne se faisait aucune illusion. Il valait mieux pour lui ne pas tomber vivant aux mains des FARC.

— Essayez de gagner le sommet de la colline et de vous cacher dans la végétation, conseilla-t-il. Les hélicos ne vont pas tarder.

Les deux groupes se séparèrent, les trois Américains s'éloignant vers le haut de la colline, pendant que Tom Janis et Luis Alcides Cruz observaient les guérilleros qui se rapprochaient. Une vingtaine, armés d'AK 47. Avec de simples pistolets, les deux hommes n'avaient aucune chance. Ils s'abritèrent derrière la carcasse de l'avion et, dès que les premiers guérilleros furent à une trentaine de mètres, ouvrirent le feu.

Leurs adversaires se dispersèrent aussitôt, s'aplatissant dans les herbes, et une grêle de projectiles s'abattit sur ce qui restait du Cessna 208. Tom Janis poussa un cri et s'effondra, les doigts encore crispés sur son arme, une balle dans le ventre.

Luis Alcides Cruz vida son chargeur jusqu'à ce que la culasse reste ouverte. Il allait mettre un chargeur neuf lorsqu'il vit un guérillero surgir sur sa droite, un petit Indien à l'air mauvais. Sans hésiter, celui-ci lui tira une rafale dans les jambes.

* *

*

Dans le Blackhawk de tête, le pilote et le copilote scrutaient la savane. En vain. Aucune trace du Cessna 208. Le pilote appela Larandia.

— Vous êtes sûr de vos coordonnées ? On ne voit rien.

— Certain ! grésilla une voix dans la radio.

Silence, puis le second pilote tendit le bras, désignant un éclair dans le lointain, à une dizaine de kilomètres. Un reflet du soleil sur un objet métallique.

— Là-bas, à trois heures ! Objet métallique.

Le reflet disparut et ils se demandèrent s'ils n'avaient pas rêvé, mais toute l'armada changea de direction.

— Ici Rescue One. Objectif repéré, annonça la radio.

Les sept hélicoptères fondirent sur la petite colline.

* *

*

Silencieusement, une haie d'uniformes verts se dressa devant les trois fugitifs, qui avaient à peine parcouru cent mètres. L'un des guérilleros cria quelque chose d'un air menaçant.

— Il nous dit de lâcher nos armes et de mettre les mains en l'air, traduisit Thomas Howe.

Le premier, il jeta son Beretta 92 dans l'herbe. Aussitôt, les guérilleros les entourèrent, les fouillèrent, puis les poussèrent en direction de l'épave du Cessna. Ils avaient entendu de nombreux coups de feu, mais ignoraient ce qui s'était passé. Encadrés par les guérilleros, ils regagnèrent l'endroit d'où ils étaient partis. Une douzaine de FARC entouraient deux corps allongés. Tom Janis était replié sur le côté en chien de fusil, visiblement blessé, livide. Il y eut un échange rapide entre les deux groupes de guérilleros. Thomas Howe poussa une exclamation et lança en anglais, puis en espagnol :

— *Don't do it, please, No lo mata ! Tien piedad !*⁽¹³⁾

Un jeune guérillero indien, la casquette de toile enfoncée jusqu'aux yeux, s'approcha de Tom Janis, posa l'extrémité du canon de sa Kalach sur la nuque de l'Américain et appuya sur la détente. Tom Janis eut une violente secousse, son visage explosa et il cessa de bouger.

Un second FARC s'approcha de Luis Alcides Cruz, allongé sur le ventre. Il leva sa machette et l'abattit de toutes ses forces sur la nuque du blessé, lui tranchant les vertèbres cervicales. Il essuya ensuite sa lame dans l'herbe et la remit dans son étui de cuir. Le chef des guérilleros houspillait déjà les trois survivants, les poussant vers les hautes herbes. Il aboya un ordre, aussitôt traduit par Thomas Howe.

— Il dit que nous devons marcher vite. Sinon, nous serons abattus comme les autres.

La rage au cœur, les trois Américains s'enfoncèrent dans les hautes herbes. Le ronronnement de plusieurs hélicoptères se rapprochait, mais les appareils étaient encore invisibles. Thomas Howe se retourna vers ses deux compagnons et se força à sourire :

— *Don't panic !* Ils ne nous veulent pas de mal. Au contraire, nous sommes des otages de valeur à leurs yeux.

Keith Stancell sentit son estomac rétrécir au mot « otage ». Cela lui rappelait Beyrouth et la mort horrible de William Buckley, chef de station de la *Company* au Liban, kidnappé par le Hezbollah, torturé et finalement exécuté après des mois de captivité. Les Américains avaient dû payer cinquante mille dollars pour ne récupérer que son cadavre. Keith Stancell poussa une exclamation furieuse : le petit FARC derrière lui venait de lui donner un coup avec le canon de sa Kalach pour le faire avancer plus vite.

Le grondement des hélicoptères s'était encore rapproché. Il eut envie de pleurer.

* *

*

Un des Blackhawk tournait à basse altitude au-dessus du lieu du crash, ses canons prêts à cracher la mort. Les Bell effectuaient des cercles concentriques de plus en plus larges dans l'espoir de localiser les passagers du Cessna.

Le second Blackhawk s'était posé près de l'épave du Cessna 208 et les soldats fouillaient les alentours. Des ponchos avaient été jetés sur les deux cadavres. Une patrouille revint bredouille. Le major colombien qui dirigeait l'expédition était sans illusion : il ne retrouverait pas les trois Américains enlevés. Il appela la base par radio.

— Ici, Rescue One, annonça-t-il. Deux des occupants ont été tués par les *subversivos*. Nous craignons que les trois autres n'aient été enlevés.

— *My God !* fit le major John Rusk, *il faut les retrouver.*

La gorge nouée, l'officier colombien regarda autour de lui. Le vert des collines et de la savane lui parut soudain hostile, impénétrable.

— Nous allons essayer, promit-il sans y croire. Ils ne doivent pas être loin, on continue les recherches.

John Rusk cria presque dans le micro.

— Ratissez la zone !

Il raccrocha, les larmes aux yeux. Sachant que c'était le début d'un long cauchemar.

CHAPITRE PREMIER

Le bassin de Maria Soledad se balançait comme un métronome, au rythme lent de la salsa tropicale, effleurant régulièrement le ventre de son cavalier. Les yeux clos comme pour mieux absorber la musique, les bras noués sur la nuque de son amant *gringo*. Sans paraître s'apercevoir de la bosse de moins en moins discrète qui déformait le jean, provoquée par ce frottement pourtant si léger.

Jim Stanford, lui, était au paradis. La salsa crachée à pleins décibels par les haut-parleurs encadrant une des trois pistes de danse du restaurant *Carne de Res*, s'ajoutant aux caïpirinhas bues comme de l'eau depuis le début de la soirée, lui vidait complètement le cerveau. Ses mains nouées autour de la taille de Maria Soledad, il attira la jeune femme à lui et le frôlement se transforma en frottement, encore plus sexuel. D'ailleurs, tous les couples autour d'eux étaient collés comme des timbres-poste. Le samedi, tout Bogotá se ruait chez *Andrés Carne de Res* pour danser, avaler d'énormes *carnes a la fraga*⁽¹⁴⁾, se saouler à la bière ou au rhum, avant d'aller baiser.

Les salles emboîtées les unes dans les autres, décorées d'objets hétéroclites ou de matériaux de récupération, les menus suspendus au plafond, les tables rustiques et les bancs de bois, les néons criards, la musique assourdissante : tout ici poussait au délire. Les gens dansaient sur les pistes, dans tous les espaces libres et même sur les tables. Les serveurs, tous jeunes et beaux, leur prénom inscrit dans le dos, semblaient s'amuser autant que leurs clients, dansant même en apportant les plats. Il y avait trop de bruit pour parler, aussi on buvait et on dansait. En plus, contrairement à Bogotá, où tout fermait à deux heures, les restos-dancings de Chia, à une vingtaine de kilomètres de la capitale, restaient ouverts jusqu'à l'aube. Une enfilade de baraques en bois, alignées le long de la route, signalées par des torches et des aboyeurs qui racolaient les clients en agitant leurs lampes électriques.

Jim croisa le regard de Maria Soledad et la jeune femme lui adressa un sourire à faire bander un mort. Ce qu'il lut dans ses prunelles sombres expédia dans ses artères une telle giclée d'adrénaline que ses mains glissèrent jusqu'aux fesses cambrées de sa partenaire, les prenant à pleines paumes. Comme la plupart des Colombiennes, Maria Soledad portait un pantalon hyper-collant, doté d'un Zip épousant étroitement la raie de ses fesses. Sa grosse poitrine était serrée dans un haut trop petit d'une taille, si ajusté que la pointe de ses seins semblait

sculptée dans le tissu. Avec ses pommettes hautes, ses cheveux aile de corbeau, son regard assuré et sa grosse bouche, Maria Soledad incarnait la salope tropicale cinq étoiles. Et elle le savait.

Pour s'amuser, Jim prit entre deux doigts le haut du Zip et le fit descendre d'un centimètre. Loin de protester, Maria Soledad changea brutalement de rythme. Au lieu de se frotter contre le jean de l'Américain, au rythme endiablé de la salsa, elle entama un balancement beaucoup plus lent et langoureux. Une jambe glissée entre celles de Jim Stanford, le buste rejeté en arrière, les yeux mi-clos, elle l'observait avec un sourire lascif.

Jim Stanford sentit son ventre s'embraser comme un ballon qu'on gonfle trop vite. Sans avoir le courage de s'écarter, il se pencha à l'oreille de Maria Soledad et supplia :

— *Cochina, para*⁽¹⁵⁾.

Toujours encastrée contre lui, la jeune femme lui adressa un regard faussement innocent.

— *Porque ? No te gusta ?*⁽¹⁶⁾

La musique était si forte qu'il entendit à peine les mots, mais les lut sur ses lèvres. Il eut envie de crier qu'il voulait la baiser, mais pas exploser bêtement sur la piste, comme un collégien. Bien salope, Maria Soledad savourait le contact du gros sexe dur enfermé dans le jean, qu'elle s'amusait à faire rouler comme un cigare contre son ventre. Jim fut sauvé par le gong : un break dans la musique. Ils regagnèrent leur table, Maria Soledad passant devant, en balançant sa croupe cambrée. Quand il se laissa tomber sur le banc de bois, le jeune Américain était dans un état indescriptible. Il se pencha vers Maria Soledad.

— *Vamos.*⁽¹⁷⁾

Quand il était avec elle, il oubliait son anglais. D'ailleurs, la Central Intelligence Agency l'avait affecté à Bogotá en raison de sa connaissance de l'espagnol, qu'il avait appris à Miami. Au début, il avait détesté Bogotá. À cause de l'altitude – 2 600 mètres –, on y respirait mal. La nourriture était infâme presque partout et la ville très laide. Et puis, en tant qu'Américain, il avait l'impression d'avoir une cible dans le dos... Les *gringos*⁽¹⁸⁾ étaient peu appréciés en Amérique latine, mais en Colombie, c'était encore pire qu'ailleurs, depuis la grande époque des « narcos », dans les années quatre-vingt-dix. Escobar, les frères Ochoa, « El Mexicano ». Ceux-là haïssaient les Américains qui tentaient d'enrayer le trafic de drogue, poussant les autorités colombiennes, gangrenées jusqu'à la moelle, à arrêter quelques narcotrafiquants. Ceux-ci se défendaient en assassinant à tout va. Ils avaient même fait sauter l'immeuble du DAS, en plein cœur de Bogotá. Leur avait succédé le plus vieux mouvement révolutionnaire du monde, les FARC. Près de vingt mille hommes sous la férule de Manuel Marulanda, dit « Tiro Fijo »⁽¹⁹⁾, tapis dans la *selva* depuis

1964 ! Outre leur activité subversive, les FARC étaient devenus les plus grands producteurs de cocaïne de Colombie, en exportant des centaines de tonnes vers les États-Unis. Farouchement communiste et antiaméricain, leur programme était simple bien qu'inatteignable : tuer tous les « oligarques », tous les *chulos*⁽²⁰⁾ et ensuite chasser les Américains. Ils tenaient le quart du pays et s'étaient infiltrés partout, des villages aux grandes villes, pratiquant le kidnapping, le racket et le meurtre.

Prudents, les Américains avaient abandonné leur vieille ambassade de la Carrera 13, au centre-ville, pour un immense blockhaus, beaucoup plus à l'ouest, entre la Calle 22 et la Carrera 45. Gardé comme Fort Knox, il abritait près de mille fonctionnaires. Des diplomates, des hommes de la CIA et du FBI, le bureau ATF⁽²¹⁾, la DEA et de multiples structures aux noms mystérieux, faux nez de la *Company*.

Jim Stanford, lui, ne faisait pas partie de tous ces expatriés ne se déplaçant qu'en 4 X 4 blindé à plaque CD bleue, et uniquement entre l'ambassade et leur domicile.

Lui était un NOC⁽²²⁾ sous une couverture en béton : journaliste freelance pour plusieurs magazines américains. Avec sa silhouette longiligne, ses yeux bleus pleins de naïveté, sa queue de cheval et son allure baba-cool, il se fondait facilement dans le paysage. Parlant parfaitement espagnol, il avait loué un modeste appartement sur la Calle 60, tout près de la Septima, dans un immeuble sans même un gardien, mais défendu par une grille fermée par une énorme chaîne.

Bien entendu, il n'était pas armé et vivait modestement, mais bien, grâce au change hautement favorable : 2 600 pesos pour un dollar. Grâce à sa couverture, il connaissait des tas de journalistes locaux qui l'avaient parfaitement accepté.

Sa mission était simple : recueillir le plus de renseignements possible sur les trois Américains enlevés et séquestrés par les FARC. Quelques journalistes colombiens avaient des contacts assez étroits avec les « subversifs » et en savaient souvent plus que les agences de renseignements américaines. C'est en couvrant une conférence de presse du président Uribe qu'il avait rencontré Maria Soledad, journaliste au quotidien *El Tiempo*.

Celle-ci avait déjà pris son sac. Jim Stanford déposa une liasse de pesos sur la table en bois. À 2 600 pesos pour un dollar, toutes les additions semblaient monstrueuses, alors que Bogotá était plutôt une ville bon marché. Ils se faufilèrent vers la sortie, au milieu des gens qui dansaient entre les tables. Dehors, il faisait frais, presque froid. Enlacés, ils gagnèrent le parking de l'autre côté de la route. Même là, on entendait encore la musique et Maria Soledad se mit à nouveau à onduler sur place. Jim la cloua contre la carrosserie de sa vieille Golf et

ils échangèrent un long baiser. Ce soir, elle paraissait particulièrement excitée.

Dès qu'ils furent sur la route de Bogotá, déserte, elle avança la main et descendit le Zip du jean de l'américain. Le sexe bandé en jaillit aussitôt comme un ressort.

Maria Soledad glissa une langue chaude dans l'oreille de Jim Stanford.

— *Tu quieres una pequena poya ?*⁽²³⁾

Sans attendre la réponse, elle se pencha et le prit dans sa bouche. Jim avait du mal à se concentrer sur le ruban désert de l'*autopista* del Norte. Cela lui rappelait leur première rencontre. Après la conférence de presse, ils étaient allés dîner à la *Casa Vieja*. Ensuite, Maria Soledad l'avait emmené à la *Quiebricanto*, sur la Carrera 5, lieu mythique de la salsa, où elle lui en avait appris les rudiments. Tout en le chauffant à blanc. Imbibés d'*aguardiente*⁽²⁴⁾, ils avaient flirté à mort, mais après avoir bien transpiré, comme Jim lui avait proposé un dernier verre chez lui, elle avait paru réticente. Jim avait mis sa réserve relative sur le compte de la timidité jusqu'au moment où, à peine dans la voiture, sans même sortir du parking, Maria Soledad lui avait administré une des meilleures fellations de sa jeune existence. Beaucoup plus tard, elle lui avait avoué que ce soir-là elle avait ses règles... Ce premier contact avait été suivi de beaucoup d'autres. Maria Soledad vivait chez ses parents mais son métier lui donnait une grande liberté, pourvu qu'elle soit au *Tiempo* à dix heures tous les matins. Sa mère la croyait souvent en voyage alors qu'elle dormait Calle 60. Jim Stanford, pour justifier cette relation étroite qui l'accaparaît, avait assuré à son *field officer* que Maria Soledad savait beaucoup de choses sur les FARC, mais qu'il fallait le temps de l'apprivoiser. Certains journalistes colombiens avaient effectivement des contacts et elle semblait en faire partie. Pour les Américains, c'était un travail de fourmi : une cellule spéciale de l'Agence récupérait tous les tuyaux recueillis auprès des différentes sources et tentait d'en sortir quelque chose de cohérent, dans le but de monter une opération de sauvetage des trois otages. Jusque-là, en vain.

Jim Stanford se gara, Calle 60, en face d'un petit square et, sans même se rajuster, jaillit de la Golf. Pour l'instant, il était très loin de la CIA. Il ouvrit le cadenas de la grille, referma et ils montèrent l'escalier étroit. À peine dans l'appartement, Jim se jeta sur Maria Soledad. Tandis que leurs langues s'emmêlaient, il baissa le Zip de son pantalon. Aussitôt, elle glissa une main entre leurs deux corps et empoigna le long sexe raide.

— *Cogeme !* souffla-t-elle. *Ahorita.*⁽²⁵⁾

Jim la retourna et la projeta sur le lit, faisant descendre le pantalon sur ses hanches. Puis le slip noir. Il glissa son sexe entre les cuisses encore serrées et remonta jusqu'au sexe découvert. Maria Soledad

poussa un cri sauvage quand il s'enfonça en elle de toutes ses forces. Elle était inondée. Jim Stanford s'immobilisa, le sang aux tempes, avec l'impression de n'avoir jamais aussi bien bandé. Il faut dire que Maria Soledad était absente depuis une semaine, en reportage. Il posa ses mains sur ses hanches et aussitôt, elle commença à balancer ses fesses rondes au rythme de la salsa. Jim ne se sentait plus. Il se mit à la baiser avec de puissants coups de reins, la repoussant vers le mur, tandis qu'elle criait à chaque coup de boutoir. Il explosa très vite sans pouvoir se retenir, abuté au fond de son ventre. Il ne l'avait même pas déshabillée. Ils retombèrent sur le côté, emboîtés comme des petites cuillères, hors d'haleine. À 2 600 mètres d'altitude, il fallait du souffle.

Entre l'alcool, le plaisir et la musique, Jim se sentit glisser dans une torpeur béate, toujours enfoncé dans le ventre de Maria Soledad. Il lui caressa les fesses et murmura :

— Qu'est-ce que tu es belle !

Le visage dans les coussins, elle dit en riant :

— C'est parce que je suis de Cali. Les filles de Cali ont les plus beaux culs de Colombie.

Brutalement, une pointe de jalousie gâcha le plaisir de Jim Stanford.

— Tu ne m'as pas trompé pendant ton voyage ? À propos, où étais-tu ?

— Dans la *selva*. Non, je ne t'ai pas trompé, mais j'ai appris quelque chose qui pourrait peut-être intéresser les *gringos* de ton ambassade.

* *

*

Jim Stanford sentit son sexe dégonfler instantanément. Les battements de son cœur s'accéléchèrent. Maria Soledad allait-elle enfin se révéler une source véritable ?

— Où étais-tu ? demanda-t-il.

— Chez le commandant Fabian Ramirez, fit-elle d'une voix égale. Tu sais, le responsable du *Bloque Sur*. Il nous avait invités, avec Henrique Botero, de *Cromos*.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? demanda Jim. J'aurais pu...

— Non, coupa Maria Soledad, tu n'aurais pas pu venir. Ou alors, tu ne serais pas revenu... Ils n'aiment pas les *gringos*, là-bas. Mais j'ai retrouvé quelqu'un que j'avais connu à La Picota.

— À la prison ?

— *Si*. Alfredo Cano. Le *commandante* Alfredo Cano. Il y a purgé une peine de dix ans pour ses activités subversives. J'avais été lui rendre visite plusieurs fois, il m'avait raconté de quoi écrire plusieurs papiers. Il a été libéré au mois de mai dernier.

— Et il est retourné dans la forêt !

— *Si, claro*⁽²⁶⁾. C'est un homme de conviction. Il a cinquante ans maintenant. Je l'ai retrouvé dans un camp des FARC, au bord du rio Putumayo. Il m'a transmis un message pour les *gringos* de l'ambassade. Comme je ne les connais pas, je t'en parle. Toi, tu les connais.

Jim Stanford écoutait, fasciné. Après dix ans de prison, le vieux guérillero avait repris sa Kalach ! Il fallait de sacrées convictions... Maria Soledad se dégagea et attrapa une cigarette dans son sac. Jim la lui alluma aussitôt avec son Zippo Che Guevara, partie intégrante de sa couverture. Il la laissa souffler la fumée et demanda :

— C'est quoi, ce message ?

Maria Soledad lui jeta un long regard insistant.

— Il ne faut en parler à personne, sauf aux *gringos* de l'ambassade. Sinon...

— Évidemment.

Maria Soledad tira sur sa cigarette et lança :

— Alfredo Cano est tombé amoureux. D'une petite *chula*, une Indienne recrutée par les FARC dans son village. Je l'ai rencontrée. *Esta muy guapa*⁽²⁷⁾ et a vingt ans de moins que lui. Fabian Ramirez a été mis au courant et désapprouve. Il a donc décidé de les séparer. Alfredo Cano ne peut pas lui tenir tête. Alors, pour ne pas être séparé de son Indienne, il a pensé à une solution. Et m'a chargée de transmettre une offre aux *gringos* de l'ambassade.

— Qu'est-ce qu'il a à vendre ? objecta Jim Stanford, sur ses gardes. Ça ne vaut pas cher, un vieux subversif...

Maria Soledad esquissa un sourire.

— Un vieux subversif, non, mais trois *gringos* de la CIA, si.

Jim Stanford fut noyé par une brutale poussée d'adrénaline.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Cette offre lui paraissait hautement fantaisiste : une des rares informations recueillies par la CIA était que les trois Américains prisonniers étaient gardés dans des endroits différents dans des cabanes en bois, sans radio, nourris de poule et de riz, de yucca et de pommes de terre. Avec douze geôliers chacun, dont deux étaient chargés de les abattre en cas de tentative de récupération. Au mois de mai, l'armée colombienne avait essayé de délivrer des otages par la force et la plupart d'entre eux avaient été abattus au cours de l'opération.

— *Bueno*, continua Maria Soledad, dans dix jours, les trois *gringos* doivent être réunis pendant une journée afin de tourner une vidéo de propagande. On va les habiller avec des uniformes neufs, les raser, bien les nourrir.

— Pourquoi cette vidéo ?

Maria Soledad sourit.

— Propagande. Les FARC veulent faire croire qu'ils ne sont pas des terroristes, mais des combattants de la liberté. C'est Alfredo Cano qui est chargé de coordonner l'opération, de récupérer les *gringos* là où ils sont actuellement et de les amener au camp où aura lieu le tournage. Après celui-ci, ils coucheront sur place, et repartiront dans leurs camps respectifs le lendemain matin. Ce soir-là, ils seront sous la responsabilité du commandant Alfredo Cano et de sa colonne. Son idée est de neutraliser ses hommes avec l'aide de sa *chula*, et de filer avec les trois otages. Seul, il ne peut aller loin. Donc, il a besoin des Américains pour venir les chercher en hélicoptère. Ce ne doit pas être très difficile.

Jim Stanford avait du mal à respirer. Machinalement, il lissa son catogan pour dissimuler son excitation. C'était peut-être le jackpot, le truc qui allait lui faire gagner dix ans de carrière. Il chercha le piège.

— Pourquoi me parles-tu de cela à moi, objecta-t-il, et pas aux Colombiens ?

Maria Soledad rétorqua aussitôt :

— Alfredo Cano ne veut *surtout* pas parler aux Colombiens. Ils sont corrompus et infiltrés par les FARC. Et tu es le seul *gringo* que je connaisse.

Elle eut un geste insouciant :

— *Que pena*⁽²⁸⁾. Je pensais que cela t'intéresserait.

— Moi, pas directement, mais les gens de l'ambassade sûrement. Il ne demande rien d'autre, ton commandant ?

— *Si, claro que si*. Trois millions de dollars. Un pour chaque *gringo*, et des visas américains pour sa *chula* et lui. Parce qu'après ça, il sera obligé de quitter la Colombie.

Jim Stanford demeura silencieux. L'histoire paraissait invraisemblable. Un coup de chance incroyable. Car toutes les tentatives de la CIA pour monter une opération de sauvetage, depuis le mois de février, n'avaient jamais dépassé le stade de projets confus et irréalisables. Quatre mille soldats colombiens avaient fouillé en vain la région et les quarante-neuf experts américains appelés en renfort n'avaient obtenu aucun résultat. Maria Soledad précisa :

— Il faudra me donner une réponse rapide : Alfredo Cano envoie un message à Bogotá dans cinq jours. Il m'a dit qu'il n'y aurait pas d'autre occasion.

— Il veut de l'argent tout de suite ? demanda Jim, flairant l'escroquerie.

— Pas un peso ! précisa aussitôt Maria Soledad. C'est un homme honnête. L'argent, il le veut *après*.

Elle se releva, remonta son slip et son pantalon, puis étreignit Jim Stanford.

— *Bueno !* Tu m'as bien baisée, mais il faut que je rentre chez ma

mère. Demain, je me lève tôt. Si tu veux, il y a une *rumba*⁽²⁹⁾ chez un copain du journal, demain soir.

Elle semblait avoir complètement oublié l'affaire du commandant Alfredo Cano. Jim la retint.

— Cette histoire, c'est *vrai* ? C'est sérieux ?

— Tu crois que je suis une menteuse !

— Non, non, mais c'est tellement...

Il s'arrêta avant de dire « miraculeux ». Maria Soledad s'esquiva, la croupe qu'il venait de percer se balançant lascivement devant lui. La porte claqua et Jim se rajusta à toute vitesse. Trois minutes plus tard, il descendait et hélait un taxi.

— *Carrera Cinco A*, lança-t-il. Numéro 65-90.

— *Con mucho gusto*⁽³⁰⁾, fit le chauffeur, un jeune à l'allure inquiétante.

Jim Stanford bouillait d'excitation. Son statut de NOC ne comportait pas de moyen de communication sécurisé et il ne voulait pas attendre le lendemain pour prévenir Eric Kroll, le chef de station de la Central Intelligence Agency à Bogotá.

* *

*

On aurait pu se croire dans un sous-marin. La longue salle de conférences située au deuxième sous-sol de l'ambassade américaine ne comportait aucune ouverture, à part la porte blindée défendue par un digicode « classifié ». La clim' poussée à fond y faisait régner une température sibérienne et fumer y était strictement prohibé, à la fureur rentrée de la plupart des participants. Eric Kroll présidait au bout de la longue table. Avec sa barbe grise, sa veste sport, son nœud papillon et la bouteille de Coca posée devant lui, il ressemblait à un professeur d'université dirigeant un séminaire. Fluët, hispanisant et malin, il était apprécié pour son calme. Il frappa sur la table avec son stylo.

— Gentlemen, please !

Le silence se fit instantanément. Il y avait là, réunis autour de la table, tous les responsables des agences fédérales installées en Colombie, mais pas un seul Colombien. En sus d'Eric Kroll et de Jim Stanford, assis à sa droite, trois autres *case officers* de la CIA, plus une secrétaire assermentée ; deux représentants du FBI, trois de la DEA, deux de l'ATF, plus un colonel attaché de défense adjoint, l'œil du Pentagone. Chacun avait devant lui une feuille de papier qu'on leur avait remise à leur arrivée et qu'ils devraient rendre en partant : le résumé de l'opération « Wild Geese »⁽³¹⁾. C'est un adjoint d'Eric Kroll qui avait trouvé ce nom, en souvenir d'un film.

Après s'être éclairci la voix, Eric Kroll annonça :

— Gentlemen, je dois d'abord remercier notre camarade Jim Stanford, dont le brillant travail semble permettre enfin une ouverture dans une affaire jusqu'ici verrouillée.

Jim Stanford baissa modestement les yeux. Son brillant travail avait surtout consisté à baisser comme un fou une bombe sexuelle, mais c'était bon pour la *Company*. Eric Kroll continua :

— Nous avons étudié de très près la proposition de ce commandant Alfredo Cano, continua-t-il. Il a bien purgé dix ans de prison pour ses activités et n'a rejoint les FARC qu'il y a cinq mois. On ne sait pas grand-chose de lui, mais les éléments matériels qu'il a transmis correspondent en gros à ce que nous savons. Regardez cette carte...

Une grande carte de la Colombie s'illumina sur le mur du fond. Elle était tachetée comme une peau de léopard par des zones hachurées, celles tenues par les FARC. Eric Kroll se leva et posa son index en bas de la plus grande, au sud de la Colombie. Des points jaunes y désignaient les camps les plus importants des FARC.

— Cette journaliste d'*El Tiempo* s'est rendue ici, expliqua-t-il, désignant un point sur le rio Putumayo. Nous le savons grâce aux écoutes techniques. Elle a donc pu rencontrer le commandant Alfredo Cano.

— Vous l'avez « criblée » ? demanda un représentant du FBI.

Eric Kroll secoua la tête.

— Non. Il aurait fallu demander aux Colombiens et c'était un risque de sécurité. Mais Jim, ici présent, m'assure qu'elle lui semble claire.

Un ange traversa la salle de conférences, alourdi par les paquets de pesos accrochés sous ses ailes comme des bombes. Tout était pourri en Colombie. Eric Kroll reprit :

— Avant de donner le feu vert à Jim Stanford, je voulais avoir votre avis. Y a-t-il des objections ?

Un silence minéral lui répondit. Il n'y avait aucun homme de terrain parmi ses interlocuteurs. Seulement des bureaucrates qui, de surcroît, n'avaient guère d'informations. Seul le colonel du Pentagone se jeta à l'eau.

— Si cette opération est décidée, qui la pilotera ?

— Nous, fit Eric Kroll de sa voix douce. Nous utiliserons un Blackhawk de la police colombienne piloté par un de nos hommes, un Costaricain.

— Vous venez de dire qu'il fallait laisser les Colombiens à l'écart ! objecta aussitôt le *special agent* du FBI.

— Certes. Nous ne les avertirons pas de la destination de l'hélicoptère et prétexterons une mission de reconnaissance comme il y en a souvent. En plus du pilote, il y aura à bord trois contractuels.

Des mercenaires, sous contrat avec la CIA. En cas de pépin, cela coûtait moins cher. Eric Kroll, ayant épuisé les objections, conclut :

— Je vais donc avertir Washington.

Il se leva et tous l'imitèrent. À la sortie, la secrétaire recueillit tous les « briefs », puis Eric Kroll remonta avec ses collaborateurs et Jim Stanford, qui, pour l'occasion, avait mis une cravate et un blazer, et attaché soigneusement sa queue-de-cheval qui horrifiait les gens du Pentagone. À leurs yeux, un homme avec un catogan ne pouvait être qu'un dangereux gauchiste ou un homosexuel.

Une fois dans son bureau avec lui, il alla prendre dans un placard une bouteille de Defender « 5 ans d'âge », remplit deux verres et leva le sien.

— *Well, Jim, this is your day...* ⁽³²⁾

— Je ferai de mon mieux, *sir*, assura le jeune homme, quand même angoissé.

Il se sentait un peu dépassé par les événements. Le chef de station enfonça le clou :

— Nous avons stoppé *tout*, fermé tous les canaux pour éviter toute interférence possible. À partir d'aujourd'hui, nous sommes en *stand-by*. Tout repose sur vous. Ce serait sacrément bien que cela réussisse.

— Yes, *sir*, fit machinalement Jim Stanford, écrasé par sa responsabilité.

CHAPITRE II

Le vol de Madrid était en retard. Malko attendait le dernier moment pour enregistrer. Encore une fois, il abandonnait son château de Liezen et sa vie mondaine pour aller risquer sa vie au bout du monde. Un bras passé sous le sien, Alexandra soupira :

— Tu vas me manquer. Fais attention.

Malko l'attira par la taille, faisant ensuite glisser sa main sur sa hanche puis sa cuisse, découvrant sous la jupe du strict tailleur noir le serpent d'une jarretière. C'était rare qu'Alexandra l'accompagne à l'aéroport, mais ce soir-là, elle avait une soirée chez des amis à Vienne. Mi-figue mi-raisin, il remarqua :

— Tu es très belle ce soir.

Sous la veste, elle portait un haut de dentelle noire pratiquement transparent qui exposait les rondeurs de ses seins dès que les revers de la veste s'écartaient.

— C'est pour que tu gardes un souvenir agréable de moi... Et que tu...

La fin de la phrase fut couverte par l'annonce d'un haut-parleur. L'embarquement pour Madrid allait commencer. Juste à ce moment, le portable de Malko sonna. Il faillit ne pas répondre puis se ravisa.

— Allô ?

— Prince Malko ?

Il reconnut aussitôt la voix de Malcolm Bradbury, le chef de station de la CIA à Vienne. L'homme qui l'avait appelé deux jours plus tôt pour lui demander de filer en Colombie, où la *Company* avait un *gros* problème. Malko y ayant déjà effectué deux missions, il était considéré comme un spécialiste de ce pays.

— Oui, dit Malko, vous m'attrapez de justesse. Dans cinq minutes, je serai dans l'avion. Que se passe-t-il ?

— Vous ne partez plus, annonça l'Américain. J'ai essayé de vous prévenir à Liezen, mais vous aviez déjà pris la route. Tout est gelé. J'ai reçu un message il y a une demi-heure.

— Pourquoi ?

— Je ne peux rien vous dire au téléphone. Je suis désolé.

Malko avait appris à ne pas poser de questions. Les factures de réfection du plancher attendraient.

— Très bien, fit-il avec philosophie. À une autre fois.

Il coupa et se tourna vers Alexandra qui n'avait pas pu suivre la

conversation à cause du bruit.

— Tu vas bien chez les Wittberg ?

— Oui, je te l'ai dit.

Il la reprit par la taille.

— Eh bien, préviens-les que je viens avec toi. Je ne pars plus.

Une lueur bizarre passa dans les yeux pers de son éternelle fiancée, et s'éteignit aussitôt.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas, avoua Malko. Contre-ordre. Tant mieux, tu es vraiment magnifique ce soir.

Il l'entraîna vers le parking où ils avaient garé la Rolls. Malko prit le volant et posa la main sur le genou gainé de nylon noir d'Alexandra.

— Préviens Hildegarde pour son plan de table.

* *

*

La plupart des invités étaient déjà dans le grand salon encombré de bibelots, dont les hautes fenêtres donnaient sur le Ring. Malko balaya la pièce d'un regard rapide tout en prenant un verre de vodka sur un plateau. Tout de suite, il repéra un homme seul en face du buffet : grand, élégant, les cheveux noirs rejetés en arrière, un nez d'empereur romain, un menton énergique. Lorsqu'il vit le regard de Malko posé sur lui, il se retourna avec un peu trop de naturel. Pourtant, le baron Dieter von Ponikau faisait partie de leurs amis proches.

— Je suis contente que tu sois resté, fit Alexandra en choquant sa flûte de Taittinger contre sa vodka.

Il y avait une imperceptible tension dans sa voix, mais Malko n'eut pas le temps de se poser de questions : on passait à table. Des chandeliers magnifiques éclairaient d'une lumière douce la grande salle à manger. Normalement, on y tenait à quatorze, mais on avait rajouté une chaise à une des extrémités, où alla immédiatement s'installer Dieter von Ponikau. À part lui, il n'y avait que des couples. Malko réalisa brutalement que Dieter devait être pour ce dîner le cavalier d'Alexandra... Un homme qu'il avait toujours soupçonné de courtiser sa fiancée. Troublante coïncidence. Alexandra ne lui laissa pas le temps de poser sa question et se pencha à son oreille.

— Je ne savais pas que Hildegarde avait invité Dieter, souffla-t-elle. J'espère que tu n'es pas fâché...

— Pas du tout ! affirma Malko en s'asseyant, c'est un charmant garçon. J'espère qu'il ne se sent pas trop seul.

Le dîner passa très vite, arrosé de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs millésimé 1995. Foie gras et gibier. Sous la table, Malko effleurait parfois la cuisse d'Alexandra, remontant jusqu'au-

dessus du bas, effleurant la chair tiède. Il avait de plus en plus envie d'elle. Et il se rendait bien compte qu'à l'autre bout de la table, Dieter von Ponikau ne pouvait s'empêcher de lorgner Alexandra, qui avait ouvert la veste de son tailleur.

Après le café, les gens s'égaillèrent dans l'immense appartement un peu vieillot, rejoints par d'autres invités qui n'avaient pas été conviés au dîner. On mit de la musique. Malko enlaça Alexandra qu'il trouva un peu plus raide que d'habitude.

Ce qui l'excita encore plus.

Après la danse, il l'entraîna dans le dédale des couloirs, aboutissant dans un petit bar rococo, éclairé par des lampes Tiffany. La musique parvenait faiblement jusque-là. Malko appuya Alexandra contre le bar de laque noire et l'embrassa. Elle lui rendit son baiser, un peu surprise, et demanda :

— Pourquoi viens-tu ici ? Ce n'est pas très poli... Qu'est-ce que tu veux ?

— Devine, fit Malko, en glissant une main sous la jupe noire.

Alexandra eut un léger sursaut.

— Tu veux rentrer ?

Souvent, ils terminaient leur soirée dans ce qu'ils appelaient leur « chambre d'amour » au premier étage du château de Liezen, meublée principalement d'un grand lit à baldaquin créé tout spécialement par le décorateur parisien Claude Dalle.

— Non.

De la main gauche, il ouvrit la veste, puis se mit à tordre les pointes des seins à travers la dentelle. Alexandra ferma les yeux : elle adorait cette caresse et Malko le savait. Il abandonna un sein pour caresser doucement le sexe, le sentant s'humidifier sous ses doigts. Alexandra se réveillait enfin. Ses doigts allèrent à la recherche du membre tendu sous l'alpaga noir. Elle ne parlait plus de partir.

* *

*

Le string noir d'Alexandra était accroché à sa cheville gauche. Elle avait sorti le membre raide de sa prison d'alpaga et le manuellisait lentement, tandis que Malko la caressait. Par la porte ouverte, on entendait le brouhaha des invités.

Il s'amusa à effleurer la toison blonde du bout de son sexe et Alexandra ferma les yeux.

— Baise-moi, murmura-t-elle. Comme ça, debout.

Elle posa son pied droit sur le barreau d'un tabouret voisin et Malko n'eut qu'à se baisser un peu, puis donner un léger coup de reins pour l'embrocher verticalement, jusqu'à la garde. Ensuite, collé à elle, il

resta immobile, bien fiché au fond de son ventre. Quand il se mit à bouger, elle commença à haleter. De loin, on aurait dit qu'ils flirtaient. Malko prolongea ce jeu exquis de longues minutes, puis accéléra.

— Oh ! Tu vas me faire jouir, gémit-elle.

Juste avant qu'il ne se déverse en elle.

Ils restèrent encore un moment soudés l'un à l'autre, puis Alexandra fit remonter son string le long de ses jambes et Malko escamota sa virilité encore raide. Alexandra lui jeta un regard intrigué.

— Qu'est-ce qui t'a pris ?

Il lui adressa un sourire énigmatique.

— Il était écrit que ce soir tu ferais l'amour dans ce bar.

Lorsqu'ils regagnèrent le salon, Dieter von Ponikau avait disparu. Pour une fois, Malko bénit la CIA.

* *

*

Jim Stanford jouait machinalement à faire claquer le capot de son Zippo Che Guevara. Il avait dû fumer un paquet entier de Marlboro depuis le départ de Maria Soledad. Étendu sur son lit, torse nu, il essayait en vain de regarder la télé, zappant de chaîne en chaîne, l'esprit ailleurs. Une semaine s'était écoulée depuis le feu vert donné par la CIA pour l'opération « Wild Geese ». Il continuait son métier de journaliste free-lance, comme si de rien n'était. Une seule fois, il avait reparlé à la Colombienne, lui disant simplement que les Américains de l'ambassade acceptaient l'offre du commandant Alfredo Cano. Y compris le versement des trois millions de dollars. Elle avait à peine répondu.

Et puis, quelques heures plus tôt, après avoir déjeuné avec lui au *Café Luna*, elle lui avait annoncé :

— J'ai reçu un message. Je dois aller aujourd'hui à Ciudad Bolivar voir quelqu'un qui arrive de là-bas.

« Là-bas », c'était la zone des FARC. Ceux-ci, déguisés en *campesinos* ou en *displazados*⁽³³⁾ en sortaient facilement pour s'infiltrer dans les villes, où ils étaient hébergés par des réseaux logistiques. Ceux que la police colombienne appelait les *milicianos*, les guérilleros urbains. Ils préparaient les kidnappings et organisaient le racket selon la *ley 002*⁽³⁴⁾ des FARC. Taxant de l'impôt révolutionnaire tous ceux qui possédaient plus d'un million de dollars : particuliers, *finceros*⁽³⁵⁾ hôtels, commerces. Et quand on était dans leur collimateur, autant quitter le pays. Ciudad Bolivar était le plus grand bidonville au sud de la ville, recouvrant de sa lèpre plusieurs collines, parcouru de voies étroites où la police ne se risquait que rarement. Là, les FARC régnaient en maîtres, connus de tous. Pas question pour un *gringo* de

passer inaperçu.

Le coup de sonnette envoya une brutale giclée d'adrénaline dans les artères de Jim Stanford. Il sauta de son lit et alla ouvrir. Maria Soledad se glissa dans la pièce, en jean et en pull. Il pleuvait à Bogotá et l'air était toujours frais. Après avoir posé son sac, elle s'assit sur le lit et annonça simplement :

— J'ai vu l'ami d'Alfredo Cano, annonça-t-elle. Si les *gringos* sont d'accord, c'est pour demain soir.

Jim Stanford sentit son poulx grimper à la vitesse d'une fusée.

— Où ?

Maria Soledad sortit de son sac un papier, le déplia et lut avec application :

— Huit kilomètres à l'ouest de Puerto Caiman, sur la rive nord du rio Caquetá. Il y a un campement des FARC abandonné, avec un espace découvert assez grand pour qu'un hélicoptère s'y pose. Alfredo Cano sera là à cinq heures du matin, avec son amie Carmen et les trois *gringos*.

— C'est sûr ?

Elle lui lança un regard plein d'agressivité.

— *Claro que sí*. Et tes *gringos*, c'est sûr qu'ils vont venir ? Parce que si ce n'est pas le cas, tous les cinq mourront.

— Ils viendront, assura Jim Stanford en sautant du lit.

* *

*

Eric Kroll avait déployé sur la grande table de la salle de conférences plusieurs cartes à grande échelle de la province de Caquetá et des photos satellites. Puerto Caiman se trouvait en bordure d'une forêt de l'État d'Amazonas, dans une zone sauvage, peu habitée, totalement dépourvue de routes. Il releva la tête et dit d'une voix marquée par la tension nerveuse :

— C'est en pleine zone FARC. Personne n'y va jamais. Les labos sont plus au sud, le long du Putumayo.

John Stanford se pencha à son tour sur une photo satellite et posa son doigt sur une tache claire, sur la rive nord du fleuve.

— Ça pourrait être ça : une zone de la *selva* visiblement défrichée. Mais comment vont-ils la repérer en pleine nuit ?

— *No problem*, assura le chef de station. Nous allons relever ses coordonnées géographiques et les mettre dans l'ordinateur du GPS de l'hélico. Il y filera tout seul, en volant très bas au dessus de la *selva*.

— Mais on va l'entendre !

— *Right*, mais c'est une zone où on se déplace très difficilement à pied. Le timing est primordial. Théoriquement, les FARC se trouvent à

huit kilomètres de ce point. Le temps qu'ils arrivent, même par le rio, nous serons loin.

— Et d'où partira l'hélico ?

— Nous avons une base à Tarapaca, à soixante milles au sud, où sont stationnés plusieurs avions d'épandage et trois Blackhawk de la police colombienne. Notre équipage arrivera sur un Cessna en fin de journée, pour une mission de routine. Cela se produit souvent. Personne ne sera prévenu. Les hélicos sont toujours prêts à voler. On décollera à quatre heures et demie, le temps de faire un détour pour arriver du nord.

Jim Stanford demeura un long moment silencieux, avant de poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— Qui va y aller ?

— Les deux pilotes et trois « rugueux » de chez nous pour la protection.

— Et moi ?

Eric Kroll secoua la tête.

— Qu'est-ce que vous voulez faire là-bas ? Vous les attendrez à Tarapaca si vous voulez.

Le jeune Américain fronça les sourcils.

— *Sir*, je veux y aller. *This is my story !* C'est moi qui ai apporté cette affaire.

— *Young man*, remarqua Eric Kroll, vous n'êtes pas un *case officer*, mais un agent NOC. Vous n'avez rien à faire là-bas. En plus, on ne sait jamais : c'est dangereux.

— Je veux y aller, insista Jim Stanford.

Ils se défièrent du regard quelques secondes, puis Eric Kroll céda brusquement.

— O.K., vous me signerez une décharge. Vous prendrez un vol régulier pour Florencia et on vous acheminera ensuite à Tarapaca.

* *

*

Maria Soledad noua ses bras autour du cou de son amant et l'embrassa avec passion. Le taxi attendait en bas pour l'emmener à l'aéroport. Il lui avait avoué qu'il tenait à assister à la récupération des trois Américains. Cela ferait un reportage formidable. Sa récompense.

Il avait envie de lui faire l'amour mais ils n'avaient pas le temps. Il se détacha.

— À demain.

— *Vaya con Dios, mi amor*, fit Maria Soledad.

Ils descendirent ensemble et se séparèrent devant le taxi. Quand il se retourna, elle agita le bras au bord du trottoir.

Le *vloof-vloof* du gros Blackhawk camouflé semblait assourdissant. Ils volaient depuis quarante minutes environ et venaient de perdre de l'altitude pour remonter le rio Caquetá à moins de 100 pieds. Au-dessous d'eux, la *selva* était noire comme la face cachée de la Lune. Seul le cockpit occupé par les deux pilotes était éclairé. Guidés par le GPS, ils ne se faisaient pas de soucis.

À l'arrière, deux des trois « rugueux » servaient des mitrailleuses, le troisième était préposé à la caméra thermique qui leur permettait, même en pleine nuit, de repérer des êtres vivants grâce à la chaleur qu'ils dégageaient. Tous étaient équipés d'appareils de vision nocturne, et en tenue de combat. Jim Stanford avait un pistolet Beretta 92 dans un holster. Le visage fouetté par l'air tiède pénétrant par les deux grandes portes latérales ouvertes, il regardait l'eau sombre du rio Caquetá. La nuit était sombre et le ciel nuageux, comme toujours. Pas de lune.

La voix dans ses écouteurs le fit sursauter.

— *Two minutes.*

Le Blackhawk descendit encore, semblant frôler l'eau, et les « rugueux » attrapèrent les poignées de leur mitrailleuse. Jim Stanford sentait son cœur battre à deux cents pulsations minute. Il pria silencieusement : Pourvu qu'ils soient là. Sinon, il perdait la face, et peut-être son job.

Il se pencha, les yeux écarquillés, sans rien voir que la masse sombre des arbres.

— *One minute.*

Il compta les secondes, abaissant sur ses yeux son appareil de vision nocturne. Il aperçut les arbres comme des formes verdâtres, serrées les unes contre les autres. Le Blackhawk ralentit, s'immobilisa et descendit.

— *Contact*, annonça le pilote.

Jim Stanford baissa les yeux sur les aiguilles lumineuses de sa Breitling « Super Avenger ». Cinq heures pile. L'hélico s'affaissa doucement sur ses amortisseurs. Jim sauta à terre, la main sur son pistolet. L'éclaircie était de la taille d'un terrain de football, semée de souches, déjà envahie par les herbes. Le rotor tournait toujours, les deux « rugueux », soudés à leur mitrailleuse, scrutaient l'obscurité.

Le troisième, en charge de la caméra thermique, annonça soudain :

— Quelque chose à sept heures.

Jim Stanford tourna la tête et aperçut une lueur éblouissante surgir de la direction indiquée. Puis une traînée lumineuse qui filait vers le Blackhawk. Une des mitrailleuses cracha une longue rafale de

traçantes. Une fraction de seconde avant qu'une roquette explose sur le nez vitré. Abasourdi, Jim vit une seconde roquette et se baissa instinctivement. L'engin explosa à la base du rotor qui se désintégra instantanément. Le Blackhawk fut en un instant entouré d'une mer de flammes qui le transformèrent en une boule de feu. Les flammes enveloppèrent Jim Stanford, qui commença à se rouler dans l'herbe pour les éteindre.

Il n'y était pas encore parvenu lorsqu'une douzaine de silhouettes surgirent de la *selva*, tirant sans arrêt des rafales sur ce qui restait du Blackhawk. Les flammes s'élevaient à une vingtaine de mètres et la chaleur était telle que les assaillants durent reculer.

CHAPITRE III

L'Airbus d'American Airlines perça la couche de nuages qui recouvre en permanence Bogotá et l'immense ville apparut dans toute sa laideur. Une longue coulée urbaine, adossée à l'ouest au massif abrupt de la cordillère des Andes. Malko vit défiler à travers le hublot les gratte-ciel du centre, émergeant du tapis de petites maisons s'étendant à perte de vue en direction de l'est. Plus de six millions de personnes s'entassaient dans un labyrinthe inextricable de *carreras* et de *calles*⁽³⁶⁾ se croisant à angle plus ou moins droit, comme dans une ville américaine. Une mégapole qui recueillait depuis des années les *displazados*, paysans chassés de leurs villages par la guerre civile endémique qui saignait le pays à blanc depuis quarante ans. Assassins systématiquement, soit par les FARC, soit par les groupes d'autodéfense, les édiles municipaux renonçaient.

Tout cela sur fond de trafic de cocaïne, la première industrie colombienne : sur cinq milliards de dollars d'exportation, la coca en représentait la moitié, devant le charbon, les fleurs, le pétrole et le café. Et tous les acteurs économiques se battaient féroceement pour cette manne. Aucune institution n'était épargnée. Entre Miami et Bogotá, Malko venait de lire dans *El Tiempo* l'histoire édifiante d'un général de la police colombienne qui avait revendu à des narcos trois tonnes de cocaïne saisies et destinées à être brûlées. Cela lui faisait trop mal au cœur de voir six millions de dollars s'évanouir en fumée, lui qui en gagnait péniblement cinq cents par mois...

Les roues de l'Airbus touchèrent le sol, à 2 600 mètres d'altitude. Une semaine après son faux départ, le chef de la station de Vienne, un peu confus, avait téléphoné à Malko pour lui apprendre que, finalement, on avait besoin de ses services à Bogotá. À peine fut-il descendu de la passerelle qu'un barbu athlétique, avec des lunettes noires, un gros pistolet accroché à un holster bien visible sous sa veste, l'aborda. Son clone l'attendait trois mètres derrière, en compagnie d'un civil très brun, au visage émacié et triste.

— *Mister Linge* ? demanda-t-il avec un accent américain à couper au couteau.

— C'est moi, confirma Malko.

— *My name is Burton*. Eric Kroll m'a dit de vous prendre en charge. Vous avez des bagages ?

— Non, juste ça, fit Malko, montrant sa housse Vuitton.

— O.K. Let's go. Give me your passport.

Il tendit aussitôt le document au civil, visiblement colombien, et ils se dirigèrent vers l'aérogare. Ignorant les files d'attente, ils eurent franchi en quelques minutes les contrôles de l'Immigration. Le Colombien les abandonna à la sortie et Burton, le « rugueux » de la CIA, ricana :

— Nos copains du DAS sont quand même utiles. Pourtant, c'est vraiment des nuls.

— Ah bon ! approuva poliment Malko.

Burton lui ouvrit la porte d'une Jeep Grand Cherokee bleue au volant de laquelle se trouvait un troisième « rugueux », et monta à l'arrière avec lui, tandis que son clone, qui n'avait pas ouvert la bouche, prenait place à l'avant. Burton se tourna vers Malko et lança :

— On raconte une histoire sur le DAS, ici : c'est un concours, un mec de Scotland Yard, un du FBI et un autre du DAS doivent retrouver une souris blanche lâchée dans la forêt amazonienne. Le mec de Scotland Yard y arrive en une heure. Pareil pour celui du FBI. Mais celui du DAS revient deux jours plus tard, avec un crocodile dans un sale état : un œil crevé, la moitié des dents arrachées, une patte en moins, plus de griffes. Il arrive quand même à dire : « Je suis une souris blanche »...

Enchanté par son histoire, il éclata d'un rire à faire trembler les glaces blindées de la Cherokee. Les deux autres, qui avaient dû l'entendre dix fois, ne rirent pas.

Malko laissa errer son regard sur la chaussée, frappé par une nouveauté depuis son dernier séjour : tous les motards portaient une chasuble orange avec le numéro de leur engin inscrit dans le dos en caractères énormes. La Cherokee montait droit vers les montagnes limitant la ville à l'est. Arrivé à la Carrera 15, le chauffeur tourna à gauche, en direction du nord.

— On ne va pas à l'ambassade ? s'étonna Malko.

— Non, au *Victoria Regia* d'abord, dans la « zone rose ». C'est *notre* hôtel. Vous êtes déjà venu à Bogotá ?

— Oui.

Burton hocha la tête, soudain sérieux.

— Alors, je ne vous fais pas un dessin. Ici, ils n'aiment pas les *gringos*. Et nous, on est des *supergringos*... Sans compter que ces putains de *subversivos* sont partout.

Ils se traînaient dans la Carrera 15, en sens unique vers le nord, bordée de petits commerces et d'immeubles pouilleux.

— On ne va plus au *Tequendama* ? interrogea Malko.

Burton s'étrangla d'un rire amer.

— Si, pour se faire couper la gorge ! Maintenant, le centre, c'est pourri. Il n'y a plus que la *zona rosa*, entre la Calle 75 et la Calle 90, où on peut se promener. Le reste de la ville est *off limits* dès que la nuit

tombe. Surtout qu'il n'y a pas un flic.

— Pourquoi ?

— Ils ont peur ou sont occupés à trafiquer. *Poor bastards*, ils gagnent tout juste de quoi s'acheter des cigarettes. 500 000 pesos⁽³⁷⁾ par mois.

Le chauffeur tourna à droite, montant la Calle 85, une rue bordée de boutiques élégantes qui grimpait jusqu'à la montagne, puis la Cherokee s'arrêta devant un petit immeuble de brique dans une rue étroite, la Carrera 13.

Aussitôt, les deux « rugueux » sautèrent à terre, la main sur la crosse de leur arme, saluant deux vigiles tenant en laisse des labradors noirs énormes. Le *Victoria Regia* ressemblait à une pension de famille anglaise avec sa façade en brique et son hall minuscule.

— On vous attend, annonça Burton.

* *

*

Apparemment, la barbe était à la mode. Eric Kroll ressemblait, avec sa barbe grise, à un professeur en fin de carrière. Après avoir raconté à Malko le fiasco de l'opération « Wild Geese », il avoua avec tristesse :

— Quand on vous a décommandé, on croyait toucher le jackpot. Pourtant, on avait le feu vert de Langley et du Pentagone. Et il y a déjà eu des défecteurs chez les FARC.

Depuis la guerre froide, Malko se méfiait des défecteurs, souvent des agents doubles.

— Avez-vous pu déterminer ce qui s'est réellement passé ? demanda-t-il.

— Les FARC ont publié un communiqué sur leur site Internet *resistencia.org* installé en Suisse, confirmé par un message authentifié à l'AFP de Bogotá, leur canal habituel. Disant que le commandant Alfredo Cano avait été exécuté pour trahison. Mais nous ignorons comment ils ont éventé son plan. Le reste de l'histoire était vrai : nos trois otages ont bien été réunis pour les besoins d'une vidéo et d'une séance photo, quelques jours plus tard. Nous avons les deux, recueillis par un journaliste colombien, Henrique Botero. Voilà les photos. Depuis, plus rien. Quant à ce pauvre Jim, on n'a retrouvé de lui que son Zippo et son pistolet.

— Malko prit sur la table basse plusieurs clichés représentant les trois otages américains, assis devant une table, des guérilleros armés derrière eux. Ils avaient l'air en bonne santé, habillés d'uniformes neufs de l'Armada, la marine brésilienne.

— Donc, conclut Malko, l'affaire est au point mort.

— Totalemment, reconnut le chef de station. Les FARC réclament

obstinément un échange de prisonniers : ceux qu'ils détiennent contre leurs membres emprisonnés dans les prisons colombiennes. Le gouvernement Uribe ne veut pas en entendre parler, sachant que les FARC manquent de cadres moyens et veulent en récupérer de cette façon. En plus, le père du président Uribe a été assassiné par les FARC, alors, c'est plutôt la tolérance zéro...

Devant cette situation bloquée, Malko ne voyait pas la raison de son séjour en Colombie. L'Américain vint au-devant de sa question.

— Dans toute l'Agence, il n'y a qu'un chef de mission qui ait obtenu un résultat dans ce pays pourri : vous. Avec Pablo Escobar⁽³⁸⁾.

— Exact, reconnut Malko, secrètement flatté. Mais j'avais un fil à tirer. Cela ne paraît pas être le cas ici. Et les FARC sont beaucoup plus insaisissables que les narcos d'il y a dix ans.

— Des fils, il y en a peut-être un, avança Eric Kroll. Mais il faut faire très attention à ce qu'il y a au bout. À travers la copine de Jim Stanford, Maria Soledad Gavira, qui a transmis l'offre du commandant Cano. Elle a sûrement toujours des contacts avec les FARC.

— Vous l'avez rencontrée ?

— Non. Officiellement, Jim n'avait rien à faire avec nous. Je l'ai fait recevoir par un de mes adjoints sous couverture « diplo ». Elle est, semble-t-il, bouleversée et réclame une protection, persuadée que les FARC veulent la tuer.

— Ce n'est pas exclu, remarqua Malko. Vous lui en avez donné une ?

— Impossible. Elle n'est pas américaine.

— Et les Colombiens ?

Eric Kroll eut un sourire désabusé.

— Ils ne sont même pas capables de protéger des gens beaucoup plus importants. Quand les FARC les menacent, on leur conseille d'aller passer un ou deux ans à l'étranger.

Ce pays est en pleine déliquescence. Regardez.

Il se leva et Malko le suivit jusqu'à un grand panneau occupant tout un mur de son bureau. Une carte de la Colombie, piquetée d'épingles jaunes, rouges, noires et blanches.

— Voilà, dit-il, la situation des opérations au jour le jour... Les points bleus, ce sont les attentats : 3. Les jaunes, les combats : 16. Les rouges, les enlèvements : 10. Les noirs, les massacres : 1 seulement hier...

Ils retournèrent s'asseoir et l'Américain suggéra :

— Essayez de « tamponner » Maria Soledad. Elle a *peut-être* des choses à dire. Présentez-vous comme un ami de Jim, un journaliste.

— Cela me semble une piste grillée, objecta Malko : les FARC doivent se méfier d'elle.

— Essayez quand même de la voir, insista Eric Kroll. Aujourd'hui, il y a une petite cérémonie religieuse à la mémoire de Jim Stanford, à la

chapelle Capilla de Christo, Calle 98. À midi.

— C'est tout ?

— Oui. Pour le moment.

Malko but une gorgée de *tinto*, le café colombien, qui ressemblait furieusement au café américain par sa fadeur.

— Il faudrait convaincre les Colombiens de faire un échange, conclut-il.

Eric Kroll secoua la tête.

— Ils ne voudront *jamais*. On a tout essayé.

Malko bâilla. Le décalage horaire. Sa Breitling indiquait dix heures, mais pour son horloge biologique il était déjà six heures du soir.

— Bon, conclut-il, je vais aller voir cette Maria Soledad. Comme journaliste au *Kurier*.

Il se leva et le chef de station lui jeta un regard inquiet.

— Ici, tous nos gens sont sous couverture diplo et ne se déplacent qu'avec une escorte. Jim était un jeune NOC. Je ne voudrais pas vous faire prendre trop de risques. Les FARC vous ont déjà repéré, vraisemblablement.

— Comment ?

— Au *Victoria Regia*, ils ont quelqu'un. Le responsable *Food and Beverage*⁽³⁹⁾.

Étonné, Malko demanda :

— Alors, pourquoi m'avez-vous mis là ?

— C'est partout pareil. Ils ont des gens à eux dans tous les hôtels. Et le quartier du *Victoria Regia* est à peu près sûr. Tous nos gens y sont. Mais, dès qu'un 4 X 4 blindé arrive, ils regardent de près ses passagers.

— Bien, conclut Malko, résigné, mais un *vrai* journaliste ne se promène pas en 4 X 4 blindé. Autant avoir un insigne de la *Company* dans le dos.

— O.K., décida l'Américain. Je vais mettre à votre disposition un 4 X 4 civil, en plaques colombiennes. Beaucoup de *vrais* journalistes étrangers en possèdent. Et vous allez quand même prendre ceci.

Il alla à son bureau et prit dans un tiroir un Glock 9 mm dans un holster, qu'il tendit à Malko.

— Burton va vous montrer où louer un portable, chez Comcel, dans la Carrera 13. Et bonne chance avec Maria Soledad Gavira.

* *

*

La chapelle Capilla de Christo était encadrée sur le flanc d'une église beaucoup plus majestueuse. À droite, un Christ en croix portait l'inscription « Christo Rey, Principe de la Paz »⁽⁴⁰⁾. En Colombie, il était en minorité...

Malko pénétra dans la petite chapelle sombre. Il y avait à peine une vingtaine de personnes. Jim Stanford n'avait pas beaucoup d'amis. Au premier rang, une femme, la tête couverte d'une mantille, récitait un chapelet, repris en chœur par la maigre assistance. Il s'assit au dernier rang et attendit.

Ce ne fut pas long : cinq minutes plus tard, la cérémonie se terminait et les fidèles se dispersaient. Le regard de Malko fut attiré par une apparition qui lui coupa le souffle. Une grande femme brune à la beauté sculpturale, moulée dans un tailleur pantalon rouge sang, et tenant en laisse un énorme labrador noir. Ses cheveux, attachés en queue-de-cheval, tombaient très bas dans son dos. Elle aurait pu n'être qu'une très jolie femme sans le bandeau noir qui lui cachait l'œil gauche. Elle passa tout près de lui et il put admirer la pureté de son profil : il avait rarement croisé une femme aussi belle, même avec son bandeau. Il n'eut pas le temps de s'y attarder. La jeune femme à la mantille descendait l'allée. Malko fut frappé par la grosse bouche rouge, les pommettes hautes et la lourde poitrine serrée dans un chemisier noir. Il attendit qu'elle soit dehors pour l'aborder.

— Maria Soledad Gavira ?

Elle leva vers lui un regard intrigué.

— *Si. Como se llama ?*

— J'étais un ami de Jim, dit-il. Je suis journaliste aussi. Autrichien. Et je m'appelle Malko Linge.

Elle ôta sa mantille, découvrant une magnifique chevelure noire, et son visage s'éclaira d'un sourire plein de sensualité, presque provocant, son regard s'attardant quelques secondes aux yeux dorés de Malko.

— *Señor Malko*, je serais très heureuse de bavarder avec vous, mais je dois aller au journal, *ahora*. Je pourrai vous voir après. *A las siete de la tarde*. Vous venez me chercher à *El Tiempo* ?

— Très bien, dit Malko. À tout à l'heure.

Il suivit du regard Maria Soledad, se disant que c'était une petite bombe sexuelle. Feu Jim Stanford avait bon goût. Il allait regagner sa Cherokee de location quand il repéra la femme au bandeau en train de bavarder sur le parvis avec d'autres gens, le labrador sagement couché à ses pieds. Comme elle les quittait, ce fut plus fort que lui. Il s'approcha, lui sourit et demanda :

— Vous étiez une amie de Jim Stanford ?

— Non, dit-elle. Je suis seulement venue prier pour son âme.

Une grande croix en or pendait entre ses seins.

— Si vous ne le connaissiez pas..., insista Malko.

— Je prie pour toutes les victimes des FARC, dit-elle doucement. Même celles que je ne connais pas.

— Pourquoi ?

Son œil unique le fixa longuement.

— Ceci, *señor*, est une longue histoire. Trop longue pour que je vous la raconte ici.

Il saisit aussitôt la perche tendue.

— J'aimerais entendre votre histoire. Puis-je vous inviter à dîner ? Je m'appelle Malko Linge et je suis journaliste au *Kurier* de Vienne.

La jeune femme hésita quelques secondes puis lui tendit la main.

— Je m'appelle Esmeralda Trinidad. Mon portable est le 31 53 39 97 38. *Hasta luego*.

* *

*

El Tiempo occupait plusieurs bâtiments le long d'une longue avenue filant vers l'ouest. Malko était là depuis deux minutes au volant de sa Cherokee lorsque Maria Soledad apparut. Il descendit pour l'accueillir et elle lui adressa un sourire éblouissant. Il lui ouvrit la portière du gros 4 X 4 où elle s'installa avec une satisfaction visible.

— Vous avez une belle voiture, remarqua-t-elle.

— C'est mon journal qui me l'offre, dit-il. Où allons-nous ?

— On peut aller au *Café Luna* dans la *zona rosa*. Entre la Calle 84 et la 85, dans la zone piétonne.

Il démarra et cinq cents mètres plus loin passa sur l'autre voie, vers l'ouest.

— C'est la première fois que vous venez à Bogotá ? demanda Maria Soledad.

— Je n'y suis pas venu depuis longtemps, avoua Malko. Ça a beaucoup changé.

— *Oh, claro que si !* soupira la Colombienne. On ne peut plus aller dans le centre. Et les quartiers au sud sont terriblement dangereux, infestés de *milicianos*. Je voudrais bien que mon journal m'envoie à Miami. J'ai peur que les FARC m'assassinent à cause de l'affaire Cano. Lui, il l'ont déjà tué.

Nerveuse, elle sortit un paquet de cigarettes de son sac et Malko, tout en conduisant, fit jaillir la flamme de son Zippo armorié, permettant à Maria Soledad de prendre sa main dans la sienne, dans un geste déjà intime.

— Pourquoi avez-vous si peur ? demanda-t-il. D'après ce qu'on m'a dit, vous n'avez fait que transmettre une offre de cet Alfredo Cano.

— C'est assez pour qu'ils veuillent me tuer, affirma Maria Soledad. Depuis, je reçois sans cesse des appels anonymes, j'ai été suivie à plusieurs reprises par des motos.

La semaine dernière, j'ai trouvé devant ma porte un poulet égorgé... Une menace de mort. Pourtant, je n'ai rien fait de mal.

Elle tournait vers lui un regard presque implorant, mais quand

même pétri de sensualité. On avait envie de consoler une aussi belle détresse.

Soudain, il vit apparaître dans son rétroviseur gauche une moto chevauchée par deux hommes. Rien de particulier dans le flot de la circulation, voitures, bus, camions et deux-roues.

Maria Soledad, à son tour, regarda vers la gauche. Aussitôt, elle poussa un hurlement et enfonça ses ongles dans le bras de Malko.

— *Cuidado !*⁽⁴¹⁾

Le passager de la moto venait de plonger la main sous son blouson de cuir et brandissait un petit pistolet-mitrailleur. Maintenant, la moto roulait à leur hauteur. Le passager arrière, un jeune homme aux joues creuses qui ne portait pas de casque, allongea le bras, visant la Cherokee. Avec un cri de terreur, Maria Soledad se jeta à plat ventre sur la banquette.

Juste au moment où de courtes flammes jaillissaient du pistolet-mitrailleur.

CHAPITRE IV

Instinctivement, Malko écrasa l'accélérateur. Il entendit une série de détonations sèches et les glaces arrière de la Cherokee volèrent en éclats sous les impacts. La moto disparut brièvement et réapparut, doublant le 4 X 4 en un éclair et se perdant dans la circulation.

Tout s'était passé en quelques secondes. Le cerveau en ébullition, Malko continua machinalement sa route. Il n'avait même pas emporté le Glock, laissé dans le coffre de l'hôtel.

Maria Soledad se redressa, tremblante, en larmes. Malko passa le bras autour des épaules de la jeune femme qui sanglotait, en pleine crise d'hystérie. Collée à lui comme un petit chat terrifié.

— Tout va bien, assura-t-il. Ils sont partis.

Ils l'avaient quand même échappé belle.

— Mais ils vont revenir ! cria-t-elle. Ils veulent me tuer !

Je vous l'avais dit.

Difficile de prétendre le contraire. Mais, en présence de Maria Soledad, Malko ne pouvait pas appeler Eric Kroll. L'air frais s'engouffrait dans la voiture par les glaces brisées.

— Il faut prévenir la police ! dit-il.

— La police ! Mais ils ne feront rien ! J'ai peur.

— Bon, conclut Malko. On verra plus tard. Dites-moi comment on arrive au *Café Luna*.

Elle se calma un peu et lui indiqua le chemin. Dix minutes plus tard, ils s'arrêtaient Calle 85 et continuaient à pied dans la zone piétonne. Accrochée à son bras, Maria Soledad se retournait tous les trois mètres. Le *Café Luna* avait une petite terrasse, mais la journaliste insista pour s'installer à l'intérieur. À peine assise, elle commanda un *Defender* qu'elle avala d'un coup. Dans les bars chics, on ne buvait pas d'*aguardiente*. Cela faisait plouc. La jeune femme leva des yeux pleins de larmes vers Malko.

— Il faut me protéger, supplia-t-elle. Les *gringos* de l'ambassade se moquent que je sois tuée.

— La police colombienne ne peut pas le faire ?

— Non. Ils sont corrompus ou infiltrés par les FARC. Certains travaillent même pour eux.

— Remettez-vous, conseilla Malko. Je parlerai aux Américains de l'ambassade.

Peu à peu, elle se calma mais commanda un second *Defender*.

Malko, affamé par le décalage horaire, se fit apporter la carte et commanda un carpaccio et des tagliatelles. Maria Soledad l'imita. Plus une bouteille ventrue de vin chilien, qu'elle attaqua aussitôt. Un peu rassérénée par l'alcool, elle dit d'une voix énamourée :

— *Señor* Malko, vous m'avez sauvé la vie ! Si vous n'aviez pas accéléré, j'étais morte.

Malko eut envie de lui dire que *lui aussi*, étant donné la position de la moto, aurait été touché.

* *

*

La bouteille de vin chilien était vide et Maria Soledad avait repris des couleurs. Elle jeta un coup d'œil intrigué à Malko.

— Vous étiez un ami de Jim ? Je ne vous ai jamais vu.

— Je n'étais pas à Bogotá, expliqua-t-il, mais j'ai connu Jim à Miami.

Maria Soledad parut se contenter de cette explication. Pour détourner son attention, Malko demanda :

— Qui était la femme en rouge avec un bandeau sur l'œil présente à la cérémonie ?

Le regard de Maria Soledad s'éclaira.

— Ah, vous l'avez remarquée ! Elle est très belle, n'est-ce pas ? C'est une femme étrange. Elle a été reine de beauté, comme sa mère, puis a fait des études de droit et a choisi de devenir *fiscale*⁽⁴²⁾. Pour aider son pays. Elle est très religieuse. Elle est devenue ce que nous appelons une *fiscale sin rostro*. Procureur sans visage. Elle s'était spécialisée dans les procès des narcos et des FARC. Personne, à part quatre membres de sa hiérarchie, ne connaissait son identité quand elle réclamait une sentence. Elle était dans une cage blindée en verre dépoli et il y avait même un appareil qui déformait sa voix... Mais cela n'a servi à rien : un jour, deux motards sont arrivés, comme aujourd'hui, et ont tiré sur elle. Elle a reçu une balle dans la tempe, qui lui a traversé l'œil. Bien entendu, on n'a jamais retrouvé les meurtriers. Elle a ensuite donné sa démission et maintenant, elle donne des consultations de droit. Je ne l'avais jamais rencontrée.

— Je voudrais comprendre pourquoi les FARC veulent vous tuer, dit Malko, changeant de sujet. Comment Alfredo Cano vous a-t-il prévenue ?

Maria Soledad demeura quelques secondes silencieuse, puis dit à voix basse :

— Par un de ses amis, que j'ai rencontré à Ciudad Bolivar. Je ne connais que son prénom : Juan. Il m'avait téléphoné et donné rendez-vous.

— Vous ne l’avez jamais revu ?
— Jamais.
— Ce ne serait pas lui qui a trahi Alfredo ?
— Peut-être, admit-elle. On ne saura jamais la vérité. Mais pourquoi me posez-vous toutes ces questions ?

— Mon journal m’a demandé d’entrer en contact avec les FARC, expliqua Malko. Pour aller interviewer ces otages.

Maria Soledad secoua la tête.

— C’est impossible. Les FARC sont très méfiants. Je les connais bien. J’avais mis très longtemps à gagner leur confiance. Ils ne l’ont jamais accordée à un journaliste étranger.

— On peut toujours essayer, insista Malko.

Maria Soledad lui jeta un regard de commisération.

— Ne touchez pas à cela, c’est trop dangereux. Il ne se passe pas de jour sans que les FARC assassinent quelqu’un. Les riches vont se cacher à Miami. Les autres se font tuer. Moi, je ne veux plus penser à tout cela, mais c’est trop tard. Ils vont me tuer. Même s’ils ont échoué aujourd’hui, ils recommenceront.

Sa voix était un peu pâteuse et son regard flou.

— Il ne faut pas dire cela, protesta Malko en demandant l’addition.

Quand ils sortirent du *Café Luna*, les terrasses des cafés de la Carrera 11 – piétonne – étaient bondées. Ils regagnèrent la Cherokee et Malko demanda :

— Où habitez-vous ?

— Je ne veux pas aller chez moi, fit soudain Maria Soledad d’un ton déterminé, ils m’attendent sûrement.

— Je vous raccompagnerai jusqu’à la porte.

— Non, fit-elle, butée. J’ai trop peur.

— Qu’est-ce que vous voulez faire, alors ?

Il ne s’attendait pas à la réponse.

— Rester avec vous, dormir enfin une nuit sans me réveiller au moindre bruit. Au *Victoria Regia*, on est en sécurité !

— Mais..., commença Malko.

Maria Soledad lui expédia un regard trouble, bizarre, et lâcha d’une voix mal assurée :

— Même si je dois coucher avec vous, c’est moins grave que de se faire tuer.

Comparaison flatteuse.

Malko ne pouvait quand même pas la jeter hors de la Cherokee.

— Bien, conclut-il, allons au *Victoria Regia*. Mais je tiens à vous prendre une chambre.

À peine Malko avait-il stoppé devant l’hôtel, que Maria Soledad sauta à terre et s’engouffra dans le hall. Lorsqu’il y pénétra à son tour, elle attendait au pied de l’ascenseur. Elle lui prit la main.

— Je ne veux pas dormir seule, ce soir, même ici.

* *

*

Quand Malko ressortit de la salle de bains, enveloppé dans un peignoir, Maria Soledad dormait déjà, couchée en chien de fusil, ayant gardé son string, qui ne cachait pas grand-chose de ses fesses rondes et cambrées, et son soutien-gorge.

Assommée par l'*aguardiente* et le vin chilien...

Malko, de la salle de bains, avait averti Eric Kroll de l'attaque à laquelle ils avaient échappé, précisant que la journaliste était toujours avec lui.

Pour ce soir, il n'y avait plus rien à faire. Lui aussi, terrassé par le décalage horaire, s'endormit d'un coup.

* *

*

Esmeralda Trinidad ôta avec soin son bandeau et se contempla quelques instants dans la glace de la salle de bains. Les premières semaines après l'attentat, elle avait voulu mourir. En plus de l'œil arraché, sa tempe était déchiquetée. Son amant du moment lui avait juré qu'elle était toujours belle, mais elle ne l'avait pas cru. Et puis, les semaines avaient passé. On lui avait posé un œil de verre qui lui faisait mal. Une première fois, elle était allée dans une soirée et très peu de gens s'étaient rendu compte qu'elle avait un œil artificiel. Pourtant, cela donnait un côté asymétrique bizarre à ses traits. Elle n'était jamais arrivée à s'y habituer. Alors, un jour, elle était retournée chez le chirurgien et lui avait demandé de lui retirer son œil, laissant l'orbite vide. Et elle avait porté son premier bandeau. Découpé par elle-même, tenu par un lacet noir. L'homme avec qui elle sortait à ce moment-là – c'était quelques années plus tôt – avait eu un choc en venant la chercher. Pourtant, dans le dîner où il l'avait emmenée, elle avait été entourée comme jamais. Et elle était satisfaite d'assumer publiquement sa blessure. Une blessure de guerre, à ses yeux, d'une guerre qui continuait. Depuis, elle avait continué à vivre comme un homme dans un monde de machos. Sans se marier : le seul homme qu'elle avait vraiment admiré était son père, un torero célèbre, éventré par un taureau dans l'arène. Esmeralda l'avait veillé pendant deux mois. Depuis, elle se partageait entre l'église et une vie amoureuse intense. Profondément croyante, elle était persuadée que Dieu la protégeait. Sa foi était sincère et reconnue. Elle priait tout le temps, surtout le soir avant de se coucher. Comme ce soir.

Elle aimait aussi les hommes. Qu'elle choisissait selon son goût, son attirance. Rarement sur des critères physiques, mais sur une impression instinctive, comme un animal. Elle recherchait la force, la vérité, ceux qui la regardaient retirer son bandeau et lui faisait l'amour quand même. Elle vivait seule, n'avait pas d'enfant, se consacrait à son travail et au plaisir. Les FARC n'avaient plus jamais cherché à s'attaquer à elle, pensant probablement qu'elle avait été assez punie.

Comme tous les soirs, elle embrassa sa croix et alla s'étendre sur son lit. Mais elle n'avait pas sommeil. Elle mit un CD de musique indienne et se laissa bercer par la harpe et la mélancolie de *El Humawaquenito*, un vieux chant des Andes qui parlait d'amour, de mort et de divinité. Troublée par sa rencontre à la chapelle. Elle avait instantanément senti que cet étranger aux yeux dorés était attiré par elle. Cela, c'était courant : depuis qu'elle portait son bandeau, il lui semblait qu'elle attirait encore plus les hommes. Et ce n'était pas seulement son physique magnifique.

Elle respirait la mort et, dans ce pays violent, c'était quelque chose qui fascinait. Dans la culture indienne, la mort était partout, on ne la cachait pas, on l'affichait. Lorsqu'elle ôtait son bandeau, elle sentait parfois la déception chez ses amants. Comme si elle se dépouillait d'un uniforme. Ceux-là, elle les rejetait très vite : ils n'avaient rien compris à elle.

La musique la plongeait dans une transe agréable. Elle ferma les yeux et le visage de l'homme qu'elle avait rencontré lui apparut. Net, les yeux surtout, et l'invisible aura. Et elle comprit soudain pourquoi elle était troublée : lui aussi avait sur lui l'odeur de la mort.

Ils étaient de la même race.

Elle regretta alors de ne pas savoir comment le joindre et se rendit compte qu'elle allait y penser sans cesse jusqu'à ce qu'il l'appelle. Elle arrêta la musique, éteignit et baisa sa croix, priant Dieu pour qu'il exauce son vœu.

* *

*

Malko émergea du sommeil, au moment où le téléphone sonnait.

— Je vous attends à l'ambassade, annonça Eric Kroll. Ce qui est arrivé va changer nos plans. Je n'ai pas envie de convoier à l'aéroport un second cercueil.

— Ils visaient probablement Maria Soledad, objecta Malko. Moi, je n'ai encore rien fait.

— Vous êtes là, cela suffit, trancha l'Américain. Ils vous ont repéré au *Victoria Regia*.

Enroulée dans une serviette, Maria Soledad sortit de la salle de

bains, souriante.

— Sous la douche, j'ai réfléchi, dit-elle, si vous voulez vraiment entrer en contact avec les *subversivos*, je connais quelqu'un qui peut vous aider.

— Qui ?

— Un prêtre. Il m'a déjà donné plusieurs contacts connus. La dernière fois quand je suis allée dans la *selva*. Seulement, il habite à Ciudad Bolivar.

— Et alors ?

— Et alors, fit-elle affectueusement, à Ciudad Bolivar, ils coupent la gorge des *gringos* comme vous.

CHAPITRE V

Maria Soledad lui expliqua ce qu'était Ciudad Bolivar. Une zone de non-droit au sud de la ville, où les *milicianos* des FARC contrôlaient tout. C'est de là que partaient la plupart de leurs opérations à Bogotá : kidnappings, attentats, meurtres ciblés.

— Qui est ce prêtre ?

— Le curé de la Iglesia Santo Domingo Guzman, dans le *barrio* Vista Hermosa. Le *padre* Miguel. Il a la confiance des FARC, car il sert d'intermédiaire pour porter à ceux qui sont emprisonnés à La Picota des messages, de l'argent ou des colis.

— La Picota ?

— Une des deux prisons de Bogotá, au nord de Ciudad Bolivar. Trois mille détenus, dont une cinquantaine de FARC. Mais depuis l'année dernière, le *padre* Miguel ne peut plus y aller. L'administration pénitentiaire prétend que c'est lui qui a apporté des armes à ceux qui se sont évadés l'année dernière.

— C'est vrai ?

Maria Soledad eut un geste évasif.

— *Quien sabe* ? Le *padre* Miguel aime rendre service.

Il aide aussi des journalistes qui veulent aller chez les FARC. Comme ceux de Tele Hoy ou de *Cromos*. Puisque vous êtes journaliste, il vous aidera peut-être.

Tout en parlant, elle s'était rhabillée. Elle prit une carte dans son sac et la lui tendit.

— Voilà tous mes numéros. Faites *très* attention si vous allez à Ciudad Bolivar. Je vais demander un congé au journal, j'ai eu trop peur hier. Je dois aller au travail, maintenant. *Hasta luego*.

Elle fila, sans même l'embrasser. Malko la suivit de peu, direction l'ambassade américaine, dans sa Cherokee criblée de balles.

* *

*

Eric Kroll examina soigneusement les impacts sur la Cherokee, garée dans la cour de l'ambassade, puis secoua la tête.

— Vous avez eu de sacrés réflexes, remarqua-t-il. Seul l'arrière a été touché. Vous avez dû accélérer instantanément.

— Sûrement, admit Malko.

Tout s'était passé si vite.

— Je vais vous en faire donner une autre, annonça le chef de station de la CIA. Mais c'est imprudent de circuler dans un véhicule non sécurisé...

— Si je veux garder ma couverture, objecta Malko, je ne peux pas me promener dans une voiture blindée. À propos, il faudrait que je me rende à Ciudad Bolivar.

L'Américain parut frappé par la foudre.

— À Ciudad Bolivar ! Vous êtes fou ! Pour quoi faire ?

Ils remontèrent et Malko lui rapporta l'offre de Maria Soledad, devant un *tinto* tiède. Le chef de station écoutait en faisant claquer discrètement le capot de son Zippo Play Boy. Quand Malko eut terminé, il secoua la tête, visiblement stressé.

— Cela ne donnera rien de contacter les FARC. Ils nous haïssent, ils haïssent l'oligarchie et le gouvernement Uribe.

— Je peux aussi reprendre l'avion pour l'Autriche, remarqua Malko. Si j'ai bien compris le sens de ma mission, je dois *tout* tenter pour ramener ces trois otages américains.

Eric Kroll réfléchit quelques instants, puis concéda :

— O.K., essayez, mais les Colombiens ne doivent rien savoir de ces contacts. Nos rapports sont simples : ils n'ont pas confiance en nous et nous n'avons pas confiance en eux. Seulement, on est obligés de vivre ensemble. Comme ces vieux couples qui se détestent mais se supportent. Je suis sûr que s'ils apprennent que nous voulons traiter par-dessus eux, ils saboteront l'opération...

— Je tâcherai d'être discret, promit Malko. Quelle est votre suggestion pour aller à Ciudad Bolivar ?

L'Américain se frotta le menton.

— Déjà, je peux vous dire qu'on peut oublier la Cherokee. Le mieux serait de ne pas y aller... Les *milicianos* des FARC surveillent tous les véhicules qui entrent dans le quartier et s'ils voient un *gringo*...

— Le mieux, c'est peut-être un taxi, suggéra Malko.

Le chef de station n'eut pas l'air convaincu. Changeant de conversation, il prévint Malko.

— Vous avez rendez-vous aujourd'hui à onze heures avec le général Gonzalo Garcia Luna, le patron du *Departamento general de Inteligencia*, au DAS. Un peu mon homologue, si vous voulez. J'ai été obligé de parler de vous à cause de l'incident d'hier et il souhaite vous rencontrer.

— Il n'a pas de nouvelles des trois otages ?

— Pas plus que nous, reconnut Eric Kroll, lugubre. Même avec les satellites, les écoutes et les caméras thermiques. Depuis quelque temps, les FARC sont très prudents : ils n'utilisent plus leurs téléphones satellites.

— Mais vous n’avez aucune source *humaine* ?

Eric Kroll haussa les épaules, découragé.

— Nous avons dépensé des dizaines de milliers de dollars pour en trouver. Presque tous les tuyaux sont crevés. Et puis, même si on arrive à *localiser* les trois otages, c’est au milieu d’une zone inaccessible. O.K. Saluez le général de ma part.

Malko retrouva dans la cour de l’ambassade une Cherokee toute neuve. Avant de démarrer, il composa le numéro d’Esmeralda Trinidad. Elle répondit tout de suite.

— C’est Malko Linge, je vous avais promis de vous appeler, annonça Malko. Êtes-vous libre pour dîner ce soir ?

— Ce soir, je ne sais pas, fit la Colombienne. Je peux vous rappeler ? Malko lui donna son numéro de portable.

* *

*

Une nuée de policiers en blousons bleus siglés d’un énorme DAS dans le dos, armés de courts MP 5 K, entoura la Cherokee dès que Malko se présenta à l’entrée des chicanes défendant la Calle 17 A. Le siège du *Departamento administrativo de Seguridad* occupait tout le bloc, entre l’Avenida 19 et la Calle 17 A, dominé par un triste bâtiment gris de onze étages. Le nom de Malko était sur la liste, il fut autorisé à se garer devant l’entrée et y pénétra, escorté par une pimpante *barzola*⁽⁴³⁾. Puis, à la réception, il fut filmé par une minicaméra qui lui fabriqua instantanément un badge lui permettant de prendre l’ascenseur.

Le général Gonzalo Garcia Luna l’attendait en bras de chemise sur le palier du dixième étage, souriant, la moustache imposante, les cheveux gris ondulés et de magnifiques chaussures en crocodile bleues aux pieds.

— *Señor Linge* ! lança-t-il d’une voix de stentor. Je connaissais votre nom depuis longtemps ! Je suis si content de vous recevoir ici.

Malko pénétra dans un grand bureau en L et se crut dans une galerie d’art. Il y avait des tableaux partout ! Entassés le long des murs, de toutes les tailles, visiblement de plusieurs peintres différents. Devant sa surprise, le général éclata de rire.

— Nous venons de les saisir chez un narco, expliqua-t-il. Il y en a pour des milliards de pesos. Il prétend qu’ils viennent de sa famille, mais nous savons que c’est l’argent de la drogue. On va le faire avouer.

— Comment ? ne put s’empêcher de demander Malko.

— En commençant à brûler les tableaux, fit placidement le général Garcia Luna. Je suis sûr qu’après deux ou trois, il avouera... *Bueno*. Vous avez été victime d’un attentat, hier. Le *señor* Eric m’a raconté.

— Exact, confirma Malko, mais j'ignore si c'était moi qui étais visé ou cette jeune femme qui m'accompagnait, Maria Soledad Gavira.

Le général eut une moue dégoûtée.

— Je ne pense pas qu'ils veuillent vraiment la tuer. Elle a déjà à plusieurs reprises fait des reportages chez eux. Elle a même interviewé ce *carajo*⁽⁴⁴⁾ de El Mono Jojoy.

— Qui est-ce ?

Le général fonça à son bureau encadré de deux drapeaux : celui de la Colombie et celui du DAS, rouge et bleu. Il prit dans un tiroir une photo et la tendit à Malko. Il s'agissait d'un homme corpulent en battle-dress, assis sur une chaise, un M 16 équipé d'un lance-grenades M.79 en travers des genoux. Coiffé d'un large béret plat, il avait une moustache abondante et un visage rond de paysan.

— Voilà El Mono Jojoy ! annonça le général, le chef militaire des FARC. On pense que c'est le vieux Manuel Marulanda Vélez, « Tiro Fijo », le patron, mais c'est El Mono Jojoy le *fuerte*⁽⁴⁵⁾. Un *bandido*, un *sicario*, un *pero* !⁽⁴⁶⁾

Il a toujours la dernière Rolex, des baskets de luxe, des Ray-Ban. S'il a accepté de recevoir cette journaliste d'*El Tiempo*, c'est qu'il la considère comme une amie des FARC. Bien sûr, après l'affaire Jim Stanford, ils ne l'inviteront plus, mais ce n'est pas un « objectif militaire », comme ils disent.

— Elle a pourtant l'air très effrayée, rétorqua Malko.

L'officier colombien frotta son pouce et son index d'un geste explicite.

— Elle veut de l'argent... Comme tout le monde.

— On m'aurait donc visé, *moi* !

— Peut-être. Les FARC surveillent la *Victoria Regia* où il y a toujours beaucoup de *gringos*. Ils ont pu vous repérer quand vous êtes arrivé. Ou alors, c'est une de leurs équipes, par hasard, qui a croisé votre chemin et a voulu profiter de l'occasion. Vous n'avez pas relevé le numéro de cette moto ?

— Non, avoua Malko, ça s'est passé trop vite.

Le général eut un geste d'impuissance.

— Vous êtes indemne, c'est le principal. Ici, à Bogotá, les FARC sont très actifs. Il y a le réseau urbain Antonio-Narinio, le Frente 22 du *Bloque Oriental*, et puis les *columnas móviles*⁽⁴⁷⁾. Mais vous connaissez bien la Colombie, non ?

— Un peu, fit Malko. Je me suis occupé de Pablo Escobar.

— Grâce à vous, nous en sommes débarrassés, remarqua le Colombien avec un rire heureux. Tout ce qui reste de lui, ce sont les hippopotames de son zoo privé qui se sont échappés et dévorent les *campesinos* qui se baignent dans le rio Magdalena *medio*. Maintenant, le cartel numéro un, ce sont les FARC. Ils contrôlent cent mille

hectares de coca et font quatre récoltes par an. *Tienen mucho dinero*⁽⁴⁸⁾. *Bueno*. (Il regarda sa montre.) Je dois aller voir *El Presidente*.

Malko se leva et ils échangèrent une chaleureuse poignée de main. Dans l'ascenseur il se dit qu'une fois de plus, la CIA lui avait confié une mission impossible. Mais, cette fois, elle semblait *vraiment* impossible. Déjà, pour un contact hypothétique, il devait risquer sa vie en allant dans le coupe-gorge de Ciudad Bolivar, rencontrer le *padre* Miguel. Il était en train de démarrer quand son portable sonna.

— *Señor Linge* ?

— *Si*.

— C'est Esmeralda Trinidad. Finalement, je peux dîner avec vous ce soir.

— Bravo, dit Malko. Où nous retrouvons-nous ?

— Venez me prendre. 2905 Avenida Pepe-Sierra. *A las nueve*.

CHAPITRE VI

Malko eut un choc quand la porte de l'appartement 503 s'ouvrit. Esmeralda Trinidad était encore plus éblouissante que lors de leur première rencontre. Son corps sculptural moulé dans un tailleur gris classique à la jupe très courte, bien au-dessus du genou, elle portait des bas noirs, des escarpins, et arborait ce visage parfait de madone coupé par le bandeau.

— Vous voulez prendre un verre ? demanda-t-elle.

Il la suivit dans un petit salon où quelques bouteilles étaient disposées sur un coffre ancien.

— Colombiana⁽⁴⁹⁾, eau minérale, *aguardiente* proposa-t-elle.

Malko prit une *aguardiente* et elle un Coca. Assis en face d'elle sur le canapé, il ne pouvait détacher ses yeux de ses longues jambes découvertes jusqu'à mi-cuisses. Ils burent en silence, un peu mal à l'aise. Malko avait du mal à imaginer cette femme splendide en procureur... Esmeralda Trinidad tripotait distraitement la croix accrochée à son cou.

— Comment se passe votre séjour ?

— Bien, fit Malko, sauf qu'on a voulu me tuer, hier en fin de journée...

— Vous tuer ?

Malko lui raconta l'attentat et elle ne fit d'abord aucun commentaire, puis lui jeta un coup d'œil intrigué.

— Lorsque nous nous sommes vus hier, reprit-elle, vous ne m'avez pas dit ce que vous faisiez à Bogotá.

Le regard de l'œil unique le traversait comme un laser. Il comprit qu'il valait mieux dire la vérité.

— Je travaille avec la CIA, avoua-t-il. Comme j'ai déjà une petite expérience de la Colombie, ils m'ont demandé si je pouvais faire quelque chose pour les trois otages américains séquestrés depuis février.

— Je vois, fit-elle pensivement. J'ai suivi jadis un stage au FBI. C'étaient de bons professionnels. On vous a confié une tâche difficile, presque impossible.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, reconnut Malko. Les débuts ne sont pas encourageants.

Sans insister, elle vida son Coca d'un trait et se leva.

— *Vamos !* J'ai faim. Où m'emmenez-vous ?

— Au *Balzac*, suggéra Malko qui s'était renseigné.

— *Muy bien*, c'est le meilleur restaurant de Bogotá. Diego !

L'énorme labrador noir surgit de la chambre et vint flairer Malko.

— Diego ne me quitte jamais, expliqua Esmeralda.

J'espère que cela ne vous dérange pas...

Il eut l'impression qu'il valait mieux dire « non »... Ils s'entassèrent tous les trois dans le petit ascenseur et la proximité de la jeune femme envoya une agréable poussée d'adrénaline dans ses artères. À côté d'Esmeralda, Maria Soledad avait l'air d'une bonne... Il lui ouvrit ensuite la portière de sa Cherokee toute neuve et Diego s'installa à l'arrière.

Malko se gara dans la Calle 85 et ils prirent à pied la Carrera 12 A.

Le *Balzac*, en pleine zone piétonnière, était bourré à craquer. Malko avait réservé à la terrasse, chauffée par des radiateurs à gaz.

— Champagne ? proposa-t-il.

— Con mucho gusto...

Cinq minutes plus tard, on leur apportait une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1995. Ils trinquèrent.

— À la Colombie, mon malheureux pays, fit la jeune femme.

— À vous, répondit Malko.

Dieu qu'elle était belle ! Le tissu de son bandeau était le même que celui de son tailleur. Raffinement suprême. Ils commandèrent des huîtres et des *churrascos*. Esmeralda Trinidad paraissait nerveuse, décroisant sans cesse ses longues jambes, ce qui faisait crisser ses bas d'une façon délicieusement érotique...

— Vous n'avez jamais été mariée ? demanda Malko.

— Non. Je vis seule, avec Diego, mes souvenirs et Dieu.

C'était incroyable qu'une telle bombe sexuelle n'ait que Dieu à la bouche. Par l'entrebâillement de sa veste, il apercevait la naissance de deux seins ronds, enfermés dans un soutien-gorge noir. Quant à sa croupe callipyge, elle aurait fait fantasmer le plus blasé des sodomites.

— Vous êtes une femme étonnante, remarqua Malko.

Esmeralda Trinidad lui adressa un sourire dévastateur.

— Je suis une femme très *convenable*. Croyante, honnête, loyale et fidèle : je ne trompe jamais l'homme qui est dans ma vie.

— Vous en avez un en ce moment ? ne put-il s'empêcher de demander.

— Non, fit-elle en gobant la première huître.

Malko lui resservit du Champagne. Soudain, Diego commença à couiner d'une façon bizarre. Esmeralda Trinidad posa aussitôt sa fourchette et sourit.

— Ah, Diego, tu veux ton *papelito*⁽⁵⁰⁾.

Le chien jappa et frotta son museau contre la cuisse de sa maîtresse. Celle-ci ouvrit son sac et y prit un papier plié. Diego jappa de plus belle.

La jeune femme déplia le papier, révélant une poudre blanche que le labrador lapa d'un seul coup de langue.

— C'est un médicament ? demanda Malko, intrigué.

— Non, de la cocaïne...

Diego achevait de lécher l'enveloppe qui avait contenu la drogue avec une joie manifeste. Ensuite, il se recoucha aux pieds de sa maîtresse.

— Quand j'ai adopté Diego, expliqua Esmeralda, il était réformé. C'était un chien policier, chargé de détecter la cocaïne. Ils l'avaient dressé en lui faisant renifler et goûter un peu. Évidemment, il y a pris goût. Avant une opération, ils le sevrèrent et il était comme fou... J'ai essayé de le désintoxiquer mais c'est impossible. Alors, je lui donne sa dose, tous les jours, et il est très heureux. Il se ferait tuer pour moi...

Malko écoutait, abasourdi : un labrador cocaïnomane ! Il n'y a qu'en Colombie qu'on pouvait voir cela. Esmeralda Trinidad, elle, dévorait de bon appétit son *churrasco*. Elle happa une frite et dit d'une voix égale :

— Qu'attendez-vous de moi ?

Malko sourit à la question brutale. Il avait tellement envie d'elle qu'il faillit répondre : « Coucher avec vous. » Il s'en tira par une pirouette.

— À votre avis ?

Esmeralda le fixa de son œil unique, avec un regard intense.

— Vous avez envie de moi, je le sens. Je connais cette sensation, c'est délicieux. Mais, peut-être, désirez-vous *aussi* autre chose...

— C'est vrai, reconnut Malko. Vous m'attirez beaucoup. Mais je pense qu'avec votre expérience, vous pouvez sûrement me donner d'excellents conseils pour ma mission.

— Pourquoi le ferais-je ?

Elle le fixait avec gravité. Il lui versa un peu de Taittinger et trouva la réponse.

— Parce que vous aimez votre pays. Si vous avez *été fiscale sin rostro*, ce n'est pas par ambition. Avec votre beauté, vous pourriez avoir une vie facile.

Il sentit que sa réponse la satisfaisait. Pensivement, elle remarqua :

— Depuis tout à l'heure, j'ai réfléchi à ce qui vous est arrivé. C'est bizarre. Les FARC sont très bien renseignés et très professionnels. Même si vous avez bien réagi, ils *devaient* vous tuer.

— Donc ?

— C'était seulement un avertissement.

— À qui ?

— À vous. Cette fille, Maria Soledad, s'ils veulent l'abattre, ça leur est facile. Et ils n'ont pas besoin de lui faire peur.

— Il y a des centaines d'agents de la CIA, de la DEA et du FBI à Bogotá, objecta Malko. Pourquoi s'attaquer à moi ? J'arrive, je ne sais

rien, je ne peux mettre personne en danger.

Esmeralda prit le temps de terminer son *churrasco* avant de conclure :

— Vous avez raison. Donc, il y a une troisième explication.

— Laquelle ?

— Je ne sais pas encore. Il faut réfléchir. Il sauta sur l'occasion.

— Vous acceptez de m'aider ?

— Peut-être. Qu'avez-vous l'intention de faire ? Il lui parla du *padre* Miguel et elle hocha la tête.

— Je pense que vous devez aller voir ce prêtre.

— À Ciudad Bolivar ? Comment ? Elle sourit.

— En taxi. Tout simplement. Bien sûr que le quartier est dangereux, mais les FARC s'attaquent rarement aux émissaires. Ils ne sont pas idiots.

Elle demanda un café. Avant d'annoncer simplement :

— Maintenant, je dois rentrer.

Malko paya près d'un million de pesos et ils regagnèrent la Cherokee. Vingt minutes plus tard, Malko s'arrêtait devant l'immeuble d'Esmeralda, Avenida Pepe-Sierra. Avant de sortir de la voiture, la *fiscale sin rostro* se tourna vers lui.

— Je voudrais vous poser une question, dit-elle.

— Faites.

— Vous saviez qui j'étais quand vous m'avez abordée à la sortie de la chapelle ?

— Non, bien sûr. J'ignorais même que j'allais vous y rencontrer. Je venais voir Maria Soledad.

— *Muy bien*, fit-elle d'un ton un peu absent. Merci pour ce délicieux dîner.

Ils restèrent quelques secondes face à face. Malko luttait de toutes ses forces pour ne pas la prendre dans ses bras, mais Esmeralda lui tendit la main. Une poignée de main masculine, ferme, prolongée, claire.

— *Hasta luego*, fit-elle avant de descendre. Allez à Ciudad Bolivar.

* *

*

— Ciudad Bolivar, *señor*, vous êtes sûr ?

Visiblement, le chauffeur du *Victoria Regia* le prenait pour un fou. Malko essaya de le rassurer.

— Oui, j'ai rendez-vous là-bas avec un prêtre.

— *Muy bien*, finit par accepter le chauffeur, mais c'est très loin... Presque une heure. 15 000 pesos.

— Je vous en donne 20 000, conclut Malko, avant de s'installer dans

la Toyota.

Il avait quand même glissé le Glock d'Eric Kroll dans sa ceinture. Le chauffeur remonta jusqu'à la Septima et prit la direction du sud. Bientôt, les élégants immeubles en brique rouge collés à la montagne toute proche firent place à des bâtiments beaucoup plus modestes. Même les grands buildings du centre comme le Colpatria avaient mal vieilli. Ils traversèrent des quartiers de plus en plus populaires, encombrés par une flopée de *bucetas*⁽⁵¹⁾. Les maisons s'espacèrent, entrecoupées par de vastes terrains vagues. À travers le pare-brise, Malko aperçut dans le lointain une colline couverte de bidonvilles. Le chauffeur se retourna.

— Voilà Ciudad Bolivar, *señor*.

Comme s'il espérait que Malko change d'avis. Celui-ci, quand même un peu nerveux, constata l'absence totale de policiers. Le taxi, arrivé au bas de la colline, tourna dans une rue étroite, animée, bordée de boutiques, qui s'enfonçait au cœur de Ciudad Bolivar. Deux Indiens en poncho, accroupis sur le trottoir, ressemblaient à des statues. La rue montait sec, zigzaguant dans le magma des maisons, cahotant sur la chaussée défoncée. On aurait dit la Casbah d'Alger. Deux fois, le chauffeur demanda son chemin et revint sur ses pas. Les rares passants qui regardaient à l'intérieur de la voiture paraissaient étonnés d'y voir un étranger.

Deux hommes, à un croisement, les fixèrent avec insistance, puis l'un d'eux sortit un portable de sa poche.

— *Milicianos*, annonça le chauffeur, visiblement mal à l'aise.

Ils restèrent ensuite coincés dans un virage en épingle à cheveux, derrière un bus embourbé. Le chauffeur redemanda son chemin, monta encore, redescendit, longeant un terrain de basket où se déroulait une sorte de kermesse. Pour s'arrêter enfin en face d'une petite église. Très laide. Sans le clocher, on aurait dit un hangar.

— La Iglesia Santo Domingo Guzman, annonça-t-il.

Malko descendit. La porte de l'église était condamnée par une chaîne et un énorme cadenas. Le chauffeur lui désigna un sentier qui la longeait, trop étroit pour une voiture.

— Le *padre* est sûrement en bas, dans le presbytère. Je vous attends là.

Malko suivit le sentier, sur ses gardes. Il avait beau avoir le Glock, il se trouvait à des années-lumière de la civilisation. Même s'il apercevait dans le lointain les gratte-ciel du centre de Bogotá... Il déboucha sur un petit terre-plein, découvrant un bâtiment collé à l'église. Par une porte entrebâillée, il aperçut une douzaine de jeunes avec des guitares, assis sur des tabourets. Ils cessèrent de jouer lorsqu'il entra. Une femme s'approcha de lui, les cheveux tirés, le visage ridé, avec des petits yeux très noirs. Une Indienne.

— *Señor ? Que quiere ?*⁽⁵²⁾

— *El Padre Miguel.*

— *De parte de quien ?*⁽⁵³⁾

Tous les jeunes le fixaient, étonnés. La première fois qu'ils voyaient un *gringo* de près.

— *Un amigo*, répondit Malko.

La femme lui désigna une chaise.

— *Espéra aqui.*⁽⁵⁴⁾

Les jeunes se remirent à jouer. Des chansons indiennes tristes et rythmées. Comme si Malko n'était pas là. Tout à coup, son poulx grimpa. Deux hommes venaient de surgir sur le terre-plein : les *milicianos* croisés un peu plus tôt. Ils observèrent le bâtiment et disparurent. La femme revint, accompagnée d'un homme aux cheveux gris, avec une chemise à col dur, des lunettes et un petit embonpoint. Il s'approcha de Malko, souriant.

— *Yo soy el padre Miguel*, fit-il. Vous me cherchez ?

— Oui, fit Malko. Pourrions-nous parler quelques instants ?

Maintenant, les jeunes chantaient à tue-tête, s'accompagnant à leurs guitares. On ne s'entendait plus.

— *Como no*, fit le prêtre. *Siguame.*

Il poussa la porte d'un petit bureau, le traversa et ils se retrouvèrent dans une salle de classe vide avec un tableau noir. Ils prirent deux chaises et s'assirent face à face. Le prêtre examina Malko attentivement.

— Je ne vous ai jamais rencontré ?

— Non, avoua Malko, quelqu'un m'a donné votre nom. Je pense que vous pouvez me rendre un service.

— Si je le peux. De quoi s'agit-il ?

Malko se jeta à l'eau.

— J'ai un message à transmettre, et j'ai besoin d'une personne de confiance.

— À transmettre à qui, *señor* ?

— À un homme qui s'appelle Fabian Ramirez.

Le prêtre fronça les sourcils.

— Il habite Vista Hermosa ? Ce nom ne me dit rien. Mais, bien sûr, je ne connais pas tout le monde.

— Non, fit Malko, il habite très loin, dans le Sud, dans la Caquetá.

Le prêtre se raidit et baissa la voix.

— Vous voulez parler du *commandante* Fabian Ramirez ?

— Oui.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire que je le connais ? Cet homme est un criminel.

— Je ne suis pas certain que vous le connaissiez *personnellement*, corrigea aussitôt Malko, mais je pense que vous savez comment lui

transmettre un message. Je sais que vous avez déjà aidé des journalistes à rencontrer des *subversivos*. C'est l'un d'eux qui m'a donné votre nom. Ce que je recherche est un peu différent. Je ne suis pas journaliste, mais un homme de bonne volonté, comme vous. Cela concerne un échange de prisonniers. Un *canje*, précisa-t-il en espagnol. Je sais que l'église facilite souvent ce genre de chose en Colombie.

Le *padre* Miguel le regarda attentivement.

— Il s'agit d'un de vos amis colombiens ?

— Non, de trois *gringos americanos*. Ceux de l'avion abattu près de Florencia, en février dernier.

Toute la Colombie connaissait l'histoire. Le prêtre tripota sa croix, puis laissa tomber :

— *Señor*, je suis un homme de paix. Je m'occupe des *displazados*. Comme ces jeunes à côté, à qui je réapprends le bonheur. Mais je ne veux pas me mêler de choses dangereuses. À qui avez-vous parlé de votre visite ?

— À personne, mentit Malko.

Le *padre* Miguel se leva.

— Alors, oubliez que vous m'avez vu. Si le DAS connaissait votre démarche, je risquerais de gros ennuis. Et si les groupes d'autodéfense l'apprenaient, ils viendraient m'assassiner ici, dans mon église. Je ne peux rien pour vous. *Adios*.

Malko n'insista pas. Sortant une carte, il y nota le téléphone du *Victoria Regia* et le numéro de sa chambre, puis la tendit au prêtre.

— Si vous changiez d'avis, ou si quelqu'un était intéressé par ma proposition, vous savez où me contacter. Je représente le gouvernement américain et les autorités colombiennes ne sont pas au courant de ma démarche.

Le prêtre posa la carte sur le bureau sans répondre. Puis il ouvrit la porte, esquissa un sourire et lança à Malko :

— *Hasta luego, señor. Vaya con Dios*.

Malko se retrouva dehors, plutôt déçu. Le *padre* Miguel crevait de trouille. En tout cas, il avait jeté une bouteille à la mer.

Il remonta le sentier le long de l'église jusqu'à l'endroit où il avait laissé le taxi. Son poulx grimpa en flèche. La Toyota n'était pas là. Il continua, arriva à une rue animée. Aucune voiture en vue. L'autre l'avait planté. Sans perdre une seconde, il composa sur son portable le numéro direct d'Eric Kroll. Cela sonna, sonna et sonna. Il essaya ensuite le standard de l'ambassade, tomba sur un répondeur. Et réalisa qu'il avait oublié de demander au chef de station son numéro de portable. Il n'avait plus qu'une solution : partir à pied en priant pour ne pas se faire repérer. Pour traverser Ciudad Bolivar, il en avait au moins pour une demi-heure. Le seul *gringo* de tout le bidonville. Quant à trouver un taxi, autant chercher une station-service sur la lune. Il revit

les deux *milicianos* qui les avaient vus passer. Cela sentait le coup fourré. Il se demanda tout à coup s'il n'allait pas devenir le quatrième otage.

CHAPITRE VII

Malko se dit soudain que le *padre* Miguel pourrait lui servir d'escorte. Il redescendit en toute hâte le long de l'église. La salle où il avait vu les joueurs de guitare était vide, à l'exception de la vieille Indienne.

— *Adonde esta el padre?*⁽⁵⁵⁾ demanda Malko. Elle eut un geste évasif.

— *Fuera.*⁽⁵⁶⁾

— *No hay taxis aqui?*

Elle le regarda comme s'il avait demandé la lune et se remit à tricoter. Il ressortit et son poulx grimpa à nouveau. Les deux *milicianos* l'observaient, postés à une cinquantaine de mètres. Il rebroussa chemin, revenant là où il avait laissé le taxi.

Toujours pas de véhicule. Il n'avait plus qu'à tenter de traverser Ciudad Bolivar à pied. Au moment où il rejoignait la rue en face de l'église, il se retourna et aperçut les deux *milicianos* qui lui avaient emboîté le pas sans se presser. Il se hâta de se perdre dans la foule d'une petite rue qui descendait vers le bas de la colline. Son poulx se calma un peu : les gens ne lui prêtaient aucune attention. Puis, au carrefour suivant, il repéra trois hommes qui semblaient attendre et dont l'un téléphonait sur un portable. Un autre tourna la tête vers lui et, aussitôt, le désigna à son camarade.

Malko avait déjà rebroussé chemin. Il s'arrêta net : les deux premiers *milicianos* se dirigeaient vers lui. Il était pris en tenaille. Il avait seize cartouches dans le Glock. Pas de quoi se frayer un passage sur près de deux kilomètres. Il maudit son imprudence et Esmeralda Trinidad qui s'était moquée de ses craintes. Quittant la grande rue, il plongea dans une ruelle en terre, à gauche, parcourut vingt mètres puis se trouva nez à nez avec un mur de terre. Quelqu'un lui cria quelque chose. Pas amical. Puis un gosse lui jeta une pierre, l'air mauvais. La ruelle était bordée de masures innommables où s'entassaient des réfugiés, sans eau ni électricité. Il allait tenter d'escalader le mur quand il vit passer très lentement au bout de la ruelle un gros véhicule blanc. Il avait déjà croisé de ces engins à Bogotá : des bennes à ordures avec seulement un homme à bord. Il remonta la ruelle en courant, déboucha dans la rue et aperçut, un peu plus loin, la benne arrêtée, coincée par un bus qui déchargeait ses passagers. Aucun des poursuivants n'était en vue. Il arriva à la hauteur de la cabine de la benne et, sans réfléchir,

ouvrit la portière droite et bondit à l'intérieur. Le chauffeur tourna la tête, stupéfait, puis ouvrit la bouche pour l'insulter. Malko ne lui laissa pas le temps de s'exprimer. Tirant son Glock de sa ceinture, il l'appuya sur le flanc du Colombien, avec un sourire avenant.

— *Arriba, amigo*⁽⁵⁷⁾ ! lança-t-il. *Rapido* !

Le bus venait enfin de démarrer. Le chauffeur regarda le pistolet, les yeux de Malko, et embraya. En Colombie, on avait l'habitude de la violence et on connaissait le prix modeste de la vie humaine. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait mais le pistolet était, à lui seul, très expressif. Il marmonna discrètement une injure et le lourd véhicule démarra avec une secousse.

— *Sorpassa el buceta*⁽⁵⁸⁾, ordonna Malko.

Le chauffeur obéit, puis ils tombèrent sur une portion de route en réfection, avec une circulation alternée matérialisée par un ouvrier brandissant un disque rouge. Le chauffeur de la benne dut stopper. Malko n'eut pas le temps de lui offrir de l'argent. D'un geste souple, le Colombien ouvrit la portière, se laissa glisser à terre et détala.

* *

*

D'un coup de reins, Malko se glissa derrière le gros volant. C'était la première fois de sa vie qu'il conduisait une benne à ordures mais il décida d'apprendre très vite. D'autant que dans le rétroviseur, il vit plusieurs hommes qui couraient dans sa direction.

La circulation était toujours bloquée, mais il embraya et se lança sur la voie unique, se frayant un passage entre les véhicules qui venaient vers lui et le chantier. Son aile accrocha successivement trois voitures qui basculèrent dans la terre meuble, dans un effroyable bruit de tôles froissées, de cris et d'injures. Enfin, la voie fut libre. Problème : cette rue-là *montait* ! Donc, il était dans la mauvaise direction. Il continua néanmoins, à l'aveuglette, et finit par trouver, à droite, une rue en pente raide qu'il emprunta. Personne ne semblait lui prêter attention. Pourtant, les bennes à ordures ne devaient pas, d'habitude, se déplacer aussi vite. Heureusement, la nuit tombait et personne ne s'attendait à voir un *gringo* à bord d'un engin pareil... Dix minutes plus tard, au détour d'un virage, il aperçut enfin, dans le lointain, les buildings du centre de Bogotá. Il était sur la bonne voie. Hélas, il dut ralentir, la chaussée était pleine de passants. Il coinça le Glock sur son siège, verrouilla les portières et se mit à prier Dieu. Il descendait la colline et commençait à reprendre espoir quand il arriva sur un bouchon.

Une rue s'ouvrait à sa gauche, il la prit. Elle était déserte et longeait un terrain vague, pour se terminer en impasse. Pas question de faire demi-tour et une marche arrière, sur cette distance, était hors de

question. Sans hésiter, il ouvrit la portière et sauta à terre, filant ensuite à pied. De nouveau, il déboucha dans une rue très passante, où il se fondit dans la foule. Le poulx à 200, le Glock à la ceinture, il marchait à toute vitesse, courant parfois, bousculant des passants. Soudain, un coup de klaxon le fit sursauter : un *buceta* le talonnait. Malko s'écarta et le petit bus le doubla avec un coup d'avertisseur furieux. Il y avait une échelle à l'arrière. Malko rattrapa le bus en courant et parvint à s'y accrocher. Le *buceta* dévalait la rue principale à toute vitesse, se frayant un chemin à grands coups de klaxon. Son chauffeur ne pouvait apercevoir Malko et les passants, eux, le voyaient trop tard. Brinquebalé, il voyait défiler les lumières des boutiques, les gens sur les trottoirs. Chaque mètre gagné était une victoire.

Enfin, la pente fut moins raide. Le bus ralentit et stoppa : il était arrivé au croisement de la grande avenue qui ceinturait le bas de Ciudad Bolivar. Il sauta de son échelle, au moment où le *buceta* redémarrait dans la direction opposée à la ville. Il s'éloigna, marchant sur le bas-côté et, enfin, il aperçut la tâche jaune d'un taxi qui s'arrêta.

Il était sauvé, mais il avait un compte à régler avec Esmeralda Trinidad. Ou elle l'avait volontairement envoyé au casse-pipe, ou elle le prenait pour un surhomme.

* *

*

— Malko ! *Como esta ?*

La voix de l'*ex-fiscale sin rostro* était chaleureuse et, en dépit de sa fureur, Malko se sentit fondre. Il avait pris une douche pour se détendre et calmer ses nerfs.

— *Bien*, se força-t-il à dire. *Muy bien*. Je voudrais vous voir. J'ai quelque chose à vous raconter.

— Moi aussi, fit aussitôt Esmeralda Trinidad. Vous voulez venir chez moi, je viens juste de rentrer ?

— J'arrive.

À peine sorti du *Victoria Regia*, il tomba sur le chauffeur de taxi qui l'avait amené à Ciudad Bolivar, se précipita sur lui et l'apostropha.

— Pourquoi êtes-vous reparti de l'église au lieu de m'attendre, tout à l'heure ?

Le Colombien bredouilla quelque chose d'incompréhensible, puis, devant la fureur visible de Malko, finit par avouer :

— Un homme est venu me dire que vous n'aviez plus besoin de moi. Qu'il vous raccompagnerait...

Malko faillit demander qui, puis comprit que c'était inutile. Il était tombé dans un beau guet-apens. Et si celui-ci était organisé par Esmeralda Trinidad ? Il ne décoléra pas jusqu'à l'Avenida Pepe-Sierra.

La jeune femme lui ouvrit, toujours aussi éblouissante. Vêtue d'un chemisier bien rempli et de sa jupe de tailleur, en bas noirs. Diego, le labrador cocaïnomane, vint se frotter à l'alpaga de son pantalon. Quand la jeune femme se retourna, Malko put admirer une chute de reins admirable, soulignée par la jupe étroite. Ils se retrouvèrent dans le petit salon et il lança aussitôt :

— Je suis allé à Ciudad Bolivar.

— *Muy bien*. Et alors ? approuva-t-elle, sans émotion particulière.

— J'ai failli ne pas revenir.

Elle écouta son récit sans rien dire, plantée en face de lui, puis, sans crier gare, éclata de rire.

— Bravo ! La benne à ordures, c'est une bonne idée. Je suis fière de vous !

— Et si je n'avais pas trouvé cette benne ?

Esmeralda ne se troubla pas.

— C'est Dieu qui vous l'a envoyée.

Malko bouillait.

— En tout cas, en suivant vos conseils, j'ai failli au minimum être kidnappé...

Les traits d'Esmeralda Trinidad s'adoucirent tout à coup. Elle se rapprocha de Malko et, dans un geste d'une intimité inattendue, noua ses bras autour de sa nuque. Son œil brillait d'une sorte de fierté. Malko sentit son ventre s'appuyer légèrement au sien.

— Mais vous n'y êtes pas resté ! souigna-t-elle, parce que vous êtes un *hombre muy fuerte*⁽⁵⁹⁾.

Malko ne voyait plus que les superbes lèvres rouges à quelques centimètres de sa bouche. D'une voix encore plus douce, Esmeralda dit soudain :

— Je ne vous ai pas tout dit de moi. J'ai un défaut : je m'enflamme parfois très vite.

Il n'eut pas le temps de saisir le sens de sa phrase. D'un geste délibéré, elle tira sur le cordon maintenant son bandeau et le fit tomber, découvrant la cavité de son œil absent. Malko n'eut pas le temps de s'y attarder. De tout son corps, la jeune femme venait vers lui, la bouche contre la sienne pour un baiser passionné, son ventre plaqué contre le sien. À tâtons, de la main gauche, Esmeralda libéra ses cheveux du gros peigne qui les réunissait en queue-de-cheval. Ils oscillaient comme deux ivrognes au milieu du petit salon. Esmeralda Trinidad était transformée : son calme habituel avait fait place à une furie carrément sexuelle. Ses ongles griffaient la nuque de Malko, elle se frottait contre lui, l'embrassant sans reprendre son souffle. Puis elle recula un peu, descendit la fermeture latérale de sa jupe, qui tomba sur le tapis, révélant un string en dentelle noire et des bas stay-up. Dix secondes plus tard, elle était de nouveau gluée à lui.

C'est Malko qui lui arracha son string, s'emparant aussitôt de son sexe inondé. Fébrilement, elle referma les doigts sur le sien, après lui avoir pratiquement arraché sa ceinture. Puis, elle tomba à genoux, l'entraînant avec lui, et ils glissèrent sur le tapis. Elle ouvrit les jambes et il se retrouva planté dans son ventre jusqu'à la garde. Les cuisses largement écartées, les genoux relevés, accrochée à sa nuque, Esmeralda le recevait comme une jeune fille reçoit la première communion. Avec ferveur et violence. Elle se démenait sous lui, son œil unique fermé, donnant de violents coups de reins comme pour mieux l'enfoncer en elle. Allongé un peu plus loin, Diego, le labrador, les observait, paisible.

Soudain, Esmeralda poussa un cri rauque, eut un spasme qui la fit décoller du tapis et retomba, au moment où Malko se déversait en elle. Ses mains restèrent nouées sur la nuque de Malko, sa poitrine se soulevant rapidement. Il sentait encore son ventre palpiter. Une étreinte sauvage, rapide et merveilleuse.

* *

*

Esmeralda, drapée dans un peignoir de soie rose, avait gardé ses bas. Installée à côté de Malko sur le petit canapé, elle semblait radieuse. Les traits encore marqués par le plaisir, elle prit une cigarette dans un coffret et sourit à Malko.

— Je ne fume que lorsque je me sens très bien.

Malko lui offrit aussitôt la flamme de son Zippo armorié et elle garda un peu sa main dans la sienne.

— Quand je vous ai vu à la chapelle Capilla de Christo, j'ai eu tout de suite envie de vous. J'ignorais qui vous étiez.

Je ne me donne pas à n'importe qui, même si mon corps le réclame. Je suis contente que vous soyez allé seul à Ciudad Bolivar. Je vous respecte et je ne peux faire l'amour qu'avec des hommes que je respecte. J'ai tout de suite pensé que vous ne risquiez rien en allant là-bas, parce que Dieu protège les gens comme vous.

Quand même étonné, Malko demanda :

— Vous croyez *vraiment* ce que vous dites ?

— Bien sûr. Dieu est partout. Il protège ceux qu'il aime. Sinon, je ne serais plus là. Comme vous êtes ici pour accomplir une tâche de paix, il vous protège.

— J'ai parfois été obligé de supprimer des vies, remarqua Malko. Comment Dieu peut-il l'accepter ?

— Lorsqu'on tue des êtres malfaisants, Dieu n'est pas fâché, rétorqua Esmeralda. Il y a des guerres justes.

Elle se pencha et l'embrassa.

— J'espère que je vais vous porter bonheur.

— Ce *padre* Miguel a été très réticent, remarqua Malko.

Esmeralda sourit.

— C'est normal, il ne vous connaissait pas. Vous auriez pu être un agent provocateur du DAS. Mais vous pouvez être certain que le message parviendra au commandant Fabian Ramirez. Le *padre* aurait trop peur de ne pas le transmettre. Maintenant, il faut attendre, ce sont eux qui vous contacteront. Mais, moi aussi, j'ai du nouveau. Aujourd'hui, je me suis rendue au Buon Pastor, la prison des femmes, où je connais quelques détenues. Et j'ai appris quelque chose d'intéressant.

— Quoi ?

— Maria Soledad ne vous a pas dit la vérité sur le commandant Alfredo Cano. Elle est devenue sa maîtresse pendant qu'il était à La Picota. Là-bas, c'est très libre et les détenus importants ont le droit de s'isoler avec leurs proches. Quand il est sorti, il est resté quelques mois à Bogotá et ils se voyaient souvent. C'est pour cela qu'elle a pu ensuite se rendre chez les FARC. Pour le retrouver.

— Ça n'empêche pas qu'il ait voulu changer de camp.

Esmeralda Trinidad eut une moue dubitative.

— Peut-être, mais l'histoire de la *chula* amoureuse est inventée. Alors, d'autres éléments de l'histoire peuvent l'être aussi.

CHAPITRE VIII

Malko, sérieusement refroidi, fixa Esmeralda avec incrédulité.

— Vous voulez dire que toute l'affaire du retournement aurait pu être une manip' ?

La Colombienne caressa sa tempe gauche d'un geste machinal, comme pour effleurer ses cicatrices, et dit pensivement :

— J'ai beaucoup étudié les FARC. Ils sont très malins, très tordus. Au départ, ce sont des marxistes – du moins les dirigeants – formés à l'école du KGB. Les faux défecteurs, ils connaissent parfaitement. En face, les Colombiens du DAS sont moins sophistiqués. Et les Américains ont tellement envie de récupérer leurs trois otages qu'ils sont prêts à avaler beaucoup de choses. Un autre élément me trouble : j'ai parlé à Henrique Botero, le journaliste qui a pris les photos des trois Américains publiées dans *Cromos*, très peu de temps avant la défection du commandant Alfredo Cano.

Cette partie du récit de Maria Soledad est exacte. Les trois otages ont bien été regroupés pour une séance de propagande. Mais le commandant Alfredo Cano n'était pas là.

— Peut-être avait-il déjà été exécuté ? objecta Malko.

Esmeralda sourit, son œil unique fixé sur Malko. Même sans bandeau, elle n'arrivait pas à être repoussante, en dépit du trou béant de son orbite.

— Dans ce contexte, jamais les FARC n'auraient pris le risque de réunir les trois prisonniers.

— Que savez-vous de Maria Soledad ?

— Pas grand-chose, avoua Esmeralda. C'est une jeune femme ambitieuse, de sensibilité plutôt gauchiste. Elle n'a plus que sa mère chez qui elle vit. Quand elle venait à La Picota rendre visite à Alfredo Cano, elle s'arrangeait toujours pour s'isoler avec lui et faire l'amour. Les FARC la considéraient alors comme une des leurs. Pourtant, le DAS ne s'est jamais intéressé à elle, mais cela ne veut rien dire...

Ils ont toujours une longueur de retard.

Malko écoutait, pensif. Les révélations d'Esmeralda le prenaient à contre-pied. Si l'affaire du défecteur, qui avait coûté la vie à six Américains, n'était qu'une manip', Maria Soledad était forcément dans le camp des FARC. Donc, elle avait pu l'encourager à rendre visite au *padre* Miguel, à Ciudad Bolivar, pour le faire kidnapper...

Esmeralda rompit le silence, en passant au tutoiement.

— L'attentat dont tu as été victime est bizarre lui aussi. Les *sicarios* des FARC ratent rarement leur coup.

— Quelle en serait la raison, alors ?

— Cela crédibilise la version de Maria Soledad condamnée à mort par les FARC, laissa tomber Esmeralda.

— Que suggères-tu ?

Diego se leva et couina en remuant la queue : il avait besoin de sa dose. La jeune femme alla prendre dans son sac un *papelito*, l'ouvrit et le posa à terre. Aussitôt, le gros chien passa une grosse langue rose dessus, léchant jusqu'à la dernière parcelle de cocaïne, avant d'aller se recoucher. Esmeralda ramassa son bandeau sur la moquette, le remit et fixa Malko.

— Je pense qu'il faudrait surveiller Maria Soledad. Si tu es à Bogotá pour faire libérer les trois otages américains, il faut sécuriser ton environnement, sinon tu seras, à ton tour, victime d'une manip'. Or, on ne peut pas compter sur le DAS. Ils sont inefficaces et noyautés. Mais moi, je peux m'en charger. J'ai aidé une famille de *displazados* qui me doivent beaucoup et dont je fais travailler la femme. Certains des leurs vivent toujours dans le sud de la ville, ils peuvent s'y rendre sans éveiller les soupçons.

— Bien, approuva Malko, je vais appeler Maria Soledad et lui fixer un rendez-vous. Essayer d'en savoir plus sur son emploi du temps. Je sais seulement qu'elle va tous les matins à *El Tiempo*.

— *Muy bien*, approuva Esmeralda. Je vais me changer pour aller dîner.

* *

*

Maria Soledad répondit à la troisième sonnerie. Malko entendit le brouhaha derrière elle.

— C'est moi, Malko, dit-il. *Como esta ?*

— Malko ! *Como esta ?* répondit avec chaleur la journaliste. Je n'avais plus de vos nouvelles.

— J'ai été à Ciudad Bolivar, et...

Maria Soledad le coupa.

— Vous me parlerez de cela plus tard. Pas au téléphone. Quand est-ce qu'on se voit ? Ce matin, il y avait encore une moto qui rôdait devant chez moi. J'ai peur.

— Ce soir ?

— Impossible. J'ai promis à ma mère de dîner avec elle, mais demain, si vous voulez. Venez me chercher au journal. Je sors tous les jours vers sept heures en ce moment, je remplace quelqu'un au *desk*. Et puis, je ne veux pas aller en reportage à l'extérieur.

— C'est parfait pour demain, approuva Malko.

— *Hasta luego*. On ira faire une *rumba*...

Quand Esmeralda reparut, sculpturale dans un tailleur gris, il avait raccroché depuis un moment, et lui rapporta leur conversation.

— Très bien, fit-elle, mais il y a un problème. As-tu une photo de Maria Soledad ?

— Non.

— Alors, je ne peux pas utiliser celui auquel je pensais. Mais on peut prendre ma voiture et aller, nous, au *Tiempo* avant de dîner. Il fera déjà presque nuit et ma Kia passe inaperçue. Je t'ai promis de t'aider.

Il s'approcha d'elle et l'embrassa. Esmeralda lui rendit son baiser puis le repoussa, presque brutalement.

— *Vamos*, je ne veux pas faire l'amour maintenant. Nous aurons tout le temps ce soir.

Malko regarda sa Breitling Crosswind.

— Mais il est trop tôt !

— Je sais, sourit-elle, mais nous allons prier avant, à l'église. J'ai besoin de remercier Dieu de t'avoir rencontré.

C'était rare de rencontrer une bombe sexuelle trempée dans l'eau bénite. Pendant qu'elle ouvrait la porte, Malko regarda sa croupe cambrée, se demandant s'il allait tenter de la faire changer d'avis. Mais elle avait déjà attaché Diego à sa laisse. L'heure n'était plus au plaisir mais au recueillement.

* *

*

Le général Gonzalo Garcia Luna contemplait le ciel gris par la baie vitrée de son bureau en laissant tourner distraitemment les glaçons de son verre vide. Il se resservit de la bouteille de Defender Success et trempa ses lèvres dans le scotch pur. Ça l'aidait à réfléchir. À Bogotá, le temps était toujours couvert. Contrarié, le patron de la DGI venait d'apprendre la visite de Malko à Ciudad Bolivar. De la bouche même du *padre* Miguel qui, à ses moments perdus, et pour éviter de se faire arracher quelques ongles, balançait un peu au DAS, tout en maintenant ses contacts privilégiés avec les FARC.

L'officier colombien relut avec attention la fiche que le DAS avait conservée sur Malko, à la suite de l'élimination de Pablo Escobar. Il avait affaire à un professionnel, quelqu'un qui allait sur le terrain, pas comme les fonctionnaires de la CIA en poste à Bogotá, bunkérisés au fond de leur ambassade. Ce qui l'inquiétait. Il savait que les Américains voulaient à tout prix récupérer leurs trois otages. Les Colombiens ne feraient rien pour les y aider. Eux-mêmes avaient des otages chez les FARC, retenus depuis six ans, et la consigne du président Uribe était :

pas de *canje*. Le général se méfiait des Américains. Quel deal tordu pouvaient-ils proposer aux FARC par-dessus la tête des Colombiens ? Il fallait mettre en place un dispositif préventif pouvant être activé en cas de besoin. Or, il se méfiait de son propre service, infiltré à la fois par les Américains et les subversifs. Il fallait donc faire appel à des alliés plus sûrs et moins regardants sur l'éthique. Il composa sur son portable un numéro qu'il connaissait par cœur. Une voix de femme, fraîche et distinguée, répondit aussitôt.

— Soraya, c'est moi. *Que tal ?*⁽⁶⁰⁾

— Tu viens me voir ?

Soraya Hoyos, un mètre cinquante-huit, des seins comme des citrons, un nez retroussé, un corps de sportive et un tempérament volcanique, était sa maîtresse occasionnelle et la femme d'un des responsables des *Autodefensas Unidas de Colombia*. Des paramilitaires qui considéraient comme un devoir sacré de découper à la machette tout ce qui ressemblait, même de très loin, à un complice des *subversivos*. Bref, des gens sympathiques, embarrassants parfois.

— Dans une demi-heure, fit le général. Mais je n'ai pas beaucoup de temps.

— Moi non plus, affirma Soraya Hoyos. Mais on s'arrangera.

Ils avaient fait l'amour dans les endroits les plus saugrenus de Bogotá, y compris, un soir, dans la cabine déserte du téléphérique montant à Montserrat. Soraya adorait ce genre de situation. Un jour, elle l'avait même traîné au musée de l'Or, dans la salle à peine éclairée où on admirait les plus belles pièces et, agenouillée comme une madone en prière, lui avait administré une fellation aussi brève qu'efficace.

Satisfait, le général mit dans une enveloppe quelques photos de Malko, ainsi qu'une fiche de renseignements le concernant.

* *

*

Maria Soledad émergea de la grille *D'El Tiempo* à la nuit déjà tombée. Elle arrêta aussitôt un taxi jaune qui alla faire demi-tour plus loin et remonta l'autopista El Dorado vers l'est. La circulation était assez intense pour qu'Esmeralda ne se fasse pas repérer. Quelques mètres plus loin, le taxi tourna à droite dans l'Avenida Ciudad de Quito, continuant vers le sud. Esmeralda Trinidad demanda :

— Sa mère habite par là ?

— Je ne sais pas, avoua Malko.

Ils continuèrent, remontant un peu vers l'est, traversant des quartiers de plus en plus pauvres.

Malko aperçut furtivement une plaque de rue : Calle 55 A Sur. Elle

filait droit vers les collines couvertes de bidonvilles. Le taxi stoppa un kilomètre plus loin, à une station-service du réseau El Corral. Maria Soledad descendit et traversa pour s'attabler à la terrasse d'une pizzeria.

— En tout cas, elle ne va pas voir sa mère ! remarqua Esmeralda.

Celle-ci s'était garée un peu plus loin, derrière un camion en panne. Malko vit Maria Soledad répondre à un appel sur son portable. Aussitôt après, elle paya et arrêta un second taxi, qui prit la direction du quartier El Tunal. Maria Soledad descendit au coin du parc du même nom et s'arrêta devant la bibliothèque El Tunal, à un arrêt de bus. C'est là qu'ils faillirent la perdre. Ils n'eurent que le temps de voir une voiture ralentir et Maria Soledad bondir dans le véhicule, une vieille Renault blanchâtre. Heureusement qu'Esmeralda avait de bons réflexes.

Peu après, elle freina brutalement. La Renault venait de s'arrêter. La rue se terminait en impasse, heureusement éclairée par un lampadaire. Maria Soledad descendit la première et fit le tour pour rejoindre le conducteur. Celui-ci émergea à son tour du véhicule. Un homme de grande taille, en canadienne de toile, le crâne un peu dégarni, une moustache grise. Maria Soledad glissa son bras sous le sien et ils disparurent dans une des petites rues transversales de Ciudad Bochica, un des innombrables bidonvilles recouvrant une colline.

— Je jouerais ma vie éternelle que c'est le *commandante* Alfredo Cano, fit à voix basse Esmeralda.

* *

*

Pour un mort, il semblait bien se porter. Toute l'histoire de Maria Soledad s'écroulait. Et que faisait-il à Bogotá ?

— Il prend des risques en venant en ville, remarqua Malko, ou alors il est très amoureux.

— Je ne crois pas qu'un homme de son importance prenne de tels risques par sentimentalité, répliqua Esmeralda. Maria Soledad peut parfaitement lui rendre visite dans une zone des FARC. Sans le moindre risque. S'il est à Bogotá, ce n'est pas pour un rendez-vous galant.

Attention !

Trois hommes venaient d'émerger de la rue où le couple avait disparu et descendaient vers eux sans se presser.

— La protection du *commandante*, souffla Esmeralda. Ils vérifient qu'ils n'étaient pas suivis.

Des professionnels.

Elle redémarra et tourna juste à temps dans une petite rue défoncée.

Tandis qu'ils remontaient vers le centre, Malko prit toute la mesure de ce qu'ils venaient de découvrir. Le commandant Alfredo Cano n'avait pas été exécuté, et toute l'histoire de Maria Soledad n'était qu'un conte de fées. Donc, elle risquait de faire de Malko sa prochaine victime.

* *

*

La petite pièce ne comportait qu'un lit, une armoire, une table et une chaise. Les volets étaient fermés et cela sentait l'humidité. Les trois étages de la maison étaient occupés par des *milicianos* des FARC et cette chambre avait été mise à la disposition du vieux guérillero. À peine entrée, Maria Soledad se jeta dans ses bras, tout son corps pressé contre le sien.

— *Cogeme !* supplia-t-elle.

Quinze jours qu'elle ne l'avait pas vu. Elle était amoureuse comme au premier jour, quand elle l'avait interviewé dans sa cellule de La Picota. Sans un mot, le visage enfoui dans son pull, elle se frottait contre lui, comme un petit animal heureux. Alfredo Cano avait prévu de discuter. L'amour, ce serait pour plus tard, mais l'allant de Maria Soledad le déstabilisa. Déjà, elle s'acharnait sur son pantalon de velours. Elle en sortit un membre dur et, avec la rapidité d'un prestidigitateur, se débarrassa de sa culotte et s'allongea sur le lit.

Sans un mot, Alfredo Cano se laissa tomber sur elle et l'embrocha d'un seul trait. Maria Soledad poussa un gémissement rauque, aussitôt étouffé par la large main du vieux guérillero. Sa garde rapprochée était dans le couloir et il ne voulait pas ternir sa réputation.

Il s'agita sur elle à grands coups de reins puissants tandis que Maria Soledad s'ouvrait à lui de toutes ses forces. Elle lui mordit les doigts en jouissant puis, à son tour, il se répandit au fond de son ventre. Se relevant presque aussitôt et se rajustant, il lui jeta sèchement :

— Maintenant, assieds-toi.

Maria Soledad ramassa sa culotte et prit place sur le lit tandis qu'Alfredo Cano s'installait sur la vieille chaise.

— J'ai de bonnes nouvelles, annonça-t-il. Le *commandante* El Mono Jojoy accepte de t'intégrer dans la *columna móvil* Teofilo-Ferero.

Le Frente 22 était responsable de Bogotá, mais les FARC avaient, sur tout le territoire, des unités itinérantes, sept en tout, chargées de certaines opérations spéciales.

Depuis le succès de l'opération Jim Stanford, Alfredo Cano ne dépendait plus du *Bloque Sur* des FARC et avait été mis sous le commandement de El Mono Jojoy. Pour plusieurs raisons. D'abord, censé avoir été exécuté, il valait mieux qu'il disparaisse réellement du *Bloque Sur*. Ensuite, El Mono Jojoy, le « chef d'état-major » des FARC,

avait plaidé auprès de « Tiro Fijo » pour récupérer un aussi bon élément. Et enfin, Alfredo Cano lui-même n'était pas mécontent de sortir de la *selva*. Le visage de Maria Soledad s'illumina.

— *Muchas gracias ! Muchas gracias !*

Les FARC étaient très compartimentés, avec des « fronts » numérotés qui correspondaient à leurs différentes implantations dans le pays et des colonnes mobiles opérant dans certaines grandes villes, comme Bogotá, Cali ou Medellin, composées de militants aguerris soutenus par une nuée de supporters logistiques, qui, eux, étaient rémunérés, pour les filatures, les reconnaissances ou même les meurtres.

Alfredo Cano ne se dérida pas et corrigea sévèrement :

— C'est un honneur, mais un risque aussi. Le *commandante* El Mono Jojoy a estimé qu'après le succès de ta dernière action, tu étais digne de t'attaquer à un autre objectif militaire.

En réalité, El Mono Jojoy, fou de jalousie, voulait la récupérer pour son *bloque*, l'opération précédente ayant profité à son rival du Sud, Fabian Ramirez.

— Je vais subir un entraînement ? demanda Maria Soledad, le cœur battant.

Alfredo Cano ne put s'empêcher de sourire.

— Non, on ne va pas te donner un AK 47. Nous avons assez de combattants. Mais nous avons programmé une opération beaucoup plus ambitieuse pour laquelle nous avons besoin de ton *gringo*. Tu vas le revoir ?

— Quand je veux, annonça-t-elle fièrement.

Alfredo Cano eut un hochement de tête approuvateur. À ses yeux, Maria Soledad était un pion, une idiote utile, aurait dit Lénine. Il l'avait d'abord séduite parce qu'il manquait de femme en prison et qu'elle était particulièrement appétissante. Ce n'est qu'ensuite qu'il avait réalisé à quel point une journaliste du plus grand quotidien de Colombie pouvait être utile à leur cause.

— *Muy bien*, conclut-il. Il faut que tu deviennes intime avec lui. Ensuite, tu dois lui dire que tu meures d'envie d'aller au *El Nogal*.

Maria Soledad ouvrit de grands yeux.

— Au *El Nogal* !

C'était, sur la Septima, le club le plus chic de Bogotá. Avec un droit d'entrée de cinquante millions de pesos. Restaurant, boîte de nuit, courts de tennis et de squash, piscine sur le toit. Toute l'oligarchie s'y retrouvait, côtoyant les généraux et beaucoup de membres des AUC⁽⁶¹⁾.

— Oui, confirma Alfredo Cano. Je suis certain que tu peux y arriver. Il faut simplement qu'il t'y emmène dîner, mais dans *ta* voiture.

— Je n'ai pas de voiture !

— On va t'en acheter une, annonça-t-il. Maria Soledad n'en revenait

pas.

— Mais c'est très cher !

— Ça ne fait rien, laissa-t-il tomber. Il s'agit d'une opération militaire. Tu diras qu'on te l'a prêtée. Tu sais conduire ?

— Claro que si.

— *Muy bien*. Maintenant, laisse-moi, j'ai des gens à voir.

— Je te revois quand ?

— Je ne sais pas. On t'appellera pour te dire que ta tante est guérie. Tu feras comme aujourd'hui et tu recevras d'autres instructions. *Hasta luego*.

De nouveau, elle se serra contre lui, mais ses sens étaient apaisés.

Alfredo Cano la repoussa. Maria Soledad se retrouva dans l'escalier, se demandant pourquoi elle devait se faire inviter au *El Nogal*. Elle avait bien une petite idée, mais préférait ne pas y penser. Elle dut marcher près d'un kilomètre avant de trouver un taxi. Grisée. Enfin, elle faisait officiellement partie de la résistance à l'oligarchie. Comme journaliste, elle avait vu des dizaines d'exemples d'injustice sociale, souvent horrible, effectué des reportages sur les *displazados* chassés de leurs villages par les AUC, arrivant sans rien à Bogotá. Les femmes étaient obligées de se prostituer, les hommes volaient ou mendiaient, simplement pour ne pas mourir de faim. Alors, elle se disait que combattre sous la bannière du vieux « Tiro Fijo », le plus ancien guérillero du monde, était un honneur.

* *

*

Malko descendit du taxi en face du *Victoria Regia*, le cœur en fête. D'abord, grâce à Esmeralda, il avait mis le doigt sur une manip' terrifiante. Eric Kroll allait sauter au plafond en apprenant que la CIA s'était fait rouler dans la farine... Et que le pauvre Jim Stanford avait été manipulé par une « taupe » des FARC. Maintenant, il fallait localiser le commandant Alfredo Cano et le faire arrêter par les Colombiens. Ce qui signifiait d'autres filatures et un rapprochement avec Maria Soledad.

Le reste de la soirée avait été idyllique. Esmeralda et lui avaient dîné dans un restaurant sur la route de La Calera, le *Bella Vista*, d'où on avait une vue magnifique sur Bogotá. De nuit, les villes les plus laides semblent belles. Un tapis de lumières. Ils avaient bu beaucoup de vin chilien, déguster des *churrascos* saignants et ensuite, refait l'amour. Esmeralda semblait insatiable mais peu fantaisiste : par-dérrière était une position, d'après elle, réservée aux animaux.

Dieu merci, la fellation ne faisait pas partie de ses interdits, peut-être parce que c'était une variation inconnue chez les autres

mammifères à sang chaud. Elle lui avait fait longuement l'offrande de sa bouche pour le chevaucher ensuite, ses longs cheveux noirs au vent. Quel étrange personnage ! Elle avait en permanence Dieu à la bouche, ne portait pas d'arme et semblait prête à risquer sa vie pour aider Malko à arracher les trois Américains aux griffes des FARC.

— *Señor*.

Un groom de l'hôtel venait de s'approcher de lui.

— Oui.

— Vous êtes à la chambre 202 ?

— Oui.

— Un ami vous attend au bar.

Malko gagna le bar anglais aux boiseries sombres. Il était désert, à part un homme à la table du fond. Ce qui frappa Malko, ce fut sa masse de cheveux frisés, ses sourcils qui se rejoignaient et son visage en lame de couteau. La trentaine, mince, presque fluet. Il avait une bière devant lui. Malko s'approcha et il se leva.

— *Señor Linge* ?

— Oui.

— Vous avez votre passeport ?

Surpris, Malko demanda aussitôt :

— Pourquoi ?

Son interlocuteur eut un léger sourire.

— *Me disculpo*⁽⁶²⁾, mais je dois m'assurer qu'il s'agit bien de vous.

Intrigué, Malko tendit son passeport autrichien, que son visiteur examina soigneusement. Avant de le lui rendre.

— *Muy bien*, dit-il. Mon nom est Pablo. J'appartiens au Frente 15 du *Bloque Sur* des FARC. Lequel se trouve sous la responsabilité du *commandante* Fabian Ramirez. Vous lui avez fait transmettre un message.

CHAPITRE IX

Malko mit quelques secondes à réaliser. Ainsi, il était contacté par un représentant des FARC, parfaitement sûr de lui, en plein Bogotá. Le *padre* Miguel avait donc bien joué le jeu et son expédition à Ciudad Bolivar se révélait positive.

Le Colombien continua, de la même voix égale et maîtrisée :

— *Señor* Linge, je suppose que vous êtes armé, mais s'il m'arrivait quelque chose ici, cet hôtel ainsi que tous ceux de la même chaîne seraient considérés comme des objectifs militaires et détruits. D'ailleurs, ma présence ici, ce soir, prouve que nous pensons avoir en vous un interlocuteur de bonne foi...

C'était le monde renversé ! Malko préféra ne pas engager de polémique, mais rétorqua aussitôt :

— Je vous ai montré mon passeport. Qui me prouve que vous êtes bien le représentant du commandant Fabian Ramirez ?

Le jeune homme au visage en lame de couteau plongea la main dans une sacoche de cuir posée sur le siège à côté de lui et en sortit une cassette vidéo qu'il tendit à Malko.

— Ceci. Regardez-la avec vos amis de l'ambassade, mais n'en parlez pas aux *recicladores*⁽⁶³⁾.

— Bien, fit Malko en prenant la cassette. Je suis de bonne foi. Et vous ? La dernière tentative pour résoudre pacifiquement ce problème d'otages s'est soldée par six morts, américains. Pablo ne manifesta aucune émotion.

— Il ne s'agissait pas d'un accord entre notre organisation et les Américains, corrigea-t-il, mais de la récupération d'un traître prêt à abattre ses camarades pour gagner une poignée de dollars. Il a été châtié et les *gringos* stupides sont venus se jeter dans un piège. Nous sommes en guerre contre l'oligarchie, *Señor*, depuis des années. Et contre ceux qui la soutiennent, comme les Américains.

Si Malko n'avait pas vu Alfredo Cano bien vivant quelques heures plus tôt, le discours de Pablo aurait eu plus de valeur... Ce n'était pas bon signe : dès le début, le représentant du commandant Ramirez mentait. Car il ne pouvait pas ne pas connaître la vérité sur la prétendue défection d'Alfredo Cano. Cependant, Malko ne pouvait pas l'envoyer promener.

— Vous seriez donc disposés à un échange de prisonniers ? demanda Malko.

Pablo le fixa avec un demi-sourire.

— *Señor*, cela fait des mois que nous en réclamons un ! Seulement, depuis l'arrivée au pouvoir du président Uribe, on nous le refuse. Donc, si votre proposition est sérieuse, nous sommes disposés à entamer des discussions. Celles-ci doivent impérativement être entourées d'un secret absolu. Certaines personnes, y compris dans notre camp, ne verrait pas ce *canje* d'un bon œil.

— C'est ainsi que je l'entends, confirma Malko, accroché quand même. Comment procédons-nous ?

— J'ai apporté avec moi la liste de nos camarades emprisonnés dans les prisons de l'oligarchie, annonça Pablo. Certains noms sont soulignés en rouge. Il s'agit de ceux qui seraient éventuellement concernés par un échange. Vous êtes autorisé à communiquer cette liste aux Américains de l'ambassade.

— Il s'agirait d'un échange homme contre homme ?

Pablo ne se départit pas de son calme exaspérant.

— Non. Nous nous réservons de fixer le nombre des nôtres qui seraient libérés en échange des trois *gringos*.

Il prit dans sa sacoche une liasse de papiers qu'il tendit à Malko. Celui-ci la parcourut rapidement. C'était une liste de dix pages de noms avec un court CV pour chacun des détenus, les crimes qui leur étaient reprochés et les peines auxquelles ils avaient été condamnés, qui allaient jusqu'à cinquante ans de prison, la peine de mort n'existant plus en Colombie. À cette liste était joint sur deux pages un lexique de mots, codés. Pablo se leva et tendit la main à Malko.

— *Hasta luego, señor*. Vous recevrez un appel dans quelques jours, dans votre chambre, de la part de Pablo. Pablo de La Havane, ajouta-t-il. Vous verrez sur la liste que c'est ainsi que nous désignons notre mouvement. Si vous avez l'intention de continuer le processus, dites seulement que vous êtes prêt à rencontrer « El Colombiano de La Havane ».

— Qui est « El Colombiano de La Havane » ?

— Dans notre code, le représentant des FARC EP⁽⁶⁴⁾, précisa le Colombien avant de quitter le bar.

Malko remonta dans sa chambre, la liste et la cassette à la main. Enfin, il avait un fil à tirer. Mais Dieu sait ce qu'il y avait au bout...

* *

*

— Celui-là, c'est Joaquim Gomez, fit Eric Kroll, en désignant du doigt l'homme le plus à droite sur l'écran, un petit moustachu à la peau très sombre. Le chef théorique du Frente 15, mais c'est Fabian Ramirez le vrai patron.

Le chef de station de la CIA et Malko étaient en train de visionner la cassette remise par Pablo, dans le bureau d'Eric Kroll. Elle était très brève, mettant en scène une réunion dans un endroit non déterminé, mais en pleine jungle, de l'état-major du *Bloque Sur*. Pablo se trouvait assis à la droite de Fabian Ramirez, en uniforme, pistolet au côté, avec deux guérilleros non identifiés. Une douzaine d'hommes en armes veillaient sur eux. Il n'y avait pas de son. En tout cas, cela authentifiait le rôle de Pablo.

Eric Kroll arrêta la cassette, alla prendre une fiche dans un tiroir et annonça :

— « Pablo » se nomme Jorge Alberto Diaz. C'est l'adjoint direct de Fabian Ramirez pour les questions financières. Le DAS donnerait n'importe quoi pour mettre la main dessus.

— Et il vient à Bogotá ?

— Vous pouvez être certain qu'il est « blindé », avec de faux papiers et tout ce qu'il faut.

— Donc, c'est sérieux.

Eric Kroll eut un sourire amer.

— Ils se foutent quand même de notre gueule ! La liste que « Pablo » vous a remise, je l'ai depuis longtemps.

Il alla fouiller dans un dossier et revint avec une liasse de documents. Malko ne mit pas longtemps à constater qu'il s'agissait de la même liste.

— Pourquoi avoir pris ce risque, dans ce cas ? interrogea-t-il.

— Les FARC sont à l'affût d'une ouverture. Votre visite au *padre* Miguel les a intrigués et il ont été voir, comme on dit au poker.

— Ce ne serait pas plus simple de vous contacter ?

— Bien sûr, mais ils sont tordus. Et puis, après l'expédition ratée de Jim Stanford, ils se sentent en position de force. Ils savent qu'il y a une pression terrible de Washington pour récupérer nos gars. Mais, même si je vous donnais un feu vert immédiat, cela serait *quand même* impossible.

— Pourquoi ?

— Les FARC de cette liste sont répartis dans différentes prisons colombiennes. Le gouvernement Uribe ne veut pas entendre parler d'échange. C'est une position de principe. Ils savent que les FARC ont besoin de ces cadres. On a essayé dix fois de les convaincre. Mais pour Uribe, ce serait perdre définitivement la face. Alors, on ne va quand même pas les libérer de force. Donc, cette liste vous pouvez la brûler...

Visiblement frustré, l'Américain se leva, alla chercher une bouteille de Defender « 5 ans d'âge » dans un placard et s'en versa une bonne rasade qu'il vida d'un trait.

Malko demeura silencieux un long moment. C'était rageant de se trouver devant cette impasse, alors que les FARC voulaient *vraiment*

traiter. Seulement, dans toutes les affaires d'otages, il fallait plusieurs clés. Là, il lui en manquait une, et de taille...

— Avec tout ce que vous donnez aux Colombiens, insista-t-il, vous ne pouvez pas leur tordre le bras ?

Eric Kroll secoua la tête.

— On leur refuse ce qu'ils réclament à cor et à cri : envoyer des GI pourchasser les subversifs avec eux. On a juste cinquante instructeurs qui ne sortent pas des camps d'entraînement. Or, pour changer cette politique-là, il faudrait vous adresser à George W. Bush... Évidemment, les Colombiens rêvent d'un nouveau Vietnam où on les aiderait à liquider militairement les FARC. Mais, même si nous jetions toutes nos forces dans la bataille, je ne suis pas sûr que nous pourrions gagner. Ici, c'est pire que le Vietnam : pas de routes, pas d'agglomérations. La forêt, la savane et des fleuves à peine navigables. Il faudrait des centaines d'hélicoptères, des troupes aéroportées, et encore... Si nous étions *certains* que le gouvernement veut liquider les FARC.

— Vous n'en êtes pas sûrs ? Le père du président Uribe a été assassiné par eux. Il doit être motivé.

— Lui, oui. Mais il ne fait que passer. Il faut comprendre que *toute* la Colombie est irriguée par l'argent de la coca. Regardez ce qui se passe en Bolivie. Là-bas, ils ont lutté contre les plantations et diminué de 80 % la production : résultat, ils ont une révolution sur le dos. Et il n'y a pas que les *campesinos* indiens qui se révoltent. Eux défilent dans les rues de La Paz, mais vous pouvez être certain que les grands *finceros* qui engrangeaient des fortunes avec la coca agissent en sous-main. Voilà pourquoi je pense qu'aucun gouvernement colombien ne veut véritablement éliminer les FARC.

— Mais ils mettent le régime en danger...

— Oui, mais c'est aussi devenu le *premier cartel* de la drogue en Colombie, suivi par celui des paramilitaires et celui de Cali. Celui de Medellin a disparu.

Il se tut et but une longue gorgée de son *tinto*. Malko le laissa se remettre de sa tirade avant de rétorquer :

— Le job de l'Agence est justement de trouver des solutions alternatives à des problèmes en apparence insolubles.

Personne n'a jamais reconnu avoir versé de l'argent dans une affaire d'otages. Et pourtant...

Un ange traversa le bureau et s'évada vers le ciel gris, son vol alourdi par les liasses de billets attachées sous ses ailes. Eric Kroll hochla la tête.

— C'est à moi que vous dites ça ! L'année dernière, j'ai remis cinq millions de dollars à l'ELN⁽⁶⁵⁾ pour récupérer cinq ingénieurs de la Texas Oil kidnappés près de Rio Hacha. Mais là, c'était simple : une discussion de fric. Il s'agissait juste de se mettre d'accord sur le prix.

S'il suffisait de payer pour récupérer nos trois otages, il y a longtemps que tous les dirigeants des FARC auraient des villas à Boca Raton⁽⁶⁶⁾. Seulement, les nôtres sont dans la catégorie « canjeables »⁽⁶⁷⁾.

— Je voudrais vous soumettre une idée, insista Malko. Une façon d'arriver à procéder à cet échange.

À l'air d'incrédulité qui se peignit sur les traits du chef de station de la CIA, Malko comprit qu'il aurait du mal à le convaincre. Il se lança néanmoins.

— Vous admettez que si on se mettait d'accord avec les FARC sur un certain nombre de libérations de prisonniers détenus dans les prisons colombiennes, l'échange pourrait se faire ?

— Oui, mais vous partez d'un point de départ impossible.

Malko sourit.

— Supposez que ces hommes ne soient pas *libérés* officiellement, mais s'évadent. Le gouvernement ne porterait alors aucune responsabilité. Il suffirait ensuite d'habiller le retour des trois Américains, avec une rançon ou autre chose. Bien sûr, les gens se poseraient des questions, mais peu importe.

La mâchoire d'Eric Kroll s'était presque décrochée.

— Qu'ils s'évadent ! Vous voulez les aider à s'évader *derrière le dos* du gouvernement colombien ?

Malko but à son tour un peu de *tinto* froid.

— Évidemment non ! Cela ne peut se faire qu'avec son accord. L'année dernière, vingt-huit FARC se sont évadés de la prison de La Picota, à Bogotá. Cela pourrait se reproduire, en moins grand nombre...

— Ils ont tué sept gardiens, observa froidement Eric Kroll, visiblement pas enthousiaste.

— C'était une *vraie* évasion, souligna Malko. Et pas la première. Personne ne serait vraiment surpris si cela se reproduisait. Les deux prisons de Bogotá – La Picota et Modello – sont des passoires. C'est une décision politique. Récemment, le président Uribe s'est prêté à une manip' du DAS à propos d'une prétendue libération d'Ingrid Betancourt. Il pourrait aussi accepter un deal avec les États-Unis. Seulement, il faut lui proposer quelque chose en échange. À part des hommes, qu'est-ce qu'il réclame aux Américains ?

— De l'argent, mais ça, c'est le Congrès, qui lui donne 534 millions de dollars par an. Impossible à manipuler. Des hélicos, de la formation, des ressources techniques et l'assurance que nous ne traiterons *jamais* séparément avec les FARC.

— Ce sont des choses qu'on peut lui donner...

Eric Kroll s'étrangla.

— Au moment où on prépare un deal avec eux ! Vous êtes gonflé !

— Non, pragmatique, répliqua Malko, toujours surpris par la

candeur des Américains, même ceux qui n'auraient pas dû l'être.

Visiblement, son idée faisait son chemin dans la tête du chef de station, car celui-ci dit soudain :

— Admettons que votre idée ne soit pas totalement folle.

Si j'en parle à l'Agence, on va me rappeler dare-dare ou me conseiller de ne plus boire.

Malko esquissa un sourire.

— Il ne faut *pas* en parler à l'Agence. D'autant qu'en ce moment, George Tenet est au plus mal avec le Pentagone et la Maison Blanche. Mais moi, j'ai un contact direct avec la Maison Blanche. Un homme qui voit le Président trois fois par jour. Et qui jouit de sa confiance. Eric Kroll le regarda, bouche bée.

— Vous êtes sérieux ?

— Il s'appelle Frank Capistrano, répondit simplement Malko. Il est l'un des *Security Advisors* ⁽⁶⁸⁾ de la présidence. Le plus ancien. Il en est à son cinquième président. Grâce à lui, certaines affaires très délicates ont pu être dénouées alors qu'elles semblaient sans solution. J'ai eu plusieurs fois recours à lui, au cours des dernières années. Il a le pouvoir d'obtenir *un finding* du président des États-Unis, sans explications oiseuses. Devant un tel document, *toutes* les administrations, y compris la *Company*, se couchent.

— Évidemment, bredouilla Eric Kroll. Mais cela ne résout pas tous les problèmes.

— C'est vrai, reconnut Malko. Mon idée, ce serait que le président Bush appelle le président Uribe pour lui « conseiller » d'accepter l'opération. Si on arrive ensuite avec un beau paquet cadeau, cela devrait marcher. Il suffit de demander une *shopping list* aux Colombiens. À qui pourrait-on en parler ? Sous le sceau du secret.

— Au général Garcia Luna, que vous avez rencontré.

— Attendez un peu, conseilla Malko. Je veux d'abord avoir un *tentative agreement* avec les FARC. Qu'on se mette d'accord sur le nombre et la personnalité des détenus à libérer. Seulement, j'ai besoin de votre feu vert pour revoir « Pablo ».

— Vous l'avez ! lança sans hésiter Eric Kroll. C'est la foutue meilleure idée qu'on m'ait soumise depuis que je suis ici. Mais faites attention, si ce truc vient aux oreilles de certains excités colombiens, vous allez vous retrouver « avec des mouches plein la bouche ⁽⁶⁹⁾ » comme on dit ici.

— Je ferai attention, promit Malko. Supposons que j'aie le feu vert de la Maison Blanche et des FARC. Qui serait le responsable des modalités techniques de l'opération du côté colombien ?

— En principe, répondit l'Américain, cela dépend de l'administration pénitentiaire et de la police. Mais pour un coup tordu de cette espèce, on a besoin du DAS qui est rattaché à la présidence,

donc du général Garcia Luna. Car, après une supposée évasion, il faut encore que les « évadés » parviennent sains et saufs dans une zone FARC. Il y aura des risques.

— Il y a toujours des risques, remarqua Malko en se levant. Réfléchissez. En attendant, je me rebranche sur Maria Soledad. Je la vois ce soir. Je veux en avoir le cœur net sur l'affaire Jim Stanford.

Eric Kroll l'écoutait à peine. Il dit soudain :

— J'ai une idée : je dois aller passer le week-end dans la *finca* d'une amie du général Garcia Luna, Soraya Hoyos. Son mari est un des dirigeants des *Autodefensas Unidas de Colombia*. Je pourrais lui demander d'inviter Garcia Luna et vous pourriez également venir. Comme ça, si l'occasion se présente, on pourrait parler de notre projet au général.

— Pourquoi pas, dit Malko.

Esmeralda Trinidad lui avait dit consacrer son week-end à ses œuvres sociales.

— Bien, j'essaie d'arranger cela, conclut l'Américain.

Là-bas, ne parlez pas trop de cocaïne. Le mari de Soraya Hoyos est aussi un grand narco.

— Vous avez de belles fréquentations ! ironisa Malko.

L'Américain haussa les épaules.

— Ici, si on ne voyait que les gens *clean*, on passerait ses soirées devant la télé. Et puis, nous négocions aussi avec les AUC pour les faire rentrer dans le rang. Ils massacrent les *campesinos* avec un peu trop d'enthousiasme. Pour la bonne cause, certes, mais enfin... En tout cas, Soraya Hoyos sera certainement ravie de vous rencontrer. La schisme⁽⁷⁰⁾ lui prête un goût prononcé pour les hommes.

CHAPITRE X

En attendant Maria Soledad, qui lui avait téléphoné pour l'avertir que c'est elle qui viendrait le retrouver au *Victoria Regia*, Malko était en train de pointer la liste fournie par le représentant des FARC, nom par nom. Il avait décidé de prendre l'initiative et de fixer d'entrée les règles du jeu. Deux FARC pour un Américain. Ou ils acceptaient ou il n'en sortirait pas. Il aligna les noms sur une feuille de papier.

Tiberio Cerpa Diaz, 40 ans, soupçonné d'être le chef des *milicianos* pour Bogotá. Accusé du meurtre de neuf policiers et deux étudiants. Condamné en 2000 à cinquante ans de pénitencier.

Jorge Barrera Olaya, membre de la milice opérant à Ciudad Bolivar, au sud de Bogotá, condamné à trente ans de prison pour meurtre.

Luis Alberto Cardozo Diaz, membre du Frente 12 des FARC. Condamné à quarante-huit ans de prison pour meurtre et organisation de l'évasion de 324 prisonniers, dont cinquante guérilleros, de la prison de San Ydro de Popayan.

Luis Alfonso Rivera, commandant du Frente 58 des FARC. Condamné à cinquante ans de prison pour les meurtres de six soldats et seize paysans de Pueblo Bello y Alto.

Olivio Merchan Gomez, dit « El Loco ». Accusé de neuf meurtres de policiers. S'est déjà évadé une fois en 1987. Condamné à cinquante ans de prison. Détenu à La Picota.

Freddy Montalvo de la Rosa. Accusé de différents meurtres dont le massacre de la *finca* Osaka. Chef du Frente 5 de Urabia. Condamné à vingt-huit ans de prison.

Reinaldo Garcia Berbeci. Membre du Frente 45. Quarante-cinq ans de prison pour terrorisme et une longue liste de diverses actions criminelles.

Il allait s'arrêter quand il décida d'ajouter le nom de Leonardo Velasquez Garcia, commandant du Frente 50. Le chef des FARC, Manuel Marulanda Vélez, dit « Tiro Fijo », avait offert de l'échanger contre 245 militaires séquestrés par les FARC. Celui-là devait avoir une valeur particulière.

Ce qui lui faisait huit noms. Tous étaient détenus à Bogotá, ce qui facilitait les choses. Tous étaient condamnés à de lourdes peines. Tous étaient des terroristes endurcis.

Le téléphone sonna : on le demandait à la réception.

Maria Soledad, en jean avec un haut moulant qui mettait en valeur ses seins ronds, semblait radieuse.

— J'ai une surprise ! annonça-t-elle. *Mira* !⁽⁷¹⁾

Elle lui prit la main et l'entraîna dehors, l'amenant devant une Renault Mégane rouge qui avait connu des jours meilleurs. Peinture écaillée, tôles un peu cabossées, pare-brise étoilé, c'était quand même un carrosse, selon les critères de la Colombie.

— C'est à toi ? demanda Malko, adoptant le tutoiement espagnol.

— Pas encore ! soupira Maria Soledad. Mon oncle me l'a prêtée. Il est parti travailler au Panama pour six mois. Comme ça, plus de taxis. On va aller dîner à Chia chez *Andrès Carne de Res*. C'est très gai, il y a de la salsa et de la très bonne viande.

Elle se glissa au volant et la Mégane démarra au quart de tour. Montant ensuite la Calle 85, ils se retrouvèrent sur la Septima, la grande avenue traversant Bogotá de part en part, particulièrement élégante dans cette partie-là, bordée de buildings tout neufs en brique rouge, collés à la montagne. Tout à coup, Maria Soledad ralentit et montra à Malko un majestueux bâtiment sur la droite.

— Un jour, je voudrais que tu m'emmènes dîner là. Le club *El Nogal*, l'endroit le plus snob et le plus cher de Bogotá. Je n'ai jamais pu m'y faire inviter. Toi, tu dois pouvoir.

— Je ne sais pas, fit prudemment Malko. Je me renseignerai.

Ils continuèrent vers le nord rejoignant ensuite l'*auto-pista* del Norte, qui traversait un plateau lugubre et désert. Des lumières apparurent : ils étaient à Chia, bourgade constituée essentiellement de restaurants, style western, avec des aboyeurs essayant frénétiquement d'attirer les clients. *Andrès Carne de Res*, de l'extérieur, ressemblait à une grange, et, une fois à l'intérieur, c'était de la folie. Maria Soledad guida Malko jusqu'à une table en bois, au milieu d'une foule déchaînée et bruyante. Puis, à peine installés, l'entraîna sur une des pistes pour une salsa endiablée.

Malko n'apprécia que modérément l'ambiance. C'est vrai, c'était gai, bruyant, plein de jolies créatures, mais toute conversation était impossible. Il fut soulagé, deux heures plus tard, de retrouver l'air frais. Maria Soledad continuait à fredonner toute seule. Une fois dans la Mégane, elle se calma et ils repartirent vers Bogotá. Il s'attendait à ce qu'elle monte avec lui au *Victoria Regia*, mais elle se contenta de l'embrasser.

— Ce soir, j'ai mal au ventre, dit-elle, je vais me coucher. Essaie pour *El Nogal*, je me ferai très belle pour t'y accompagner. Je rêve d'y aller depuis longtemps. Il paraît que toutes les femmes ont des bijoux

magnifiques, là-bas.

Malko n'avait pas sommeil. Aucun message sur son téléphone. Quand « Pablo » se manifesterait-il ? Il appela Esmeralda qui sembla surprise et demanda avec un rien d'ironie :

— Il est tôt. Tu es seul ?

— Oui. Tu veux que je vienne te voir ?

— Non, pas ce soir. Nous nous verrons après-demain pour déjeuner, si tu veux. Demain soir, j'ai un dîner officiel chez les Canadiens. Mais je ne t'oublie pas.

Il raccrocha, un peu frustré. La veille, ils avaient merveilleusement fait l'amour et, pourtant, elle était volontairement distante. Comme si elle hésitait à plonger dans une liaison sans avenir. Il repensa à Maria Soledad. Quel jeu jouait-elle ? Était-elle en service commandé pour les FARC ou avait-elle simplement envie de sortir et de danser ? Comme elle l'avait fait avec Jim Stanford.

* *

*

Jesus Espinoza n'avait aucun mal à suivre la Mégane de Maria Soledad dans les rues désertes de Bogotá. Juché sur sa moto 125 cm³, il se maintenait à bonne distance, son anonymat protégé par son casque intégral, heureux de pouvoir enfin nourrir sa famille. Quand Esmeralda Trinidad, qui faisait travailler sa femme comme employée de maison, lui avait proposé 500 000 pesos pour effectuer une filature, il n'avait pas hésité. Chassé de son village d'Antioquia par les combats entre FARC et AUC, il s'était réfugié à Bogotá chez un vague cousin qui, après avoir essayé de violer sa jeune épouse, l'avait jeté dehors. Depuis, il croupissait dans une cabane du sud de la ville avec ses trois enfants, qui partaient mendier tous les matins. Il avait rencontré Esmeralda Trinidad en allant demander de l'aide à un des centres dont elle s'occupait. Grâce à elle, sa famille et lui vivaient un tout petit peu mieux, *l'ex-fiscale sin rostro* l'avait prévenu que le travail qu'elle lui confiait pouvait être dangereux, mais il n'avait pas le choix. Question de survie. Une balle dans la tête, c'était préférable à la mort lente. Il se concentra sur sa filature. La Mégane descendait vers le sud de la ville et, vingt minutes plus tard, atteignit Ciudad Bochica, un des innombrables bidonvilles de la périphérie. La voiture s'engagea dans une rue pavée montant vers le sommet de la colline et s'arrêta un peu plus loin, sur une petite place où il y avait encore un peu d'animation. Jesus Espinoza continua et stoppa à son tour, dissimulant la moto dans une ruelle. Revenant ensuite sur ses pas, il aperçut Maria Soledad en discussion sur le trottoir avec un homme assez âgé, aux cheveux gris. D'autres, beaucoup plus jeunes, semblaient le protéger. Probablement

des *mercenarios*. L'un d'eux, l'apercevant, vint dans sa direction et il rebroussa chemin au moment où Maria Soledad et l'homme aux cheveux gris entraient dans une maison. Il regagna sa moto et reprit la rue en sens inverse. Comme il arrivait au croisement où la Mégane était toujours garée, deux des jeunes gens avancèrent au milieu de la chaussée, le forçant à s'arrêter.

L'un des hommes s'approcha en souriant.

— *Buenas noches, hermano*⁽⁷²⁾. Tu peux nous rendre un service ?

— *Como no !* fit mécaniquement Jesus.

— Tiberio, *mi hermano*, a besoin d'aller en ville. Tu peux le prendre sur ta moto, jusqu'à la Calle 52 ?

— *Con mucho gusto*, fit Jesus, soulagé.

À cette heure tardive, il n'y avait plus de transports en commun. Le second jeune homme grimpa derrière lui et il redémarra. Vingt mètres plus loin, son passager lui cria :

— Tourne à droite, *hermano*.

Comme Jesus hésitait, il sentit quelque chose se poser dans son cou, juste au-dessous de son oreille droite. Le canon d'un pistolet.

— *Ahora !* insista la voix, un peu grinçante.

Jesus obéit, si terrifié qu'il faillit rater le virage. Un peu plus loin, il dut s'arrêter : plusieurs hommes barraient la rue étroite. Aussitôt, l'un d'eux prit la moto et d'autres l'entraînèrent, d'abord dans un couloir, puis dans un escalier débouchant dans une cave au sol de terre battue. Celui qui avait voyagé avec lui, un gros pistolet passé dans sa ceinture, ordonna calmement :

— Assieds-toi, *hermano*, et donne-nous ton nom.

Comme Jesus, muet de terreur, fixait une machette posée sur une table de bois, l'autre demanda d'une voix égale :

— Tu sais qui nous sommes ?

— Non.

— *Somos milicianos de la columna móvil Teofilo-Ferero*⁽⁷³⁾.

Des FARC ! Il s'en était douté, mais désormais, il en était sûr. Décomposé, il tira son portefeuille de sa poche et le leur tendit, précisant :

— *No hay dinero. Soy un desplazado.*

* *

*

Malko se réveilla en sursaut : le téléphone sonnait. Il renversa une bouteille d'eau et prit le récepteur.

— Allô ?

Silence. Il n'y avait personne au bout du fil. Il raccrocha, jetant un coup d'œil aux aiguilles lumineuses de sa Crosswind. Deux heures

moins dix. Était-ce Pablo ?

Il mit presque une heure à se rendormir.

* *

*

Jesus Espinosa avait l'impression d'avoir vieilli de dix ans en deux heures. Assis sur un tabouret, face à une lampe aveuglante, il répondait aux questions des *milicianos* qui prenaient soigneusement des notes. Il avait dû tout raconter : sa vie au village, les noms de ses amis, ses opinions politiques, puis son arrivée à Bogotá. Comment il s'était retrouvé sans un peso, avec deux enfants et une femme à nourrir. Précisant quand même qu'elle avait trouvé du travail comme bonne et qu'elle volait ses employeurs pour lui rapporter à manger, il se tut, la bouche sèche.

Celui qui menait l'interrogatoire dit alors d'une voix douce :

— Donc, tu es un pauvre *campesino*, un opprimé de l'oligarchie.

— Si, bredouilla Jesus.

— Comment as-tu acheté cette moto, alors ? Toi qui ne peux pas nourrir tes enfants...

Jesus Espinoza sentit la sueur couler sur son visage, tandis qu'il cherchait désespérément une réponse. Il finit par bredouiller :

— Elle n'est pas à moi.

Son interrogateur fronça les sourcils.

— Comment, pas à toi ? Les papiers sont à ton nom, *claro* ? Quelqu'un t'en a fait cadeau ?

Jesus demeura muet. L'interrogateur le prit par le bras et l'approcha de la table.

— Pose la main là, ordonna-t-il.

Il obéit. Le *miliciano* lui tenait le poignet de la main gauche. Il saisit la machette de la droite, la leva et l'abattit de toutes ses forces. Jesus Espinoza poussa un hurlement de terreur et baissa les yeux, étonné de ne ressentir aucune douleur. La lame s'était plantée dans le bois à deux centimètres de ses doigts. Son interrogateur lança d'une voix glaciale :

— *Hermano*, nous allons parler sérieusement. À ton prochain mensonge, je te tranche les quatre doigts de la main gauche. Au suivant, ceux de la main droite, *Entiende* ?⁽⁷⁴⁾

La gorge trop serrée pour parler, Jesus inclina la tête.

— Tu vas tout nous dire, enchaîna le *miliciano*. Qui t'a payé cette moto ? Pourquoi ? Que faisais-tu ici ce soir ? *Te escucho* !⁽⁷⁵⁾

D'une voix tremblante, Jesus Espinoza se mit à tout raconter. Comment Esmeralda Trinidad l'avait engagé, les 500 000 pesos, la filature de Maria Soledad. Tout, jusqu'au moment où il avait été interrogé.

— Tu connais l’homme qu’elle a retrouvé ici ?

Jesus secoua la tête négativement. Le *miliciano* se pencha alors à son oreille.

— C’est le commandant Alfredo Cano, le chef de la columna *móvil* Teofilo-Ferero. *Un hombre muy importante.*

Jesus aurait voulu se boucher les oreilles. Pourquoi lui révéler ce secret ?

L’autre lui adressa un sourire rassurant.

— Ne crains rien, *hermano*. Désormais, tu es des nôtres, tu as le droit de savoir qui est ton chef. Tu vas même recevoir ta prime d’engagement, dès ce soir. 450 000 pesos. Mais ensuite, tu ne seras plus payé. La Révolution n’est pas riche. Tu es content ?

Jesus ne savait plus où il en était. Quelque chose ne collait pas.

L’autre mit aussitôt les points sur les i.

— Demain, tu feras ton rapport à *ce fiscale sin rostro*. Tu vas lui dire que la señora Maria Soledad est rentrée directement chez elle, *Claro ?*

— *Claro*, bredouilla Jesus.

— Tu ne dis même pas à ta femme que tu nous as vus. À *personne*. Et désormais, chaque fois que tu « travailles », tu diras ce que nous te dirons de dire.

— *Muy bien, muy bien*, chevrota Jesus Espinoza.

Il n’avait qu’une idée : sortir de cette cave et s’enfuir le plus loin possible. Seulement, sans un peso et avec trois bouches à nourrir, cela relevait de l’impossible.

Le *miliciano* demanda encore :

— Jesus, tu aimes ta femme et tes enfants ?

— Claro que si !

— Alors, j’espère que tu te conduiras bien. Parce qu’au premier écart, nous venons et ils paieront pour toi. Tu sais, un petit enfant, tu le coupes en deux d’un seul coup de machette ? C’est tendre comme un bon *churrasco*.

Jesus Espinoza était en eau et devait contracter ses sphincters pour ne pas faire sous lui. Des milliers de *campesinos* avaient été froidement massacrés pour s’être trouvés pris entre deux feux. Ironie du sort : il avait fui son village pour éviter ce genre de problème...

Un des hommes présents posa une grosse enveloppe sur ses genoux.

— Voilà ta prime d’engagement, annonça son interrogateur d’un ton jovial. Désormais, tu es des nôtres. Mon nom est Camilo. Voilà le téléphone où tu me joindras chaque fois que ta *fiscal* te donnera un travail.

Jesus Espinoza prit l’argent et le papier puis suivit Camilo dans l’escalier, retrouvant sa moto dans une petite cour.

Conduisant comme un automate, il sortit de Ciudad Bochica et reprit la route du centre, se demandant comment il allait se tirer de ce

guêpier.

* *

*

Esmeralda Trinidad dégustait ses langoustines à la tomate avec la délicatesse d'une chatte. Chose rare, le soleil brillait et la terrasse de *Di Lucca*, sur la Carrera 13, était un havre de bonheur. Malko était heureux de retrouver *l'ex-fiscale sin rostro*, toujours aussi éblouissante dans un tailleur noir à la jupe ultra-courte, avec un bandeau assorti. Même la croix d'or qui reposait à la naissance de ses seins ne gommait pas son magnétisme sexuel.

— À quoi penses-tu ? demanda Esmeralda.

Il n'osa pas dire « à tes cuisses » et soupira.

— J'ai tourné en rond toute la journée d'hier. Je n'ai aucune nouvelle de « Pablo ».

— C'est normal, assura-t-elle. Il est peut-être reparti dans la Caquetá, mais il rappellera. Avant-hier, j'ai fait suivre Maria Soledad. Lorsqu'elle t'a quitté, elle est rentrée directement chez sa mère, dans le quartier Kennedy. Peut-être qu'Alfredo Cano est retourné dans la *selva*.

— Tu crois vraiment que Maria Soledad a sciemment envoyé Jim Stanford dans une embuscade ?

— Je le crains, fit Esmeralda, mais elle a peut-être été manipulée. En tout cas, elle a menti à propos d'Alfredo Cano, qui était son amant. *Bueno*, je continue à la faire suivre. On verra bien.

— Que fais-tu pendant le week-end ?

— Eric Kroll m'emmène dans la *finca* des Hoyos, dans les Terres chaudes.

— Tu vas y rencontrer toute l'oligarchie ! remarqua Esmeralda, et quelques personnages assez répugnants : les membres des AUC. Des tueurs, des narcos, obsédés par les *subversivos*. Et Soraya Hoyos va te sauter dessus. Son mari, occupé au poker et à la chasse aux subversifs, ne s'occupe pas beaucoup d'elle. C'est une jolie femme avec beaucoup de *socios*⁽⁷⁶⁾. Tout Bogotá est passé dans son lit.

— Il y aura peut-être aussi le général Garcia Luna, compléta Malko.

— Lui aussi est un proche de Soraya. Il paraît qu'il l'a même culbutée une fois, dans les toilettes d'*El Nogal*. *Bueno*, je vais y aller. Appelle-moi dimanche soir.

Malko la regarder s'éloigner vers le parking, de l'autre côté de la rue, frustré. Il avait failli lui parler de son idée de fausses évasions, mais, tant que « Pablo » ne s'était pas manifesté, il ne fallait pas tirer de plans sur la comète.

Secoué comme un prunier, bringuebalé par les milliers de virages, Malko aspirait au calme comme un chien rêve à un os. Presque trois heures depuis leur départ de Bogotá, dans la Cherokee blindée d'Eric Kroll. Burton conduisait, un autre « rugueux » était assis à l'avant, un MP 5 sur les genoux.

— Nous sommes presque arrivés, annonça l'Américain.

Vous allez voir, c'est formidable, il fait 28 °C et il n'y a pas de *subversivos*. C'est à peine à 500 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Ils avaient d'abord traversé tout l'ouest de Bogotá, la grande *savana* qui s'étendait entre les deux massifs montagneux étreignant la capitale. Ensuite, ils avaient escaladé la montagne, par une route étroite, incroyablement sinueuse, encombrée d'innombrables camions et *bucetas*, franchissant un col à près de 4 000 mètres, pour redescendre le versant ouest vers la vallée du rio Bogotá. Peu à peu, le paysage changeait, les précipices étaient moins abrupts, mais cette descente paraissait interminable.

Burton donna un brusque coup de volant pour éviter un chien efflanqué, couché au milieu de la chaussée, et jura. L'asphalte était défoncé par l'humidité et le manque d'entretien, ils rebondissaient de trou en trou. Au bord de la route, des paysannes faisant sécher des haricots rouges les regardaient avec curiosité. À certains endroits, le bitume était déformé : une voiture avait brûlé, incendiée par les *subversivos*. Burton ralentit : un blockhaus vert épinard, entouré de sacs de sable, protégeait un check-point où une longue file de camions, de *bucetas* et de voitures faisaient la queue, en direction de Bogotá. Des soldats casqués, armés de Galil, le visage fermé, faisaient décharger les camions qui refusaient de « bakchicher ». Eux passèrent en ralentissant à peine, grâce à la plaque bleue « diplo ».

— Dans un quart d'heure, on quitte la route, juste après Melgon, annonça Eric Kroll. Ensuite, il y a une quinzaine de kilomètres de piste jusqu'à Nilo. La *finca* est deux kilomètres plus loin.

Malko baissa sa glace : la température était délicieuse. Les derniers contreforts ne se manifestaient plus que par de gros blocs de rochers noirs émergeant du vert de la jungle tropicale. Plus loin, c'était un patchwork de jungle et de savane, des espaces immenses où gambadaient des centaines de chevaux, de buffles et d'animaux divers.

Eric Kroll allait avoir chaud avec sa chemise à carreaux rouges de trappeur canadien et son pantalon de velours.

— La région est sûre ? demanda Malko.

— Il y a un important camp militaire pas loin de Nilo, expliqua l'Américain, et les AUC ont nettoyé le coin.

À vol d'oiseau, ils n'étaient pas à plus de cent kilomètres de Bogotá mais à cause de la cordillère à franchir, cela faisait plus de trois heures de trajet. La route coupait à travers des pâturages, à perte de vue, enfin rectiligne. Burton, le « rugueux » qui conduisait, faillit manquer le panneau de bois cloué à un poteau indiquant nilo.

Finie l'asphalte. La piste, poussiéreuse, n'était qu'une suite de trous plus ou moins profonds. Au croisement d'une autre piste s'enfonçant vers un massif de jungle, ils aperçurent des hommes en tenue de brousse, armés de M 16, regroupés autour d'une vieille Range Rover. Ils saluèrent la Cherokee de gestes amicaux.

— Des AUC, grommela Eric Kroll. Ils travaillent pour le mari de Soraya Hoyos et quadrillent la zone. Voilà Nilo.

Cela ressemblait à un village de western du siècle dernier. Quelques rues poussiéreuses, en terre battue, les indispensables *tiendas*⁽⁷⁷⁾ des maisons au toit de tôle, une église devant laquelle un orchestre installé sur un petit podium faisait danser des gens au son d'un accordéon. À un carrefour au centre du village, Malko repéra un établissement complètement incongru dans ce décor : un bar anglais élégant, avec une vitrine dépolie, une porte de saloon, une peinture toute fraîche et une enseigne « Nibar ».

— C'est le mari de Soraya qui a créé ce bar, expliqua Eric Kroll au passage. Pour ses copains des *fincas* voisines. Ils s'y retrouvent le soir. Il a fait venir les meilleurs alcools de Bogotá. On y trouve même du Taittinger ! Évidemment, les « locaux » n'y vont pas beaucoup. Une bouteille de Champagne leur coûterait un an de salaire. Ensuite, ils vont danser avec les villageois le *bayenato*⁽⁷⁸⁾.

Nilo disparut derrière eux dans un nuage de poussière et la Cherokee cahota pendant deux kilomètres supplémentaires sur une piste encore plus défoncée, avant de parvenir enfin à un grand portail de bois peint en blanc, qu'elle franchit pour s'arrêter devant un bâtiment à l'architecture étrange, mais plutôt agréable. Une grande maison aux murs blancs, entourée de terrasses couvertes, où étaient pendus quelques hamacs. Le toit de tuiles rouges et blanches semblait avoir été briqué le matin même tant il brillait au soleil. Plusieurs 4 X 4 étaient garés plus loin, mais surtout, il y avait des chevaux partout, qui passaient du champ voisin au jardin entourant *la finca*. Celle-ci se composait de plusieurs bâtiments, écuries, garages, hangars et une sorte de pavillon d'invités au toit de tôle ondulée. Au-delà des massifs de fleurs, Malko aperçut une grande piscine, en retrait. Une nuée de petites bonnes indiennes surgirent de la *finca* pour prendre leurs bagages, suivies d'une femme en chemisier blanc, jodphur et bottes, petite et mince, un chapeau de feutre sur la tête. Arborant un sourire ravageur, elle s'avança d'un pas décidé à la rencontre de ses hôtes, étreignit Eric Kroll et se tourna vers Malko, la main tendue.

— *Bienvenido à la finca Hoyos, señor Linge.*

Sa poignée de main était aussi ferme que celle d'un homme, mais le regard brûlant posé sur Malko était celui d'une femelle possessive et avide. En dépit de sa tenue sportive, il se dégageait d'elle un magnétisme sexuel qui ne pouvait laisser aucun mâle indifférent. Lorsqu'elle les précéda, Malko laissa son regard errer sur la croupe ronde et cambrée, moulée dans le jodphur plus qu'il n'est d'usage. Même sa démarche, pourtant énergique, irradiait la sensualité.

Le petit hall d'entrée de la *finca* évoquait un poste de garde. Un mur entier était occupé par un râtelier d'armes où se côtoyaient Galil, M 16, riot-guns et fusils de chasse. Plus un panneau d'armes de poing, pistolets et revolvers, protégées par une vitrine.

Soraya Hoyos leur fit traverser un patio central pour les mener à leurs chambres. Celle de Malko donnait sur un magnifique jardin tropical au-delà duquel il aperçut une deuxième piscine. L'ameublement en rotin, les murs blancs avec des gravures, le lit à baldaquin, la salle de bains en carreaux de Cali, tout était d'un luxe de bon aloi.

Pas de téléphone et les portables ne passaient pas, faute de relais.

— On se retrouve pour boire un verre, lança Soraya.

Malko pendit sa housse, rangea l'attaché-case contenant le Glock prêté par Eric Kroll et ouvrit la porte-fenêtre pour faire quelques pas dehors. La température avoisinait les 30 degrés et des oiseaux innombrables pépiaient partout. Environnement idyllique. Il retraversa la *finca* pour retrouver Eric Kroll dans le grand living en L, en train de déboucher une bouteille de Defender Very Classic Pale, amenée de Bogotá. L'Américain sourit à Malko.

— Ici, on ne boit que de l'*aguardiente*. C'est du poison.

Faute de vodka, Malko s'en servit quand même un peu et goûta. Ce n'était pas du poison, mais une boisson d'homme... Eric Kroll s'était reversé une rasade de Defender.

La pièce était luxueusement meublée avec deux grands canapés en crocodile noir, un bar tout en miroirs, des tables basses élégantes. Inattendu dans ce coin perdu, mais Soraya Hoyos faisait tout venir de chez son décorateur préféré, Claude Dalle, à Paris.

Un martèlement de talons leur fit tourner la tête et Soraya Hoyos s'approcha. Elle avait troqué sa tenue de cavalière pour une robe rouge très décolletée, laissant apparaître un soutien-gorge à balconnet sournoisement rembourré.

— Gonzalo arrive tout de suite, annonça-t-elle. Il vient de m'appeler de son hélicoptère. Hélas, mon mari est retenu à Bogotá, mais d'autres amis vont arriver, ainsi que deux copines, Astrid et Yolanda. Très jolies femmes.

Un Indien, sec comme un pied de vigne, commença à faire le

service. Soraya buvait aussi de l'*aguardiente*. Puis, tout le monde arriva en même temps : quatre hommes aux épaules carrées, à l'allure brutale, en tenue de brousse, dont l'un aux traits épais, presque négroïdes, qui ne quitta pas Soraya de ses yeux ressemblant à des canons de fusil : ronds, noirs et sans expression.

Yolanda et Astrid sortaient de chez le même chirurgien esthétique, qui n'avait pas réussi à les amincir vraiment. Très maquillées, leurs lèvres si gonflées qu'elles semblaient continuer à pousser et dotées de confortables chutes de reins, elles pouvaient néanmoins inspirer le désir dans un éclairage très tamisé. Soraya terminait les présentations quand on entendit le *vlouf-vlouf* d'un hélicoptère. Trois minutes plus tard, le pas martial du général Gonzalo Garcia Luna fit trembler le carrelage du couloir et il apparut, la moustache conquérante, le col ouvert, en veste de daim et pantalon assorti, et des chaussures en crocodile beige. Il étreignit Eric Kroll dans un *abrazo* émouvant, baisa la main de Soraya, serra d'autres mains et termina par Malko qui eut droit à un *abrazo* plus modeste.

Ensuite, tout le monde se mit à boire et à parler. Soraya s'était rapprochée de Malko, visiblement en chasse. Il lui alluma une cigarette avec son Zippo armorié et elle garda sa main dans la sienne un petit peu trop longtemps, remarquant avec un sourire :

— Vous me faites penser à un masque inca.

— Ah ? fit Malko, surpris.

— Oui. À cause de vos yeux, on dirait de l'or, comme ces masques. J'en fais collection.

Du coup, elle vida son verre *d'aguardiente*. Yolanda et Astrid étaient cernées par les autres invités, tandis que le général Garcia Luna et Eric Kroll s'étaient isolés dans une petite bibliothèque attenante. Soraya Hoyos décroisa ses jambes fines et nerveuses et sourit.

— Je crois qu'il va falloir passer à table. Sinon, ils seront tous saouls.

* *

*

À minuit, il n'y avait plus dans le salon qu'Eric Kroll et Malko. À table, dans le patio, on avait bu sec – surtout du vin chilien – avec du Taittinger Comtes de Champagne Rosé millésimé 1996 pour arroser les fruits. Soraya, qui avait placé Malko à sa droite, tenait à montrer que, même dans la Colombie profonde, on savait vivre. Les quatre invités colombiens avaient disparu, l'un après l'autre, rejoignant les deux « rugueux » dans le pavillon au toit de tôle ondulée, comme ensuite Yolanda et Astrid. Soraya s'était excusée un quart d'heure plus tôt, pratiquement en même temps que le général Garcia Luna. Sûrement une coïncidence. Eric Kroll baissa la voix.

— Je lui ai parlé tout à l'heure.

— Alors ?

— Il ne semble pas défavorable à votre idée de fausse évasion, à condition d'être couvert par sa hiérarchie, et sa hiérarchie, c'est le président Uribe. Évidemment, il préférerait qu'on ne relâche pas de gros poissons.

— Vous pensez qu'il va coopérer ?

— C'est indispensable, souligna l'Américain. Il est le seul à pouvoir coordonner une manip' de cette importance. Je lui ai fait miroiter un stage en Floride, auprès de notre antenne locale, et ça l'intéresse beaucoup. Demain, nous en reparlerons avec lui.

— Bien, conclut Malko. Il n'y a qu'à attendre que « Pablo » se manifeste.

— Soraya a l'air de vous trouver à son goût, remarqua Eric Kroll.

— Elle ne l'a pas trop montré, même si elle ne semble pas avoir froid aux yeux.

L'Américain se versa une ultime rasade de Defender et étouffa un ricanement.

— Évidemment ! Ce soir, Garcia Luna est là et il repart demain. Patience, votre tour viendra.

* *

*

Soraya ouvrit au premier grattement et le général Garcia Luna se glissa dans la pièce. Il allait ouvrir la bouche quand elle mit un doigt sur ses lèvres, désignant le mur. Yolanda et Astrid dormaient à côté. L'officier s'était drapé dans un peignoir de bains, ne gardant que son slip. Soraya défit la cordelière et commença à se frotter contre lui, sentant le gros sexe durcir contre son ventre. Elle avait gardé sa robe rouge mais pas son string. Le général s'en aperçut très vite, enfonça deux doigts dans son ventre et murmura à son oreille :

— Cochina !

Ce simple petit truc, pourtant vieux comme le monde, le faisait bander comme un cerf. Soraya écarta l'élastique de son slip et prit dans sa main le membre raide, tirant de cette façon son amant jusqu'au lit. La belle robe rouge en bouchon sur ses hanches, elle dut mordre un oreiller pour ne pas hurler quand le sexe puissant s'enfonça dans son ventre. Elle avait l'impression qu'il remontait jusqu'à son estomac.

Gonzalo Garcia Luna était un sanguin. De sentir ce corps frêle s'agiter sous le sien, d'entendre les mots crus susurrés à son oreille l'amena vite au plaisir. Avec un han de bûcheron, il porta l'estocade finale et s'immobilisa, aplatissant Soraya sous ses quatre-vingt-sept kilos. Elle tenta de le repousser à voix basse.

— *Ahorita, se va, mi amor*⁽⁷⁹⁾.

Après avoir joui, elle était facilement lyrique. Mais Gonzalo Garcia Luna se contenta de se relever sur les coudes et dit à voix basse :

— J'ai besoin de toi.

— *Si*. Pourquoi ?

Il le lui expliqua, parlant pratiquement dans son oreille, dans un chuchotement inaudible sauf pour elle. Soraya n'hésita pas.

— Yopal va s'en charger, répondit-elle. Tu peux retourner à Bogotá tranquille.

Yopal était un membre des AUC et son amant intermittent. Un garçon tout dévoué.

— Tu es merveilleuse, répondit à voix basse le patron de la DGI.

Il s'arracha à son écrin de chair, remit son slip, entrouvrit la porte pour vérifier que le couloir était vide et s'esquiva. Cinq minutes plus tard, il dormait. Rassuré. Soraya lui avait promis que le *gringo* fou qui voulait faire évader des subversifs ne repartirait pas vivant de sa *finc*a. Heureusement que ce naïf d'Eric Kroll l'avait consulté sur ce projet abominable. Le général Garcia Luna connaissait les Américains. Très peu étaient des *mavericks*⁽⁸⁰⁾ comme cet agent de la CIA. Lui disparu, ce projet néfaste tomberait à l'eau.

CHAPITRE XI

Tous les invités de *la finca* s'étaient rassemblés dans le champ voisin pour assister au départ du général Garcia Luna. Celui-ci monta à bord de l'hélicoptère Bell venu de Bogotá le récupérer, agita une dernière fois la main et l'appareil s'arracha, balayant les spectateurs d'un vent furieux et faisant fuir les chevaux. Eric Kroll, dès que l'hélico eut pris de la hauteur, se retourna vers Malko.

— Alors, qu'en pensez-vous ?

Avant le déjeuner, ils avaient eu une conversation tous les trois au bord de la piscine, tandis que les quatre invités mâles de Soraya Hoyos faisaient les paons autour de Yolanda et Astrid et que Soraya était partie à cheval à Nilo pour assister à la messe. Malko avait détaillé son projet et ses difficultés techniques, comme le transfert des faux évadés vers la zone sûre des FARC, ainsi que la simultanéité de l'échange avec les otages américains. Ces deux derniers points posaient encore problème, mais le général colombien avait promis d'y réfléchir.

— Cela me paraît positif, reconnut Malko.

L'hélico n'était plus qu'un petit point dans le ciel. Il n'y avait pas grand-chose à faire dans la *finca*, à part la piscine, le cheval et les expéditions à Nilo pour s'imprégner de couleur locale. Malko repassa par sa chambre pour mettre un maillot et se dirigea vers la piscine. Soraya l'y avait précédé et bavardait avec sa copine Yolanda. Les autres étaient allés se promener en 4 X 4.

Elle fit signe à Malko de s'approcher et demanda :

— Vous voulez boire quelque chose ?

— Pourquoi pas ?

Elle s'arracha à sa chaise longue, tira sur son maillot et enfila des mules aux talons de quinze centimètres.

— Venez avec moi. Vous allez choisir, suggéra-t-elle.

Arrivée au pool-house, elle passa derrière le bar, puis sortit une bouteille de vodka du freezer.

— Eric m'a dit que vous aimiez cela...

— C'est exact, dit Malko.

— Venez doser vous-même.

Il passa à son tour derrière le bar et ils se retrouvèrent face à face, presque collés l'un à l'autre. Soraya ôta ses lunettes et jeta un regard insistant à Malko.

Puis, le bas de son corps, invisible de l'extérieur, se colla tout à coup

au sien, tandis qu'elle mettait de la glace dans un verre.

— J'aimerais bien vous connaître mieux, dit-elle à voix basse.

Sans attendre la réponse de Malko, elle lança à la cantonade :

— *Yolanda, que quieres para beber ?*⁽⁸¹⁾

— *Una cerveza*⁽⁸²⁾, répondit Yolanda d'une voix languissante.

Soraya se décolla de Malko, puis très rapidement effleura son ventre d'une main légère, comme pour vérifier que le contact ne l'avait pas laissé indifférent, avant de porter la bière à sa copine. Malko la suivit des yeux, amusé. Au moins, elle ne perdait pas de temps : l'hélico de son amant n'avait pas encore franchi les montagnes.

* *

*

La journée avait passé lentement, la nuit tombant comme un rideau à six heures pile. Puis, les invités s'étaient retrouvés dans le patio pour un buffet informel. Il en manquait d'ailleurs la moitié, pour des raisons diverses. Eric Kroll paraissait euphorique, ce qui augmentait sa consommation de Defender. En plus, son téléphone satellite n'avait pas sonné une seule fois... On frappa à la porte de Malko et il cria d'entrer. C'était Soraya, qu'il n'avait pas revue seule depuis leur bref flirt dans le pool-house. Vêtue d'un T-shirt blanc et d'un jean clouté très serré, maquillée comme à la ville, et entourée d'un nuage de parfum.

— On va à Nilo prendre un verre et faire un tour de *bayenato*. Vous venez ? proposa-t-elle.

Pourquoi pas, se dit Malko.

Il la suivit jusqu'à une Pajero rouge où attendaient déjà Yolanda et Astrid. Cinq minutes plus tard, ils s'arrêtaient sur la place de l'église, noire de monde. Tout le village dansait au son de l'accordéon.

— Venez ! suggéra Soraya, on va d'abord prendre un verre au bar de mon mari.

Ils y allèrent à pied. Au Nibar, c'était l'atmosphère d'un saloon : fumée, bruit, musique. Tous les *finceros* des environs étaient là, aussi Yolanda et sa copine retrouvèrent-elles vite des amis. Malko repéra dans un coin les deux « rugueux » de la CIA en grande conversation avec une bouteille de Defender. Tout le monde parlait haut et fort et les hommes fumaient d'énormes cigares. Dans un coin, il y avait une table de poker. Soraya se fraya un chemin jusqu'au bar et héla le barman.

— Domingo, du Champagne.

— *Con mucho gusto, doña Soraya.*

Deux minutes plus tard, il déposait devant eux une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Rosé. Au fin fond de la Colombie ! Soraya enregistra la surprise de Malko et remarqua :

— Ici, nous vivons comme des rois ! Il n'y a plus de subversifs et il y

a même des Européens qui viennent se faire construire des maisons.

Le bouchon sauta et ils choquèrent leurs flûtes. Ils étaient d'ailleurs les seuls à boire du Champagne. La plupart des clients marchaient à *l'aguardiente*.

— Vous venez souvent dans votre *finca* ? demanda Malko.

— Presque tous les week-ends. Il fait toujours beau, on se baigne, on monte à cheval, on joue au tennis. Vous devriez rester quelques jours.

À cause du brouhaha, il était difficile de tenir une conversation suivie. Ils n'échangèrent que des banalités jusqu'à la dernière goutte de Taittinger. En reposant sa flûte, Soraya proposa :

— Venez. On va danser un peu.

— Je ne sais pas si je saurai, avec cette musique, objecta Malko.

— Je vous apprendrai, trancha Soraya d'un ton péremptoire.

* *

*

Tout le village se balançait au son du *bayenato*, jeunes et vieux, *campesinos* et *finceros*. Malko repéra Yolanda, serrée contre l'invité de Soraya au type négroïde. Nouant ses mains sur la nuque de Malko, Soraya commença à balancer ses hanches à cinquante centimètres de lui, puis se rapprocha progressivement avec un sourire.

— Vous n'avez pas le rythme ! fit-elle en riant.

Cinq minutes plus tard, Malko n'avait toujours pas le rythme, mais Soraya ne semblait pas s'en alarmer. Collée à lui des épaules aux genoux, dans l'ombre propice du mur de l'église, elle ne bougeait plus les pieds, tout le mouvement s'étant réfugié dans son bassin qui se frottait contre Malko, au rythme de l'accordéon. Elle leva le visage et sa bouche se colla à la sienne, sa langue entamant un ballet endiablé. L'orchestre fit une pause et elle se détacha, essoufflée.

— On va nous remarquer ! fit-elle à voix basse. Venez me retrouver tout à l'heure, vers minuit, au pool-house. On sera plus tranquilles. Maintenant, je dois m'occuper des autres invités. Prenez ma voiture pour rentrer, la clef est dessus. À tout à l'heure.

L'orchestre s'était remis à jouer. Elle s'éloigna au milieu des danseurs, se retournant pour adresser un signe complice à Malko. Celui-ci baissa les yeux sur les aiguilles lumineuses de sa Breitling. Dix heures et demie. Il avait encore le temps. Soraya Hoyos était bien telle que l'avait décrite Eric Kroll. Après tout, ce n'était pas une mauvaise façon d'agrémente son week-end.

* *

*

À minuit moins dix, Malko se glissa dans le jardin. La nuit était claire, la température avait à peine baissé et la nuit tropicale bruissait de mille bruits. La *finca* semblait dormir. Certains des invités devaient encore s'amuser à Nilo. Il emprunta le sentier qui contournait le bâtiment principal, avant de filer vers la piscine. Celle-ci était éclairée et il n'eut aucun mal à repérer le pool-house plongé, lui, dans l'obscurité.

Personne.

Soraya s'était peut-être endormie. Debout derrière le bar, il resta dans l'ombre, se demandant si Soraya aurait changé sa tenue, peu adéquate pour une étreinte rapide. Plusieurs minutes s'écoulèrent, puis il aperçut une ombre dans le sentier. Il allait sortir du pool-house lorsque la silhouette entra dans la zone lumineuse de la piscine. Son poulx grimpa en flèche. Ce n'était pas Soraya, mais un homme.

Massif, il avançait silencieusement, un fusil dans la main droite.

* *

*

Malko, le poulx en folie, gardait l'immobilité d'une statue. L'homme s'était arrêté au bord de la piscine et regardait autour de lui. Une seconde, Malko se demanda si ce n'était pas tout simplement un rival jaloux. Il lui semblait bien reconnaître l'homme qui couvait des yeux Soraya la veille. En Colombie, étant donné le machisme ambiant, les crimes passionnels étaient fréquents. Mais on tuait plutôt les femmes...

Soudain, il vit l'homme au fusil s'accroupir derrière un massif, face au sentier, son arme – un M 16 – braquée dans cette direction. Il n'y avait plus aucun doute : il l'attendait pour le tuer. Soraya l'avait délibérément envoyé se faire assassiner.

Pourquoi ? Le sourire trop amical du général Garcia Luna passa devant ses yeux. Eric Kroll avait peut-être été imprudent. Les liens entre l'officier colombien, Soraya et les AUC avaient fait le reste. Toujours immobile, il mesura vite le danger de la situation. Il était coincé dans le pool-house. S'il sortait, le tueur le rafalait. S'il appelait au secours, même résultat. Et son Glock était resté dans son attaché-case. En principe, on ne s'arme pas pour aller à un rendez-vous galant. Les secondes s'écoulaient avec une lenteur exaspérante. Peut-être que l'homme allait se lasser, repartir, pensant à un contretemps.

Soudain, il se releva. Malko poussait déjà un ouf de soulagement quand il le vit se diriger vers le pool-house !

Aussitôt, il s'accroupit, le plus loin possible, invisible dans le noir, le poulx à 200. Il sentit sous ses doigts des bouteilles vides rangées dans un casier posé sur le sol et en prit une par le goulot, puis attendit, tous les sens en éveil. Les pas se rapprochèrent et il y eut un bruit

métallique. L'homme venait de poser son M 16 sur le bar. Avant de faire le tour pour ouvrir le réfrigérateur, sans se douter de la présence de Malko. Ce dernier retint son souffle. Il vit la silhouette du tueur dans la pénombre, à un mètre de lui. L'homme se pencha. Malko se redressa d'une seule détente, brandit la bouteille vide dont il serrait le goulot et l'abattit sur la nuque du tueur. La bouteille se brisa et l'homme tomba à genoux avec un grognement de douleur. Malko lâcha le goulot et envoya la main sur le bar, attrapant le M 16. Le tueur gémissait, à demi assommé. Malko, pour sortir, voulut l'enjamber, le croyant hors d'état de nuire. Mais l'autre le saisit par la jambe, essayant de le faire tomber.

Dans la lutte confuse, Malko appuya involontairement sur la détente du fusil d'assaut et une rafale partit, balayant le pool-house, faisant jaillir des éclats de bois, de carrelage, de bouteilles. Son adversaire était d'une force herculéenne. Il parvint à se remettre debout et fonça sur Malko, essayant de l'étrangler, coinçant le M.16 entre eux à la verticale. Ses mains avaient une force terrible et Malko comprit qu'il allait arriver à ses fins.

D'un dernier effort, il abaissa le canon du M.16, qui se retrouva sous le menton de son adversaire, et appuya sur la détente.

* *

*

L'homme fut soulevé du sol. La détonation assourdissante étourdit Malko. Brutalement, la pression sur sa gorge disparut. Il tituba, déséquilibré. Son agresseur, tassé à terre, ne bougeait plus. Il entendit des gens qui accouraient, attirés par le coup de feu, des cris et des appels, et Eric Kroll surgit, un pistolet à la main, suivi de près par Soraya, en T-shirt et jean. Celle-ci alluma le pool-house et la lumière crue éclaira l'homme tassé sur le sol dans une mare de sang, la calotte crânienne explosée. On voyait son cerveau. Malko posa le M 16. Il avait envie de vomir.

— *My God !* s'exclama Eric Kroll. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Tétanisée, Soraya contemplait le cadavre. Celui de son ami Yopal. À son tour, elle demanda d'une voix croassante :

— Pourquoi l'avez-vous tué ?

Il y avait maintenant une douzaine de personne dans le pool-house, domestiques et invités.

— Cet homme me guettait avec un fusil, expliqua Malko à Eric Kroll. J'ai essayé de le désarmer, mais j'ai dû finalement le neutraliser.

— Mais qu'est-ce que vous faisiez là ?

— Je vous expliquerai, fit Malko. Allons-nous-en.

Il croisa le regard de Soraya, qui bredouilla en aparté :

— Je ne comprends pas, j'étais en retard, il a dû vous prendre pour un *subversivo*. C'est horrible.

Malko s'éloigna, escorté d'Eric Kroll, tandis qu'on jetait une grande serviette sur le corps derrière le bar. Les deux hommes n'échangèrent pas un mot jusqu'à *la finca*. Malko gagna le salon, prit une bouteille d'*aguardiente* dans le bar et en but une rasade, avant de s'asseoir et de lancer à l'Américain :

— Eric, servez-vous un scotch, vous allez en avoir besoin.

L'Américain prit sa bouteille de Defender et s'en versa une solide dose.

Malko attendit qu'il se soit assis pour annoncer :

— Soraya Hoyos a tenté de me faire assassiner, ce soir. Très probablement à cause de *vous*.

— De moi !

Eric Kroll faillit en renverser son scotch.

— Oui, vous avez parlé de notre projet au général Garcia Luna hier. Puis encore ce matin.

— C'est ce qu'on avait convenu, bredouilla l'Américain. Il semblait coopératif. Vous avez vu vous-même.

— Le général n'aime pas mon projet et me l'a fait savoir, fit Malko, caustique. Et il a trouvé en Soraya Hoyos une alliée efficace. Elle a demandé à l'un de ses invités, membre des AUC, et probablement son amant, de m'assassiner.

Il expliqua à l'Américain pourquoi il s'était retrouvé à minuit dans le pool-house. Et conclut :

— C'était bien monté. On aurait évoqué un drame de la jalousie. Cette tentative manquée a au moins un avantage : nous savons à quoi nous en tenir sur les sentiments du général Garcia Luna. Un homme prévenu en vaut deux.

Les obstacles à l'échange surgissaient, venant d'un côté inattendu.

Effondré, Eric Kroll vida son Defender d'une main qui tremblait légèrement.

* *

*

Il était quatre heures et demie du matin et Malko n'arrivait pas à trouver le sommeil. Le choc d'avoir tué un homme, même en état de légitime défense. Et aussi une fureur froide contre Soraya Hoyos, qui l'avait envoyé à la mort, sans état d'âme. Malgré lui, comme chaque fois qu'il avait frôlé la mort, il éprouvait une violente pulsion sexuelle. Il resta un long moment dans le noir, sentant son sexe durcir de plus en plus. Il lui fallait une femme.

Sans calculer, il se leva, passa un peignoir et sortit dans le couloir.

Devant la porte de Soraya, il n'hésita qu'une fraction de seconde. Elle n'était pas fermée à clef. Il pénétra dans la chambre, heurtant involontairement une chaise.

Presque aussitôt, une lampe s'alluma. Soraya Hoyos, assise dans son lit, le contemplait, de la peur plein les yeux.

Elle mit un certain temps à réaliser. Malko était déjà à côté du lit. Il tira le drap violemment, la découvrant entièrement. Elle était nue. Le triangle noir de son ventre se découpait sur sa peau bronzée. Il n'y eut pas un mot de prononcé. Malko tira la cordelière de son peignoir, découvrant son sexe tendu. Il prit les cheveux défaits de Soraya Hoyos dans sa main, les tordit en une natte improvisée et poussa le visage de la jeune femme contre son sexe.

Soraya Hoyos avait des défauts mais réagissait vite. Elle ouvrit la bouche et l'engoula sans hésiter. Impossible de savoir si elle cherchait à se racheter ou si la situation l'excitait vraiment.

Malko se mit à se servir d'elle sans scrupule. On n'entendait plus dans la chambre que leurs deux respirations et les bruits humides de la fellation. Il donnait des coups de reins, poussant son membre dans sa gorge, lui arrachant des hoquets. Pas du tout *caballero*. Et Soraya suçait comme une bonne petite pute soumise, des larmes plein les yeux, ses petits seins dressés. Quand il sentit qu'elle allait le faire jouir, il la releva et la jeta sur le lit, à plat ventre. D'une seule poussée, après lui avoir ouvert les cuisses, il s'enfonça dans son ventre. Elle était inondée. Il donna quelques coups de reins puis se retira. Allongé sur elle, il chercha l'ouverture de ses reins, la trouva, appuya son sexe contre le sphincter et poussa de toutes ses forces. Soraya hurla. Pendant quelques secondes, Malko resta en équilibre au-dessus d'elle, puis l'anneau de muscles céda et il plongea de toute sa longueur jusqu'au fond des reins de Soraya qui poussa un cri, suivi d'un gémissement suppliant.

— *Reten ! Tu es muy gordo.*⁽⁸³⁾

Malko n'en tint aucun compte, tout à son trip vengeur. Forcée comme un puits de pétrole, Soraya tremblait sous lui. Il se retira en partie puis la perça à nouveau de toutes ses forces, continuant ainsi méthodiquement. D'abord, elle cria à chaque fois, puis il sentit les parois qui l'enserraient s'assouplir et bientôt, il y coulisssa aussi facilement que dans un sexe. Soraya s'anima sous lui, gémit sur un ton différent, et lorsque Malko explosa enfin, elle sembla regretter cette fin abrupte.

Lui savourait chaque seconde de ce viol programmé, cette sensation de retrouver la vie après avoir failli basculer de l'autre côté. Il se dégagea et roula sur le dos.

— Tu m'as fait mal, dit à voix basse Soraya.

Leurs regards se croisèrent et ce qu'elle lut dans celui de Malko ne

l'incita pas à continuer. Elle savait qu'il savait. À quoi bon polémiquer ? Il se leva et reprit son peignoir. Soraya ne réagit pas. Cela faisait beaucoup d'émotions pour une seule nuit.

* *

*

Le petit convoi aborda les premiers contreforts de la cordillère, laissant derrière lui la plaine tropicale. Des écharpes de brouillard apparurent, noyant le paysage. Malko luttait contre le sommeil, n'ayant dormi que quatre heures. Soraya conduisait le 4 X 4 d'une main de fer. C'est elle qui avait insisté pour qu'il partage son véhicule, « afin de ne pas la laisser seule », avait-elle dit.

Derrière, la Cherokee blindée d'Eric Kroll fermait la marche. La plupart des autres invités étaient restés à la *finca*. Apparemment, le décès de Yopal n'allait pas faire trop de vagues. On mourait beaucoup en Colombie et personne ne tenait à poser de questions sur cette mort-là. Malko avait renoncé à faire avouer à Soraya Hoyos sa manip'. Toute sa vie, elle avait vu massacrer des gens sans état d'âme, dans un climat de violence où le sang coulait sans arrêt.

Réveillé par un virage sec, il repensa à Maria Soledad et se dit que Soraya pourrait peut-être lui être utile.

— Vous êtes membre du club *El Nogal* ? demanda-t-il.

Ils avaient repris le vouvoiement, comme si leur intimité n'avait jamais existé.

— Bien sûr, confirma Soraya, j'y déjeune souvent. Vous voulez vous y rendre ?

— Avec plaisir, mais j'aimerais prendre une inscription pour le temps de mon séjour.

— Pas de problème, assura Soraya. Allons y déjeuner ensemble demain et j'arrangerai cela.

Le silence retomba. Les deux 4 X 4 se traînaient dans les milliers de virages, s'approchant peu à peu du col au-delà duquel ils allaient redescendre vers Bogotá. Malko se remit à somnoler. Quand il rouvrit les yeux, les gratte-ciel de Bogotá se dessinaient dans le lointain. Il pria pour que « Pablo » lui ait laissé un message.

Une heure plus tard, Soraya Hoyos le déposait au *Victoria Regia*, lui donnant rendez-vous pour le lendemain, à deux heures, au *El Nogal*, à l'entrée de la Carrera 5 A. À peine dans sa chambre, il regarda son téléphone. Pas de message. « Pablo » ne s'était pas manifesté. Il appela Esmeralda Trinidad. Ni sa ligne fixe ni son portable ne répondaient.

* *

*

Assis à son bureau du dixième étage de l'immeuble du DAS, le général Garcia Luna ruminait sa fureur. Depuis la veille au soir, il savait que la manip' échafaudée par Soraya Hoyos, à sa demande, avait échoué. Elle avait eu beau lui jurer que l'agent de la CIA ne se doutait de rien, il n'en croyait pas un mot. Certes, Soraya elle-même ne risquait rien, mais lui allait sans doute subir les conséquences de cette bavure. Il prit son courage à deux mains et conclut que la meilleure défense était l'attaque. Appuyant sur son interphone, il appela sa secrétaire.

— Carmen, appelle-moi le señor Eric Kroll, à l'ambassade.

— Inutile, fit la secrétaire, je l'ai justement en ligne. Je vous le passe.

Dés qu'il eut la communication, il lança d'une voix à peu près ferme :

— *Bueno*, Eric, j'allais vous appeler. Il paraît qu'il s'est passé un incident regrettable après mon départ.

— En effet, fit d'un ton plutôt sec le chef de station de la CIA. J'aimerais en parler avec vous.

— *Muy bien !* Venez à midi, si vous pouvez, nous irons déjeuner ensuite.

Il raccrocha. Si Soraya avait été en face de lui, il ne l'aurait pas allongée sur le bureau pour la baiser, comme il le faisait parfois, mais l'aurait étranglée. Il ne se faisait aucune illusion : Eric Kroll allait lui demander des comptes.

* *

*

Le portable de Malko sonna à dix heures. C'était Esmeralda Trinidad. Visiblement stressée.

— Il faut que je te voie, annonça-t-elle. Je t'attends à la maison.

Vingt minutes plus tard, Malko arrêta sa Cherokee Avenue Pepe-Sierra.

Esmeralda Trinidad arborait le tailleur pantalon rouge sombre qu'elle portait lors de leur première rencontre. Elle embrassa à peine Malko, l'entraînant aussitôt dans le petit salon où Diego veillait sur un plateau de petit déjeuner.

— Jesus s'est fait prendre, annonça-t-elle.

— Celui qui suivait Maria Soledad ?

— Oui. L'autre soir, lorsqu'il l'a prise en filature, après qu'elle t'eut déposé au *Victoria Regia*, elle l'a mené jusqu'à un *barrio* du sud de la ville. Ciudad Bochica. Il y a été intercepté par des *mercenarios* des FARC chargés de la protection d'Alfredo Cano, qu'elle avait rejoint là. Ceux-ci ont forcé Jesus à avouer sa filature et l'ont recruté sous la menace, en lui versant même une prime d'engagement, lui ordonnant de continuer à suivre Maria Soledad et de ne plus me rapporter que ce

qu'ils lui dicteraient.

— C'est lui qui t'a informée ?

— Oui. Sa femme était d'abord venue me remercier pour les 450 000 pesos que j'aurais donnés à Jesus. Le montant de sa prime d'engagement chez les FARC.

— Que vas-tu faire ?

Esmeralda but une gorgée de son *tinto*.

— Rien pour l'instant. S'ils apprennent qu'il m'a parlé, ils risquent de le tuer avec toute sa famille. Mais nous savons désormais qu'il joue double jeu. Il y a un élément positif : Ciudad Bochica, c'est là où Maria Soledad nous a menés, lorsque nous l'avons suivie. Apparemment, c'est dans ce quartier qu'Alfredo Cano a établi son Q.G. Il va falloir organiser une opération coup de poing. Je vais en parler à mon ami, le colonel de la police Alfonso Plazas Vega – un homme sûr.

— Pourquoi, à ton avis, Maria Soledad s'intéresse-t-elle à moi ?

— Je pense qu'ils veulent te kidnapper en douceur. Grâce aux informations que Maria Soledad leur donne. Mais il ne faut pas que tu cesses de la voir, cela les alerterait. Alors, comment s'est passé ton week-end à la *finca* Hoyos ?

— J'ai failli ne pas en revenir, dit Malko en se servant de *tinto* tiède.

Il lui raconta la manip' de Soraya Hoyos, omettant toutefois de mentionner sa « vengeance » sexuelle. Esmeralda ne parut pas surprise.

— C'est sûrement Gonzalo Garcia Luna qui a eu cette idée, conclut-elle. Soraya a un petit pois dans la tête, ne pense qu'à se faire sauter, et elle n'a aucun respect de la vie humaine. Depuis sa plus tendre enfance, elle voit des *campesinos* se faire assassiner par ses proches. Son mari dirige une bande de tueurs. Autour de sa *finca*, ils ont liquidé des centaines de *campesinos* suspects de sympathie pour les FARC, afin de pouvoir se promener tranquillement à cheval. Parfois, elle adopte un petit orphelin, comme on prend un teckel, pour se donner bonne conscience.

— Je vais quand même déjeuner avec elle, dit Malko, qui ne voulait rien cacher à Esmeralda Trinidad. Là aussi, je pense qu'il faut garder le contact...

Esmeralda Trinidad réprima un minuscule mouvement de contrariété, puis sortit une cigarette que Malko lui alluma aussitôt avec le seul bijou qu'il porte, son Zippo en argent massif. Apparemment, la perspective qu'il revoie la volcanique Soraya ne l'enchantait pas. Malko bénit son pieux mensonge.

— Fais ce que tu dois faire, conclut-elle un peu sèchement. Mais cette femme évolue dans un monde abominable : une oligarchie sans foi ni loi, uniquement préoccupée de conserver ses privilèges. Les riches de Bogotá n'investissent pas ici. Ils filent tous à Boca Raton

s'acheter de somptueuses villas qu'ils meublent ensuite à prix d'or avec des décorateurs français comme Roméo. Je pense que je ne suis pas comme les autres, soupira-t-elle. Ici, on baigne dans la violence. Je voudrais tant que mon pays soit un pays *normal*, où il n'y ait pas de kidnapping toutes les quarante minutes, où la moitié de la population ne meure pas de faim, où la cocaïne ne fasse pas la loi. Dieu semble avoir oublié la Colombie.

Elle se leva et se jeta dans les bras de Malko.

— Si, déjà, nous arrivons à récupérer ces trois otages américains, ce sera un tout petit pas dans la bonne direction.

Il voulut l'embrasser mais elle se dégagea.

— Il faut aller à ton déjeuner. Soraya peut servir, elle est stupide. On peut la retourner. Bon appétit.

* *

*

Eric Kroll pénétra comme un bulldozer dans le bureau du général Garcia Luna, ignorant la main tendue de ce dernier. Il avait sa tête des mauvais jours et un petit nerf tressautait sous son œil gauche, signe d'une colère rentrée. Il toisa l'officier colombien et lui jeta :

— Gonzalo, vous savez ce qui s'est passé après votre départ ?

— Je l'ai appris hier soir, reconnu le général avec un sourire figé.

— Malko Linge m'a reproché d'avoir été imprudent, martela Eric Kroll.

— Imprudent..., répéta le général, mal à l'aise, voyant l'orage s'approcher à toute vitesse.

Eric Kroll se laissa tomber sur un canapé et jeta un regard torve et haineux au Colombien.

— Oui. Imprudent. Parce que j'ai fait la connerie de vous parler du projet que Malko m'a soumis. Et vous avez prétendu que vous alliez y réfléchir... Ça c'est vrai, vous y avez réfléchi et c'est Soraya Hoyos, cette conne folle du cul, que vous avez chargée de faire le ménage.

Pâle comme un mort, le général Garcia Luna mit un bon moment à retrouver la parole. Hésitant entre la dignité offensée et une attitude plus souple, mais la dignité risquait de coûter cher : le chef de station de la CIA ne se contrôlait plus.

— Eric, annonça-t-il, il est possible que Soraya ait mal interprété une de nos conversations, mais, je vous jure sur...

— Ne jurez pas ! coupa l'Américain, et assumez : vous ne vouliez pas de ce projet et vous avez pensé qu'en éliminant son auteur, vous le tueriez dans l'œuf. Ne me prenez pas pour un con, j'ai déjà fait des coups tordus, moi aussi. Je veux que vous me disiez, les yeux dans les yeux, la vérité. Et surtout, que vous vous engagiez à ne pas

recommencer. De toute façon, ce projet a très peu de chances d'aboutir, pour toutes les raisons que vous connaissez.

Le sentant un peu calmé, Gonzalo Garcia Luna lui tendit un coffret de cigares cubains. L'Américain choisit un Cohiba de quinze centimètres de long et l'alluma religieusement à la flamme de son Zippo Play-boy. Il se tourna ensuite vers le général.

— Alors ?

— J'ai réagi un peu vivement, articula le général avec peine. Je m'en excuse. *Me disculpo*. Désormais, je serai votre plus fidèle soutien, si ce projet se développe.

Eric Kroll tira lentement sur son cigare, sans mot dire et sans illusion. Le général ferait simplement plus attention, la prochaine fois. Ce dernier, sentant l'atmosphère se détendre, proposa :

— Allons déjeuner à la *Casa Vieja*. Nous pourrions envisager les compensations possibles dans cette opération.

— *Vamos*, accepta Eric Kroll d'une voix lasse.

Il se dit que Malko n'avait pas mesuré les difficultés de la Colombie. Déjà, s'ils s'en sortaient vivants, ce serait un résultat acceptable.

CHAPITRE XII

Les ululements désespérés d'une ambulance engluée dans la circulation démente de la Septima, où taxis jaunes, *bucetas* aux trois quarts vides, voitures, *chivas*⁽⁸⁴⁾ semblaient prêts à grimper les uns sur les autres, vrillaient les oreilles de Malko. Heureusement, ils tournèrent à droite, dans la Calle 79, pour rejoindre la Carrera 5 où se trouvait l'entrée supérieure du club *El Nogal*. Comme il se garait, il aperçut Soraya Hoyos qui l'attendait devant l'immeuble.

Des vigiles, lourdement armés, gardaient toutes les entrées de cette Mecque de l'oligarchie. La jeune femme s'était changée, arborant un tailleur orange, des escarpins et un maquillage de combat. Un moustachu au teint pâle l'accompagnait et elle le présenta à Malko.

— Alvaro Pereira, le directeur du club. Il vous a préparé une carte provisoire. Vous êtes mon invité et vous ne paierez rien quand vous viendrez. Venez, je vais vous faire visiter *votre* club.

Visiblement, elle tenait à se racheter.

Malko prit la carte des mains du directeur qui s'éclipsa, et suivit Soraya Hoyos. D'abord jusqu'à la piscine, installée sur le toit, avec une vue magnifique sur toute la ville, puis sur les courts de squash, dans les salles de réunions et de jeu, dans une immense salle de bal pouvant contenir cinq cents personnes et, enfin, à l'étage du restaurant, donnant sur la Septima par de larges baies vitrées. Plusieurs salons attenants en boiseries, étaient meublés Art Déco, tous apparemment raffinés Soraya remarqua fièrement.

— Je leur ai donné mon décorateur. Claude Dalle, pour qu'on se croie en Europe.

Une douzaine de tables étaient occupées et on les amena à la leur, juste en face de l'avenue. Il y avait des fleurs sur chaque table, le personnel était obséquieux à souhait et la carte longue d'un kilomètre. Le maître d'hôtel annonça :

— Aujourd'hui, je vous recommande le *ceviche*. Absolument délicieux. Et ensuite, *coteletas de cerdo*.

— Parfait. Apportez-nous donc à boire, ordonna Soraya Hoyos.

Le maître d'hôtel s'esquiva, cassé en deux, et revint, tenant cérémonieusement une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs, dans un seau en cristal. Soraya adressa une œillade provocante à Malko.

— C'est la coutume pour accueillir les nouveaux membres. Ici, nous

recevons les meilleurs produits du monde entier. La Colombie est un pays développé.

Pas pour tout le monde, hélas, se dit Malko.

Le déjeuner fut délicieux, interrompu toutes les cinq minutes par des *caballeros* un peu trop élégants, qui venaient baiser la main de Soraya, avec un regard envieux pour Malko. La jeune femme acceptait ces hommages avec la grâce d'une princesse de sang. Riche, sexy, connue, elle avait le monde colombien à ses pieds... Après de *vrais* expressos, elle signa l'addition. Il ne restait pas une goutte de Taittinger dans la bouteille et son regard provocant était sans équivoque.

— Quel dommage que je doive aller chez le coiffeur, soupira-t-elle. Nous allons prendre ma voiture dans le garage, pour que vous le connaissiez, et, ensuite, je vous ramènerai à la vôtre.

Le garage se trouvait au-dessous de la salle de restaurant et on y accédait par la Septima.

Saluée par un *celador*⁽⁸⁵⁾ en combinaison blanche, Soraya Hoyos gagna une BMW grise et s'installa au volant, mais ne démarra pas tout de suite, comme si elle attendait quelque chose. Malko vit qu'elle surveillait son rétroviseur et semblait hésiter. Après un coup d'œil à une Breitling Callistino pleine de diamants, elle soupira.

— J'ai encore un bon quart d'heure avant le coiffeur.

Elle baissa la glace et lança au *celador* un ordre sec. Aussitôt, celui-ci se précipita vers une installation de lavage automatique qui se trouvait avant la sortie et la mit en route. Soraya manœuvra et engouffra la BMW dans le « tunnel ». Dès que les rouleaux eurent commencé à tourner, et les jets d'eau à aveugler les glaces, elle se tourna vers Malko, l'air gourmand.

— Ce *celador* nous espionnait. Je n'aime pas ça. Tout ce Champagne, ça m'a donné envie de faire l'amour. Tiens, sens !

Elle recommençait à le tutoyer. D'un geste rapide, elle saisit la main de Malko et la glissa sous sa courte jupe. Effectivement, sa culotte semblait avoir séjourné longtemps sous la pluie. Les jets d'eau savonneuse enveloppaient déjà la BMW. Elle se pencha, défit Malko et l'engoula avec vivacité. Tandis que la BMW avançait lentement, Soraya Hoyos préparait son plaisir avec une furia très latino. Ils étaient à mi-chemin du « tunnel » quand elle se redressa, jugeant Malko digne de lui rendre hommage. Elle devait avoir l'habitude de ce genre de récréation car elle rabattit l'accoudoir central d'un geste sûr, retroussa sa jupe orange sur ses hanches et vint s'empaler sur lui, écartant sa culotte d'une main, l'enfonçant au fond de son ventre d'un seul trait. Emmanchée violemment, elle rebondit jusqu'au pavillon avec un feulement de joie, retomba, demeura vissée sur lui, immobile, foudroyée, puis commença un galop effréné, comme si elle montait un

pur-sang. La bouche ouverte, le buste droit, elle se frotta d'avant en arrière, de plus en plus vite. Malko avait l'impression qu'elle courait le Prix de l'Arc de Triomphe, se servant de lui comme d'un simple ustensile fiché dans son ventre. Le galop s'accéléra, ce qui déclencha le plaisir de Malko. Soraya gémit, puis poussa un cri, heureusement étouffé par le grondement des rouleaux en train de sécher la BMW, avant de s'effondrer contre lui comme une marionnette dont on a coupé les fils. Comme le museau de la BMW commençait à sortir à l'air libre, elle bascula sur son siège, le regard encore perdu, remit le contact et démarra, ratant de peu un pilier en ciment. Le *celador* les salua respectueusement quand il souleva la barrière donnant sur la Septima.

L'intermède n'avait pas duré plus de dix minutes. Soraya Hoyos ne serait pas en retard chez son coiffeur.

* *

*

Pour la centième fois, Malko vérifia sa boîte vocale. Pas de message de « Pablo » mais un de Maria Soledad, lui demandant de la rappeler à *El Tiempo*. Ce qu'il fit.

— On peut prendre un verre ce soir au *El Mona*, Calle 82 et Carrera 15, proposa-t-elle. Je n'aurai pas le temps de dîner, j'ai un long papier à faire pour demain.

— Parfait, approuva Malko.

Après son étreinte torride avec Soraya Hoyos, il n'avait plus envie de payer de sa personne. La *fincera* lui avait aspiré la sève comme une goule. En tout cas, en Colombie, à part Esmeralda, les femmes semblaient particulièrement vénéneuses. Maria Soledad voulait-elle vraiment le faire kidnapper, ou pire ? N'ayant rien à faire, il se mit devant la télé, pour ne pas perdre contact avec le monde extérieur. Le téléphone sonna à trois heures, au début des infos de CNN. Cette fois, c'était une voix d'homme, celle de « Pablo » :

— *Buenos dias. Esta El Colombiano de La Havana*, annonça le représentant des FARC. Je suis de retour.

— *Buenos dias*, répondit Malko, je serais heureux de vous rencontrer.

— *Muy bien*. Je vous rappelle dans une heure.

« Pablo » raccrocha. Une heure, c'est-à-dire à quatre heures. Malko n'avait plus qu'à attendre.

* *

*

Esmeralda était arrivée à la prison Buon Pastor à trois heures,

comme elle le faisait deux fois par semaine. Grâce à ses relations, elle avait l'autorisation de rencontrer des détenues en tête à tête, dans leurs cellules. Celle avec qui elle avait rendez-vous, Margarita Arellan, y purgeait une peine de trente ans de prison. Elle avait abattu un policier pour permettre à son mari, responsable du Frente 19, de s'enfuir. Esmeralda avait scolarisé ses cinq enfants et Margarita lui en était infiniment reconnaissante. Grâce à des canaux secrets, Margarita Arellan était au courant de tout ce qui se passait en ville dans les milieux subversifs et renseignait parfois l'*ex-fiscale sin rostro*. C'est elle qui lui avait révélé la liaison de Maria Soledad avec le commandant Alfredo Cano. D'abord, suivant un rituel immuable, Esmeralda Trinidad avait apporté à la détenue des nouvelles de ses enfants et des photos. Maintenant, les deux femmes bavardaient de sujets divers. La gardienne frappa à la porte : la visite allait se terminer.

Au moment où Esmeralda se levait, Margarita Arellan dit brusquement à mi-voix :

— Quelque chose se prépare. Une action militaire importante. C'est la *columna móvil* Teofilo-Ferero qui en est chargée.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda aussitôt Esmeralda.

La prisonnière secoua la tête.

— Je ne sais pas. Ils veulent frapper un grand coup, pour marquer le premier anniversaire de la présidence de Uribe.

— Ils vont essayer de le tuer ?

Le président Uribe ne se déplaçant qu'en véhicule blindé, protégé par une puissante escorte, ou en hélico militaire, c'était difficile. Mais le passé avait prouvé que les FARC ne reculaient devant rien.

— Peut-être, admit la détenue du bout des lèvres. Si j'ai des détails, je vous le dirai à la prochaine visite.

Esmeralda regagna la Carrera 47 qui se terminait en impasse devant la prison. Perplexe. Le meurtre ou l'enlèvement d'un agent de la CIA ne pouvait être considéré comme « une action militaire importante ». Il s'agissait donc d'autre chose. Le 7 août 2002, jour de l'investiture du président Uribe, les FARC avaient bombardé le palais présidentiel au mortier. Mais, grâce à la confession de Jesus Espinoza, Esmeralda était à peu près certaine qu'Alfredo Cano était le chef de la *columna móvil* Teofilo-Ferero. Donc, il fallait, plus que jamais, surveiller Maria Soledad.

* *

*

— C'est *El Colombiano de La Havana*, annonça « Pablo ». Soyez au coin de l'avenue Boyaca et de l'Avenida de Las Americas dans une demi-heure. Venez en taxi.

Il avait raccroché, avant même que Malko puisse placer un mot. Ce dernier sortit le Glock du coffre, ôta la sécurité et le glissa dans sa ceinture. L'endroit du rendez-vous se trouvait à l'ouest de la ville. Une zone à peu près sûre. Il sortit du *Victoria Regia* et héla un taxi qui passait. Vingt minutes plus tard, il se faisait déposer au grand rond-point où se rejoignaient les deux avenues. Le quartier des marchands de voitures et des zones industrielles. Il resta sur le trottoir à regarder la circulation. À quatre heures trente-cinq, son portable sonna et la voix qu'il connaissait annonça :

— Allez au *Centro comercial* San Andrésino, au coin de la Carrera 68 et de la Calle 8. Qu'avez-vous dans votre attaché-case ? Une arme ?

Donc, ils l'observaient.

— Non, des papiers, corrigea Malko.

— *Muy bien. Hasta luego.*

Nouveau taxi. San Andrésino s'étendait sur plusieurs blocs. Des dizaines et des dizaines de galeries commerciales où l'on vendait surtout des produits de contrebande, des télévisions, de l'électroménager, des vêtements, copies de grandes marques. Arrivé au carrefour indiqué, de nouveau son téléphone sonna.

— Remontez à pied la Calle 8. Vous êtes armé ?

— Oui.

— Vous allez remettre votre arme. Elle vous sera rendue plus tard.

— À qui ?

— À celui qui vous la demandera.

Réponse elliptique. Malko commença à remonter la Calle 8 sur le trottoir bourré de monde, houspillé par les rabatteurs des galeries. Cent mètres plus loin, un mendiant surgit devant lui, coiffé d'un feutre noir, le visage émacié aux pommettes saillantes, moustache tombante. Une épaule plus haute que l'autre, il traînait la jambe. Ses yeux noirs brillaient de la lueur folle de la cocaïne. Malko l'écarta mais l'autre le suivit, psalmodiant quelque chose et s'accrochant à sa veste. Il se retourna et lut soudain autre chose que de la détresse dans les yeux du mendiant.

C'était lui, l'homme à qui il devait remettre son arme !

Il entra dans une des galeries, suivi du mendiant qui avait retiré son chapeau et le tendait à Malko. Ce dernier prit le Glock et le laissa tomber dans le chapeau de feutre. Le mendiant se perdit aussitôt dans la foule. Le téléphone de Malko sonna dix secondes plus tard.

— *Muy bien*, fit « Pablo ». Vous n'avez pas d'autre arme ?

— Non.

— Alors, traversez, entrez dans la galerie Antonio et suivez-la jusqu'au fond.

Malko obéit, s'enfonçant entre deux rangées de marchands de jouets

et de peluches. Arrivé au bout, il allait revenir sur ses pas quand une porte s'ouvrit devant lui, découvrant un petit local sombre. En même temps, deux hommes, surgis de nulle part, l'encadrèrent et le poussèrent à l'intérieur. La porte se referma et il se retrouva dans une pièce plongée dans une obscurité totale. Malgré lui, son poulx fit un sacré bond. C'est comme ça que débutaient les kidnappings... La voix calme de « Pablo » dit d'un ton égal :

— Ne craignez rien.

La lumière s'alluma et Malko aperçut « Pablo » assis sur une chaise. Plus que jamais, son épaisse chevelure frisée encadrant son visage en lame de couteau ressemblait à un arbre taillé en boule. Il y avait des cartons entassés partout et une autre porte. C'était un dépôt de marchandises. Endroit idéal pour une rencontre. Malko s'assit sur la seconde chaise. Le représentant des FARC l'observait avec curiosité.

— Je pars dans le Sud demain matin, annonça-t-il. Si vous avez des choses précises à me dire, c'est le moment.

Malko sortit de son attaché-case la liste sur laquelle il avait coché les noms et la tendit au Colombien.

— Voilà. J'ai sélectionné huit noms sur votre liste. Ceux qui purgent les plus lourdes peines. Ma proposition est très simple : six d'entre eux contre les trois otages que vous détenez...

Les yeux de « Pablo » se rétrécirent et il remarqua d'une voix froide :

— Je vous ai dit que *nous* fixions le taux d'échange. Pas vous.

Malko lui adressa un sourire glacial.

— Ceci est une affaire. Or, pour conclure un deal, il faut être deux. J'ignore votre marge de manœuvre, mais je connais la mienne. C'est deux contre un, pas plus. Vous êtes libre de refuser, dans ce cas, nous ne nous reverrons pas.

Apparemment déstabilisé, le Colombien se radoucit.

— Comment pouvez-vous être aussi sûr de vous ? demanda-t-il.

— Parce que j'ai parlé de ce projet à qui de droit, répliqua Malko. C'est la limite au-delà de laquelle rien ne pourra être fait. C'est à prendre ou à laisser.

Le Colombien regarda pensivement les feuilles annotées, comme s'il voulait s'imprégner des noms. Malko renchérit :

— Vous avez la possibilité de sélectionner d'autres noms, mais ne choisissez pas des gens emprisonnés hors de Bogotá.

— Pourquoi ?

— Je ne peux pas vous le dire.

Il y eut un long silence. Visiblement, le représentant des FARC était pris de court. Il releva la tête et demanda d'une voix neutre :

— De quelle façon pourrait se faire cet échange ?

— Il est trop tôt pour en parler à ce stade, assura Malko. Si nous

nous revoyons et que vous m'apportez une réponse positive, nous en discuterons.

— Qu'est-ce qui me dit que vous ne bluffez pas ?

— Je ne suis pas à Bogotá pour bluffer, répliqua Malko avec froideur. Je suis un professionnel et je ne perdrais pas mon temps à vous proposer une opération irréalisable. La balle est dans votre camp.

Nouveau silence. « Pablo » secoua la tête.

— *Muy bien*. Je vais emporter ceci avec moi, mais je ne vous donne pas beaucoup d'espoir.

Malko corrigea aussitôt :

— Dites plutôt que vous ne donnez pas d'espoir à vos hommes. S'ils ne sont pas échangés, ils risquent de mourir en prison.

— Ils sont au courant ? demanda brusquement « Pablo ».

— Bien sûr que non. C'est *vous* qui les préviendrez, au cas où vous auriez une réponse positive. Avez-vous une question à poser ?

— Oui.

— Laquelle ?

— Vous avez vraiment résolu les objections du gouvernement Uribe ?

— Je pense que oui, répondit Malko, mais je ne peux pas vous le jurer à 100 %. Je peux seulement vous dire que, de notre côté, nous avons le feu vert du président des États-Unis. Du vôtre, soyez extrêmement discret. Des tas de gens, pour des raisons diverses, feront tout pour faire échouer cet échange.

— Je suis d'accord sur ce point, dit « Pablo » en se levant. Il lui tendit la main.

— *Hasta luego*.

Il ouvrit la porte du fond avec un passe et Malko aperçut une ruelle déserte. La porte se referma avec un fracas métallique et il n'eut qu'à ouvrir l'autre pour se retrouver dans la galerie marchande. Le cœur battant. Les dés étaient jetés. Mais si les guérilleros disaient « oui », les vrais problèmes allaient commencer.

Au moment où il débouchait dans la Calle 8, le mendiant fit son apparition. Courbé en deux, le chapeau tendu en avant, comme s'il quémandait quelques billets. Il s'avança vers Malko en bredouillant une supplique. Celui-ci n'eut qu'à plonger la main dans le chapeau pour récupérer son arme, enveloppée dans un plastique noir.

* *

*

Maria Soledad était déjà là quand Malko arriva au *El Mona*, café-restaurant populaire au coin de la Calle 82 et de la Carrera 15. Un orchestre mexicain égayait l'atmosphère. C'était plein de jeunes. Ils

commandèrent des caïpirinhas, faites avec du rhum au lieu de *cachaça*⁽⁸⁶⁾. Perdu dans ses pensées, Malko avait du mal à s'intéresser au babillage de la jeune journaliste lui racontant son reportage. Il avait hâte de rendre compte à Eric Kroll. Cette fois, il y avait une ouverture, une vraie. Avec, bien sûr, un monceau d'obstacles et la possibilité que les FARC cherchent à les doubler. Mais au moins, il était sur une piste. Les prisonniers guérilleros se trouvant à Bogotá et les trois otages américains dans le Sud, à près de deux mille kilomètres, l'échange n'allait pas être facile...

Euphorique, il annonça à Maria Soledad :

— Cette semaine, je t'emmène dîner au *El Nogal* ! Je me suis procuré une carte d'entrée.

Maria Soledad parut frappée par la foudre, puis se pencha par-dessus la table pour embrasser Malko avec passion.

— *Es verdad* ? Comment as-tu fait ?

— J'ai des amis, fit sobrement Malko.

La joie de la jeune femme faisait plaisir à voir. Ses joues avaient rosé, son regard pétillait. Un moment, Malko se demanda si c'était vraiment une terroriste, si les informations d'Esmeralda étaient fiables, si la journaliste avait un amant guérillero. Certaines avocates tombaient amoureuses de leurs clients sans devenir elles-mêmes des malfaiteurs... Du coup, elle réclama une seconde caïpirinha et prit une main de Malko entre les siennes.

— J'aurais voulu rester avec toi ce soir, dit-elle, mais, vraiment, je ne peux pas.

— Ça ne fait rien, assura Malko. Quand veux-tu aller au *El Nogal* ?

— Je vais voir avec le journal, je te le dirai demain. On prendra ma voiture : ils mettent des stickers sur le pare-brise, je pourrai le montrer aux copains du journal.

Où allait se nicher le snobisme ! Malko demanda l'addition. Il avait hâte de prévenir Eric Kroll de la réapparition de « Pablo ». Même si ce dernier n'avait pas fixé de date pour son retour.

Ils sortirent ensemble du *El Mona* et se séparèrent, chacun regagnant sa voiture. La Mégane rouge de Maria Soledad était garée en face. Il la regarda démarrer et remarqua un motard qui montait sur sa machine et partait derrière elle. Ce devait être Jesus, l'homme d'Esmeralda Trinidad. Il appela Eric Kroll sur son portable et annonça simplement :

— J'ai revu « Pablo ».

— Vous êtes libre pour dîner ? demanda aussitôt le chef de station.

— Bien sûr.

— Alors, rendez-vous à la *Tarqueria*, un resto mexicain, au coin de la Calle 82 et de la Carrera 13.

* *

*

Maria Soledad s'éloigna à pied de Ciudad Bochica. Pour trouver un taxi, elle devait marcher jusqu'à la Carrera 5. Elle avait laissé sa voiture à Alfredo Cano et savait à présent pourquoi elle devait se faire inviter au *El Nogal*. Elle en avait la chair de poule. D'ici quarante-huit heures au plus, elle serait une criminelle recherchée dans toute la Colombie, le *gringo* de la CIA serait mort avec beaucoup d'autres personnes, et les FARC auraient porté un coup supplémentaire à l'oligarchie.

CHAPITRE XIII

Eric Kroll mâchait lentement son *churrasco* arrosé de bière colombienne après avoir démarré avec deux Defender sans glace. Digérant aussi ce que venait de lui rapporter Malko. Cette fois, il se sentait aspiré dans un maelström où il risquait de laisser des plumes. Le plan de Malko n'était plus un *kriegspiel* théorique mais avait commencé à se mettre en branle. Il but une gorgée de bière et demanda :

— Quelle est votre impression ? Ils risquent d'accepter ?

— Je n'en sais rien, avoua Malko. Mais, en tout cas, on aura essayé.

— S'il revient avec une réponse positive, demanda l'Américain, que faisons-nous ?

— Avant tout, j'appelle Frank Capistrano, dit Malko. Sans lui, il est inutile d'essayer de convaincre Langley. S'il donne son feu vert, le plus dur restera à faire : convaincre les gens d'ici.

— Vous avez eu un aperçu de leur mentalité ce week-end, fit Eric Kroll, lugubre. Garcia Luna m'a demandé pardon et juré qu'il ne recommencerait pas, mais il est franc comme un âne qui recule. Si nous progressons, il faudra l'avoir à l'œil. Et il y en a d'autres, beaucoup plus méchants que lui.

— Et le président Uribe ?

— Si on le flatte, on peut y arriver.

Deux armoires à glace qui gagnaient le bar du fond adressèrent un discret signe de tête à l'Américain. Des « rugueux » de la *Company*. La *Tarqueria* était bien fréquentée. Mais n'avait pas d'expresso. Une fois de plus, Malko dut se contenter d'un horrible *tinto*.

— Je souhaiterais presque que ce « Pablo » ne revienne pas ! soupira Eric Kroll en demandant l'addition. Ça nous éviterait tellement de problèmes.

* *

*

Esmeralda Trinidad écoutait le rapport de Jesus Espinoza, troublée. Il avait suivi Maria Soledad jusqu'à Ciudad Bochica. Jusque-là, pas de surprise. Mais elle était repartie en taxi, laissant sa voiture sur place. Il pouvait y avoir des tas de raisons à cela, mais quelque chose l'inquiétait : l'avertissement de Margarita Arellan concernant une

« action militaire importante ». Or, une voiture piégée, c'en était une. Ne montrant rien de son trouble, elle dit à Jesus :

— Attends-moi dans la cuisine.

Cette fois, il n'y avait plus de temps à perdre. Elle appela son ami, le colonel Alfonso Plazas. Dès qu'elle l'eut en ligne, elle alla droit au but.

— Combien de temps te faut-il pour rassembler assez d'hommes pour attaquer le Q.G. de la *columna móvil* Teofilo-Ferero ?

— Où sont-ils ?

— Ciudad Bochica.

— Tu sais où, *exactement* ! C'est grand et ça craint, là-bas.

— Je le saurai.

— Deux heures.

— Très bien, je te retrouve à ton bureau.

Elle gagna la cuisine où Jesus l'attendait en compagnie de sa femme et lui fit signe de la suivre dans le salon.

— Jesus, fit-elle, tu as désormais le choix entre deux mauvaises solutions : ou je te dénonce au DAS, ils te tortureront et t'enverront en prison pour des années, ou tes amis des FARC découvrent que tu les trahis et ils te tuent avec toute ta famille. Maintenant, il y a peut-être une troisième solution. La meilleure.

— Laquelle ? bredouilla Jesus Espinoza.

— Nous aider à les éliminer et ensuite je t'envoie loin d'ici avec ta famille.

— Je... je vais réfléchir, dit le *campesino*.

— Cinq minutes, pas plus, trancha Esmeralda Trinidad.

S'il y avait une voiture piégée dans la nature, il fallait la récupérer coûte que coûte. Jesus ne tint pas plus d'une minute.

— *Muy bien*, *doña* Esmeralda, fit-il d'une voix mal assurée. Je vais vous aider.

— *Vamos*, fit-elle simplement.

* *

*

Liquéfié, Jesus Espinoza essayait de désigner sur la carte l'emplacement de la maison de Ciudad Bochica où Maria Soledad s'était déjà rendue plusieurs fois, sous l'œil attentif du colonel Alfonso Plazas. À côté, le major Sanchez expliquait son plan de bataille à Esmeralda.

— Nous aurons deux hélicoptères Blackhawk, expliqua-t-il, pour surveiller leur fuite. Espérons qu'ils ne nous repéreront pas trop vite.

Hélas, ses hommes étaient des commandos en uniforme et, dans cet environnement, ne passeraient pas inaperçus. Le briefing terminé, ils prirent tous les quatre l'ascenseur. En voyant la colonne de fourgons

grillagés bleus, Jesus faillit se trouver mal. Il arriva quand même à enfourcher sa moto et partit, suivi par une Ford banalisée occupée par le colonel et Esmeralda Trinidad. Les autres véhicules gagnaient Ciudad Bochica par différents itinéraires. Les deux hélicos étaient déjà sur zone. Il n'y avait plus qu'à prier.

Trois fourgons, pleins de policiers, effectuèrent un grand détour, passant devant la prison de La Picota, pour arriver sur le haut de Ciudad Bochica par la Calle 48 S. Ils stoppèrent et les policiers s'engagèrent à pied dans le ruisseau délimitant le bidonville à l'est, en contrebas. Jusque-là, personne ne semblait les avoir remarqués.

Esmeralda et le colonel Plazas, à la suite de Jesus, s'engagèrent dans la Carrera 5. À bonne distance, ils le virent mettre pied à terre, poser sa machine, et s'enfoncer à pied dans une ruelle à flanc de colline.

— *Arriba !* lança l'officier dans sa radio, donnant le signal de l'assaut.

* *

*

Jesus Espinoza, le cœur battant la chamade, s'engagea d'un pas mal assuré sur le sol inégal de la ruelle. Un sifflement lui fit tourner la tête. Un des *milicianos*, surveillant les lieux, venait de l'apercevoir. Jesus s'arrêta, comme cloué au sol. L'autre s'approcha, d'abord souriant, puis intrigué son attitude bizarre.

— *He, hermano, que pasa ?*⁽⁸⁷⁾

Incapable de répondre, Jesus demeura muet. Alerté, le guetteur regarda autour de lui et aperçut dans la Carrera 5 la colonne de véhicules bleus. Comprenant immédiatement, les traits déformés par la fureur, il sortit un pistolet de sous sa chemise et vida son chargeur sur Jesus Espinoza.

— *Pero immundo !*⁽⁸⁸⁾ gronda-t-il avant de pendre ses jambes à son cou.

Il entendit le ronronnement d'un hélicoptère, leva la tête et comprit en voyant les deux Blackhawk fondre sur le bidonville. Déjà, les gens couraient dans tous les sens. Il arriva au Q.G. et hurla :

— *Cuidado ! Cuidado. ! Los cholos !*⁽⁸⁹⁾

Trois minutes plus tard, le combat commençait. Les deux colonnes de policiers lourdement armés prenaient la maison en tenaille, tandis que des coups de feu partaient de différentes maisons occupées par des *milicianos*.

* *

*

Le *commandante* Alfredo Cano tirait de courtes rafales de Kalachnikov pour empêcher les policiers de progresser, tout en sachant qu'ils auraient le dernier mot. Il réunit une douzaine de *milicianos* autour de lui et lança :

— On va essayer de gagner la montagne. Il ne faut surtout pas qu'ils me trouvent, même mort. Si je suis blessé ou tué, emmenez-moi.

— *Claro que sí, fuerte*, fit Ernesto, son second.

Alfredo Cano savait que si les policiers le trouvaient, ils feraient immédiatement le lien avec Maria Soledad et arrêteraient celle-ci. Faisant échouer l'attentat préparé avec tant de soin.

— Allons vers le haut, lança-t-il.

Ils gagnèrent une cour, sautèrent un mur et progressèrent vers l'est. Ça tirait partout. Soudain, en franchissant un mur, Alfredo Cano ressentit un choc violent dans la poitrine. Il retomba en gémissant de l'autre côté mais ne put se relever. Une douleur terrible lui transperçait la poitrine, il ne pouvait plus respirer. Tout à coup, il se mit à tousser du sang... Un poumon atteint. Sa vue se brouillait. Il s'accrocha à Ernesto, son second, et, d'une voix hachée, lui donna ses instructions.

Le combat continuait, plus bas. Ses compagnons l'installèrent dans une bâche portée par quatre hommes, et ils progressèrent vers la rivière.

Alfredo Cano rendit le dernier soupir avant d'y arriver. Sous une grêle de balles, ses compagnons parvinrent à rompre l'encerclement des policiers, y laissant quatre des leurs. Il se perdirent ensuite dans un dédale de bidonvilles où les hommes du colonel Plazas n'étaient pas assez nombreux pour les traquer, gagnant une maison sûre où on étendit le corps d'Alfredo Cano sur le sol.

Ernesto se tourna vers un de ses hommes.

— Va chercher une pioche et une pelle.

Ils allaient l'enterrer dans la cave.

* *

*

Depuis une heure, les hommes du colonel Plazas fouillaient la maison où Alfredo Cano s'était planqué. Ils y avaient encore perdu deux hommes, tués en ouvrant une porte piégée. Aucune trace de la Mégane rouge de Maria Soledad. Systématiquement, on fouillait tous les endroits voisins où on pouvait dissimuler un véhicule, mais ils n'étaient pas nombreux. Très vite, ils eurent fait le tour des réduits, cours, hangars, interrogeant tous ceux qu'ils voyaient. Finalement, ils tombèrent sur l'employé d'une petite *tienda* qui leur dit avoir vu, la veille au soir, une voiture rouge partir vers la Carrera 5. Comme Maria Soledad était repartie à pied, ce n'était pas elle. Esmeralda Trinidad se

dit qu'elle s'était peut-être trompée. De toute façon, il restait Maria Soledad. Il fallait simplement la surveiller de plus près. Alfredo Cano disparu, il était difficile de l'inculper d'un délit précis.

Un des adjoints du colonel Plazas arriva avec différents documents. L'un d'eux était une réservation sur le vol de Caracas du lendemain, à 17 h 30, au nom d'un certain José Vargas. Il y avait même le numéro de téléphone de la compagnie Viasa.

— Ce nom me dit quelque chose, remarqua le colonel.

Immédiatement, il appela son bureau pour qu'on vérifie dans l'ordinateur. Ce fut vite fait. Il raccrocha, très pâle, et se tourna vers Esmeralda.

— C'est le pseudo d'un type de l'ETA basque, dit-il. On nous avait dit qu'il était venu ici travailler avec Javier Tanga, le spécialiste en explosifs des FARC.

* *

*

La voix de Maria Soledad parut bizarre à Malko, un peu forcée. Il se dit que c'était l'émotion d'aller au *El Nogal*.

— Demain soir, je peux, annonça-t-elle, sinon, après-demain, jeudi. Mais je préférerais demain.

— Va pour demain, trancha Malko.

— *Muy bien*, je viendrai te chercher à l'hôtel.

Elle avait à peine raccroché que son téléphone sonna à nouveau. Cette fois, c'était Esmeralda Trinidad.

— Il y a du nouveau, annonça-t-elle. Une voiture va venir te chercher au *Victoria Regia*. De la part du colonel Plazas. Je suis avec lui. Tu es à l'hôtel ?

— Oui.

— Très bien. *Hasta luego*.

* *

*

Un arbre étrange aux feuilles de laiton ornait la cour du quartier général de la police, fait de plaques d'identité des policiers morts en service : 3 763 plaques. Malko suivit son guide en uniforme jusqu'à un bureau du premier étage, où on accédait par un escalier monumental. Esmeralda Trinidad le présenta au colonel Plazas, colosse à la fine moustache, et expliqua ce qui venait de se passer.

— Nous avons de fortes raisons de penser que les FARC préparent un attentat à la voiture piégée, conclut-elle. Le colonel vient de détruire leur base de Ciudad Bochica sans y trouver la Mégane de Maria

Soledad. Alfredo Cano a disparu. As-tu des nouvelles de Maria Soledad ?

— J'en ai eu tout à l'heure, dit Malko. Je dois l'emmener dîner demain soir au *El Nogal*.

— Ils vont faire sauter le *El Nogal* ! s'exclama le colonel Plazas. Il faut arrêter cette fille immédiatement.

Esmeralda Trinidad réfréna son enthousiasme. Elle se remettait dans sa peau *de fiscale sin rostro*.

— Pour l'instant, nous ignorons où se trouve cette Mégane et même si elle doit servir à un attentat. La seule façon de la retrouver, c'est de surveiller Maria Soledad.

C'est seulement si cette voiture ne reparaisait pas qu'il faudrait se poser des questions.

Le colonel Plazas ne la contredit pas, visiblement sous le charme.

— Que ferai-je demain soir si elle vient me chercher avec ? demanda Malko. Il y a quand même un sérieux risque.

— Pas tant que Maria Soledad se trouvera au *El Nogal*, souligna le colonel. Elle ne va pas se suicider. C'est seulement si elle cherche à disparaître en laissant la voiture au garage qu'il faudra immédiatement l'intercepter.

— Pourquoi ne pas inspecter la voiture dès qu'elle sera au garage du club ? suggéra Malko.

— Et si elle est piégée ? objecta le colonel. Qu'elle saute dès qu'on essaie d'ouvrir le coffre, par exemple ? Non, ce sera elle qui l'ouvrira.

— Nous avons une autre possibilité, expliqua Esmeralda. Dans la planque de Ciudad Bochica, nous avons trouvé trace du passage d'un terroriste de l'ETA. Il doit prendre l'avion demain pour Caracas. Nous allons l'intercepter à l'aéroport.

— Donc, je fais comme si de rien n'était ? conclut Malko.

— Absolument, confirma le colonel Plazas. Nous n'allons plus quitter Maria Soledad d'une semelle. Vous ne craignez rien. Il faut la prendre en flagrant délit. Même si on l'arrête au volant d'une voiture au coffre rempli d'explosifs, elle peut prétendre l'ignorer. Dès que vous serez au *El Nogal* avec elle, l'immeuble sera cerné, si elle est venue avec sa voiture, bien entendu. Voulez-vous dîner avec nous ? Je vais faire monter des plateaux dans mon bureau, Esmeralda est une vieille amie. Nous avons beaucoup collaboré lorsqu'elle était *fiscale sin rostro*.

Il sourit.

— *Es una mujer con muchos ovarios.* ⁽⁹⁰⁾

— Certainement, acquiesça Malko, qui aurait préféré dîner en tête à tête avec la Colombienne.

Maria Soledad était partie très tôt de chez elle pour aller récupérer sa Mégane à l'adresse que lui avait donnée Alfredo Cano, deux jours plus tôt, lorsqu'elle avait amené la voiture à Ciudad Bochica. Depuis, elle avait appris par la radio et la télé l'opération de police dans ce bidonville, et tremblé toute la nuit. Mais le nom d'Alfredo Cano n'avait été mentionné nulle part, pas plus que le sien. Il s'était sûrement échappé. En descendant du taxi qui l'avait amenée Carrera 77, dans Ciudad Kennedy, un quartier populaire à l'ouest, tout près de la grande Avenida de Las Americas, elle se dit qu'elle allait retrouver Alfredo Cano.

La porte de bois du petit garage, au numéro 56, était fermée et elle tambourina. Le battant s'entrouvrit sur une tête connue : un *miliciano* de Ciudad Bochica. Il la fit aussitôt entrer.

À première vue, cela ressemblait à un garage comme les autres, avec une voiture sur un pont, des carcasses et des blocs moteurs sur le sol, un grand atelier. Sa Mégane était au-dessus de la fosse, coffre ouvert.

— Où est Alfredo ? demanda-t-elle aussitôt.

— Il a été obligé de quitter la ville, répondit le *miliciano* qui lui avait ouvert. Tu le rejoindras bientôt. Viens, je vais te présenter à l'*hermano* José Vargas.

Trois hommes s'affairaient autour de la Mégane, dont un rouquin qui ressemblait à un Irlandais.

— *Yo soy José Vargas*, dit-il.

Maria Soledad lui trouva un drôle d'accent... Il la prit par le bras et lui montra le coffre ouvert.

— *Mira !*.

Le coffre était rempli de paquets enveloppés de plastique noir, reliés les uns aux autres par des fils électriques. Elle sursauta : descendu dans la fosse, José Vargas perçait le plancher avec une perceuse. Il fit ensuite passer un fil dans le trou et remonta de la fosse pour plonger sous le tableau de bord. Il travailla ainsi une vingtaine de minutes avant de revenir à Maria Soledad, les mains pleines de cambouis. Il fit encore quelques vérifications puis referma doucement le coffre et se tourna vers la jeune femme.

— *Bueno*, c'est toi qui vas la conduire ?

Maria Soledad hocha la tête, la gorge trop serrée pour articuler un mot.

— Voilà ce que tu vas faire, expliqua José Vargas. On pensait déclencher l'explosion par un téléphone cellulaire, mais les murs de l'immeuble du *El Nogal* sont trop épais. Donc, j'ai installé un dispositif de mise à feu retard, avec une minuterie de *lavanderia*.⁽⁹¹⁾ *Ven aqui*.

Il ouvrit la boîte à gants et Maria Soledad aperçut à l'intérieur un

gros bouton marron fixé à un cadran gradué de 1 à 30.

— Tu tourneras ce bouton vers la droite, continua José Vargas, et tu l'arrêteras à 5. À partir de ce moment, tu as cinq minutes pour filer. Tu sortiras par la petite porte du parking donnant sur la Septima et tu partiras vers le sud. Une voiture t'attendra au coin de la Calle 76 et on te fera quitter la ville.

— *Si, si*, bredouilla Maria Soledad. Sur *cinq*.

José Vargas referma la boîte à gants et s'essuya les mains, avec un sourire mauvais.

— Tu as intérêt à marcher très vite, *guapa*. Parce que quand ça va péter...

Il laissa sa phrase en suspens. Maria Soledad sentit ses jambes se dérober sous elle. Lorsqu'elle avait fait l'amour la première fois avec Alfredo Cano, au parloir de La Picota, elle n'aurait jamais pensé se retrouver au volant d'une *carro-bomba*. José Vargas conclut :

— C'est facile. Quand tu auras fini de dîner, tu dis à ton *gringo* que tu vas te laver les mains et tu files directement au garage. Tu déclenches le truc et tu te sauves.

Elle se glissa au volant et mit en route, reculant, puis sortant dans la Carrera 77. De là, elle gagna l'Avenida de Las Americas et se perdit dans la circulation. Ses mains tremblaient sur le volant et elle avait l'impression que tout le monde l'observait. Elle conduisit dans un état second jusqu'à *El Tiempo* et se gara dans le parking intérieur. En reculant, elle heurta légèrement un véhicule en stationnement et sentit son cœur se liquéfier. Est-ce qu'un choc pouvait faire exploser sa cargaison ? Elle ne savait pas... Quand elle passa devant le vigile du rez-de-chaussée, celui-ci lui jeta un regard intrigué.

— Ça ne va pas, señora Maria Soledad ? Vous êtes toute pâle.

— J'ai failli avoir un accident, bredouilla la journaliste en prenant l'ascenseur.

* *

*

Maria Soledad était belle comme une veuve joyeuse. Tout en noir, la bouche très rouge, un corsage de dentelle serrant sa grosse poitrine, les cheveux sur les épaules, une jupe noire, des bas, des escarpins. Habillée comme elle pensait que s'habillaient les élégantes de l'oligarchie. Pour la première et la dernière fois qu'elle mettait les pieds au *El Nogal*. Ensuite, elle plongerait pour toujours dans la clandestinité.

Elle descendit, souhaitant secrètement que sa voiture ait été volée, mais la Mégane se trouvait toujours au bord du trottoir. Elle se glissa au volant, se demandant si son trouble se voyait. Dix minutes plus tard,

elle arrivait au *Victoria Regia*. Malko l'attendait sur le perron et la rejoignit.

— Tu es superbe, remarqua-t-il.

— *Muchas gracias*, murmura-t-elle d'une voix étranglée. Il n'arrivait pas à croire que cette superbe jeune femme, sexy jusqu'au bout des ongles, était une terroriste qui le menait à une mort certaine. Maria Soledad cala et il crut qu'elle allait se mettre à pleurer.

— C'est tellement merveilleux d'aller là-bas, je n'en reviens pas, balbutia-t-elle.

Ils montèrent la Calle 85, tournèrent dans la Septima et Maria Soledad s'arrêta devant le garage du *El Nogal*. Malko montra sa carte au vigile armé qui souleva la barrière.

Le parking du premier niveau était plein et ils durent monter un étage de plus. De là, ils gagnèrent le restaurant par les ascenseurs. Un maître d'hôtel les mena à la table retenue par Malko, à côté d'une des baies dominant la Septima. Malko commanda aussitôt du Champagne. Le maître d'hôtel revint avec une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs. Maria Soledad se jeta littéralement dessus, en avalant trois flûtes coup sur coup. Malko remarqua que ses mains tremblaient légèrement. Édifié, il songea à lui dire ce qu'il savait, puis se contenta de demander :

— Ça ne va pas ?

— Si, si, assura-t-elle, mais je suis émue d'être ici.

Cela dégoulinait de bijoux autour d'eux, la plupart, hélas, sur des peaux flétries. Les hommes parlaient fort, ne se gênaient pas pour observer du coin de l'œil la ravissante journaliste. Plongée dans le menu, Maria Soledad leva les yeux, et demanda timidement :

— Je peux avoir un peu de caviar ?

— Pas un peu, corrigea Malko en souriant, beaucoup.

Il commanda cent grammes de Sevruga et lui reversa du Taittinger. Autant profiter de cet étrange dîner, qui ressemblait au supplice du pal, lequel commence très bien...

On leur apporta des bisques de homard et ensuite le caviar, que Maria Soledad étala sur un toast.

— C'est bon ! fit-elle, sans que Malko soit certain qu'elle le pense vraiment.

Ensuite, il avait commandé du poisson.

— Attends un peu ! demanda la jeune femme, nous ne sommes pas pressés.

Elle prit une cigarette dans son sac et il remarqua que sa main tremblait un peu. Elle se pencha pour atteindre la flamme claire de son Zippo armorié.

Silencieuse, elle regardait la salle bondée, voulant visiblement profiter de chaque seconde de ce dîner. Quand le dessert arriva – un

parfait au chocolat –, Malko réalisa qu'ils étaient à table depuis près de deux heures.

* *

*

Assis sur une chaise, dans un bureau de la police des frontières de l'aéroport El Dorado, le jeune rouquin demeurait obstinément silencieux. José Vargas avait été intercepté quatre heures plus tôt alors qu'il allait s'embarquer sur le vol de Caracas. Depuis, plusieurs policiers se relayaient pour lui faire dire ce qu'il était venu faire à Bogotá. En vain : il restait muet comme une carpe. Il y eut un break et deux nouveaux policiers apparurent. Différents. L'un d'eux se pencha vers lui.

— Cesse de mentir. Tu t'appelles Texo Irigoyen et tu es membre de l'ETA. Mon garçon, tu n'es pas près de revoir l'Espagne. Maintenant, tu vas nous parler de la Mégane rouge que tu as trafiquée.

Le sang se retira du visage de Texo Irigoyen, mais il n'ouvrit pas la bouche. Alors, un des policiers défit la ceinture de son pantalon, le faisant tomber à ses pieds, puis baissa son slip. Son collègue lui tendit un rasoir ouvert.

— José, fit le premier, on n'aime pas les gens comme toi.

Tu parles ou je te coupe les couilles.

Le jeune terroriste sentit la lame entamer légèrement la peau de ses testicules et hurla.

— Non !

— Alors, parle !

Par prudence, le policier maintint la lame appuyée sur sa peau tout le temps qu'il raconta ce qu'il était venu faire à Bogotá.

* *

*

Maria Soledad se leva après avoir vidé la dernière goutte de Taittinger et dit d'une voix bizarre :

— Je vais me laver les mains...

Malko la regarda traverser la salle, un peu triste. Tout se passait comme Esmeralda l'avait prévu. Maria Soledad allait se faire prendre la main dans le sac, le garage étant sûrement déjà investi par la police. Avant de disparaître, elle se retourna et lui adressa un sourire. Dix secondes plus tard, son portable sonna. La voix d'Esmeralda envoya une grande giclée d'adrénaline dans ses artères, tant elle était tendue.

— Malko, où êtes-vous ?

— Au restaurant du *El Nogal*, pour...

— Partez ! Vite ! Quittez le restaurant. *Par le haut.*

Elle avait crié avant de couper la communication. Malko demeura quelques instants abasourdi, puis se leva et traversa la salle, le cerveau en ébullition. Esmeralda Trinidad n'était pas femme à plaisanter. Quelque chose ne collait pas. Maria Soledad n'avait même pas encore eu le temps d'atteindre le garage.

* *

*

Maria Soledad regardait la Mégane comme si elle allait la mordre, ne se résignant pas à s'en approcher. Entendant des pas, elle se retourna. Un des vigiles l'observait avec curiosité. Elle ouvrit la portière avant gauche de la Mégane, comme si elle s'apprêtait à partir, puis la boîte à gants, et posa la main sur le bouton moleté. Il lui fallut encore quelques secondes de concentration pour tourner la mollette.

Lorsque le fracas assourdissant de l'explosion arriva à son cerveau, elle était déjà déchiquetée.

CHAPITRE XIV

— Tout ce qu'on a retrouvé de Maria Soledad, c'est un morceau de sa colonne vertébrale long de quinze centimètres, annonça le colonel Plazas. Elle a été littéralement pulvérisée par l'explosion. Il y avait environ, d'après les experts, deux cents kilos d'ANFO⁽⁹²⁾, un explosif très puissant. La déflagration a détruit trois étages.

— Je sais, dit Malko.

Sans le coup de fil d'Esmeralda Trinidad, il ne serait probablement plus en vie. Suivant son conseil, il s'était jeté dans l'escalier menant aux étages supérieurs et à la sortie sur la Carrera 5. Il avait parcouru deux étages et demi lorsque l'immeuble abritant *El Nogal* s'était soulevé dans un fracas de fin du monde. Les lumières s'étaient éteintes, un nuage de poussière et de fumée était monté vers lui alors qu'il roulait sur les marches, déséquilibré par l'onde de choc. Tentant de redescendre, il n'avait pas pu aller loin : un étage plus bas, l'escalier n'existait plus. Le plancher de la salle à manger s'était effondré dans le parking, entraînant les dîneurs avec lui. Impuissant, il avait dû remonter jusqu'en haut, se heurtant aux équipes de secours qui arrivaient. Aujourd'hui, dans le bureau du colonel Plazas, tout cela semblait abstrait, mais il avait encore le grondement terrifiant dans les oreilles.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il. Maria Soledad a fait une fausse manœuvre ?

Le colonel secoua la tête.

— Non, le terroriste de l'ETA, José Vargas, a tout avoué. Ils avaient décidé de la sacrifier pour brouiller les pistes, écarter celle des FARC. En réalité, dès qu'elle touchait au bouton de mise à feu, tout explosait. L'opération était planifiée de longue date. Ils voulaient faire un coup spectaculaire pour « fêter » la première année de pouvoir du président Uribe. Au départ, cette voiture devait exploser dans la *zona rosa*. Et puis, lorsque vous avez approché Maria Soledad, ils ont pensé au *El Nogal*. La Mégane avait été achetée par un *mercenario*, 3,8 millions de pesos⁽⁹³⁾.

— Il y a combien de morts ? demanda Malko.

— Trente-sept jusqu'ici, précisa Esmeralda Trinidad et près de cent cinquante blessés.

— On n'a toujours pas retrouvé Alfredo Cano ?

— Non. Il a dû quitter la ville. C'est ce qu'on avait dit hier à Maria

Soledad lorsqu'elle est venue récupérer sa voiture dans le garage de Ciudad Kennedy.

— Bien, dit Malko, encore endolori de partout après sa chute dans l'escalier. Je vais faire le point avec Eric Kroll.

Du coup, l'opération d'échange des otages semblait très mal partie. Esmeralda l'accompagna jusqu'en haut de l'escalier monumental.

— Pauvre fille, soupira-t-elle, elle a voulu jouer avec le feu. Mais elle te sacrifiait *aussi*, comme eux l'avaient sacrifiée sans qu'elle s'en doute.

— Laissons-lui le bénéfice du doute, dit Malko. Peut-être m'aurait-elle averti au dernier moment, avant de sortir. Il y a un proverbe chez nous qui dit que pour dîner avec le Diable, il faut une cuillère avec un très long manche. Maria Soledad ne le connaissait pas.

— Dînons ensemble ce soir, proposa Esmeralda. J'ai eu très peur hier. Heureusement que j'ai obtenu en temps réel les aveux de ce José Vargas...

— Tu m'as sauvé la vie, dit simplement Malko.

— Dieu *aussi* veillait sur toi.

Incorrigible Esmeralda.

* *

*

Eric Kroll arborait une mine d'enterrement, la barbe en bataille et le regard torve.

— Je vous avais dit que c'était difficile de survivre dans ce pays, soupira-t-il. Et tout ça pour rien : on ne reverra jamais « Pablo ». C'était juste un appât pour détourner votre attention de l'autre opération. Après cela, je n'ose même pas évoquer notre projet avec Garcia Luna.

— Vous n'avez plus grand-chose à faire à Bogotá conclut l'Américain.

— Je vais quand même patienter deux jours, suggéra Malko. On ne sait jamais.

Eric Kroll secoua la tête.

— Vous avez la foi du charbonnier. Enfin, remerciez votre amie Esmeralda. Elle vous a sauvé la vie.

* *

*

Malko avait emmené Esmeralda au *Balzac*, luttant contre une immense fatigue. Sa mission à Bogotá se passait mal. Non seulement il n'était parvenu à rien, mais il avait participé, à son corps défendant, à un attentat gravissime. Qui, de toute façon, aurait eu pour effet de

rendre presque impossible un accord. Comme si elle lisait dans ses pensées, Esmeralda remarqua de sa voix douce :

— C'est un pays difficile, avec des gens retors. Je pense que désormais cet échange est hors de question. Même si les deux histoires ne sont pas liées, Uribe doit être traumatisé. Depuis des années, il n'y avait pas eu un attentat aussi grave à Bogotá.

— Comment peux-tu croire que « Pablo » n'ait pas été au courant ?

La Colombienne goba une huître avant de répondre.

— Ce n'est pas complètement exclu, El Mono Jojoy et Fabian Ramirez se détestent et il y a un cloisonnement très efficace chez les FARC.

— De toute façon, conclut Malko, si « Pablo » ne reparaît pas, nous serons fixés.

Ils finirent la bouteille de Taittinger, silencieux tous les deux. Ensuite, Esmeralda le déposa au *Victoria Regia* : ni lui ni elle n'avaient l'esprit à s'aimer. C'était un jour de deuil. *El Tiempo* publiait six pages de photos horribles sur l'attentat. Plus celle de Maria Soledad dont, officiellement, on ignorait encore le rôle exact. La version d'*El Tiempo* était qu'on avait piégé sa voiture à son insu. Malko eut du mal à s'endormir, encore perturbé par l'horreur de la veille.

* *

*

C'est la sonnerie du téléphone qui réveilla Malko en sursaut. Il avait dû s'endormir vers quatre heures du matin. Il jeta un coup d'œil à sa Breitling : 11 h 23. Il bâilla, allongea le bras pour décrocher et dit « Allô ».

— *Es El Colombiano de La Havana. Buenos dias.*

La voix de « Pablo » lui envoya une décharge d'adrénaline dans les artères qui fit grimper son pouls à 150. Il n'en croyait pas ses oreilles. Mille questions à la bouche, il se contenta de répondre :

— *Buenos dias.* Vous êtes à Bogotá ?

— *Si, fit « Pablo ». Sortez. Allez jusqu'à la Calle 85 et descendez-la. Hasta luego.*

Concis comme d'habitude. Malko était déjà sous la douche. Dix minutes plus tard, il faisait monter une cartouche dans le canon du Glock. Il ne pouvait pas écarter l'hypothèse que « Pablo » vienne terminer le travail de Maria Soledad. Après tout, lui aussi appartenait aux FARC. Habillé, il gagna à pied la Calle 85 et tourna à droite, vers l'ouest. Sur ses gardes, sa main à quelques centimètres de la crosse du pistolet, il continua, croisant la Carrera 14, puis la 15, la 16... Entre la 16 et la 16 A, une voiture s'arrêta à sa hauteur. Il reconnut, à côté du chauffeur, « Pablo » qui lui fit signe de monter à l'arrière.

Le véhicule redémarra aussitôt, tournant plus loin à droite sur l'*autopista del Norte*. Puis dans l'Avenida Suba, de nouveau vers l'ouest. Ils s'arrêtèrent enfin dans une rue déserte, en face d'une petite maison jaune de deux étages.

« Pablo » descendit, suivi de Malko, et le chauffeur repartit immédiatement. Le jeune envoyé des FARC semblait parfaitement calme, une vieille serviette en cuir à la main. Malko rompit le silence.

— Je ne pensais pas vous revoir.

Le Colombien eut l'air surpris.

— Pourquoi ? Je vous avais dit que je devais me rendre dans le Sud soumettre votre proposition au commandant Fabian Ramirez. Il fallait un peu de temps.

— Comment ! fit Malko, vous ne savez pas ce qui s'est passé à Bogotà avant-hier ? L'attentat contre *El Nogal*.

— Ah si ! Mais il n'y a encore eu aucune revendication. Évidemment, cela ressemble à une opération militaire de la FARC-EP.

Malko faillit s'étrangler.

— Je suis *très* bien placé pour savoir qu'il s'agit d'un attentat des FARC. Très précisément de la *columna móvil* Teofilo-Ferero, dirigée par un homme de chez vous, le *commandante* Alfredo Cano. Que vous prétendiez mort...

— Je ne pouvais pas vous dire la vérité répliqua Pablo, encaissant les yeux plissés. Il précisa d'une voix lente :

— Je ne connais pas vos sources, mais je peux vous dire que le *commandante* Alfredo Cano n'appartient plus au *Bloque Sur*. Il dépend désormais du *commandante* El Mono Jojoy. Et si c'est lui qui est à l'origine de cette action militaire contre l'oligarchie, je ne peux que l'en féliciter. Mais nous ne sommes pas impliqués.

Il semblait si sincère que Malko en fut ébranlé.

— Vous êtes armé ? demanda-t-il.

« Pablo » sourit.

— Jamais quand je voyage. Mais nous ne pouvons pas rester sur ce trottoir. Voulez-vous entrer dans cette maison avec moi ?

— D'accord, fit Malko. Mais *moi*, je suis armé et je n'hésiterai pas à me servir de mon arme.

— Je ne vois pas la raison de votre méfiance, fit « Pablo » en introduisant une clef dans la serrure de la porte verte. *Au Bloque Sur* nous sommes totalement indépendants des opérations menées par les autres blocs.

Ils pénétrèrent dans la maison. « Pablo » referma, alluma et mena Malko à un petit salon pauvrement meublé. Il s'assit, ouvrit sa serviette, y prit des documents et annonça d'une voix égale :

— Le *commandante* Fabien Ramirez a étudié votre proposition avec objectivité. Il exige d'inclure dans la liste deux de nos camarades

atteints de maladies graves : Ediberto Montila Dominguez, qui souffre d'une insuffisance cardiaque et n'a que peu de temps à vivre, et Hermides Kinare Montiel, qui a un cancer à l'estomac, en phase terminale. Ces diagnostics vous seront confirmés par l'administration pénitentiaire colombienne.

Malko n'en croyait pas ses oreilles : c'était vraiment le régime de la douche écossaise. Deux jours plus tôt, les FARC avaient essayé de le tuer, aujourd'hui, d'autres FARC acceptaient un échange d'otages !

— Ce serait donc six hommes plus ces deux-là ? réussit-il à demander sans montrer son émotion.

— Claro.

Silence. C'était trop beau pour être vrai. Les deux malades ne devraient pas poser de problème dans un règlement global. « Pablo » l'examinait attentivement, guettant sa réponse.

— Ces deux malades sont-ils en mesure de se déplacer seuls ? demanda Malko.

Le Colombien parut surpris.

— Oui, je pense, fit-il après une hésitation. Pourquoi ?

— Je vous l'expliquerai plus tard. Votre demande me paraît raisonnable. Je vais donc la transmettre et mettre en route le processus. Comment puis-je vous joindre ?

— Je vous appellerai tous les matins. Combien de temps cela va-t-il prendre ?

— Je ne sais pas, avoua Malko. Disons que j'en saurai plus dans trois jours. Nous aborderons alors les modalités de libération et d'échange.

Comme on dit en allemand, « le diable est dans les détails ». Là, cela risquait d'être un régiment de Belzébuth. Quelques instants plus tard, ils ressortaient. La voiture apparut et vint stopper devant la maison.

— Je vous laisse, dit simplement « Pablo » avant de monter.

Malko regarda la voiture s'éloigner. Il n'avait plus qu'à trouver un taxi. Et ensuite, les *vrais* problèmes commenceraient. Comme on dit en bourse : il avait vendu à découvert. Maintenant, il fallait livrer. Quand même, c'était tellement inattendu qu'il planait un peu.

* *

*

Eric Kroll accompagna lui-même Malko à la salle du chiffre, où il pouvait disposer d'une ligne sécurisée. Pendant que Malko se mettait au téléphone, le chef de station repartit dans son bureau noyer son anxiété dans un *tinto*. Malko composa avec soin les treize chiffres de la ligne directe de Frank Capistrano et la communication s'enclencha immédiatement. À la troisième sonnerie, l'Américain décrocha.

— Frank, dit-il, c'est moi, Malko.

— Malko ! *Where are you ?*

La voix rocailleuse de Frank lui fit chaud au cœur. Jamais le *Special Advisor* de la Maison Blanche ne lui avait fait faux bond. Par contre, Malko l'avait déjà sorti de situations désespérées et savait pouvoir compter sur lui.

— À Bogotá, répondit Malko, étonné qu'il ne le sache pas déjà.

Apparemment, la CIA faisait des cachotteries. Frank Capistrano réagit au quart de tour.

— Ah, c'est là que nous avons trois des nôtres en otages...

— C'est justement pour cela que je vous appelle, précisa aussitôt Malko.

Il entreprit ensuite de résumer le problème à Frank Capistrano, avec toutes ses implications politiques et militaires. L'Américain l'écouta sans l'interrompre avant de le féliciter.

— C'est une idée extrêmement créative ! Cela ne m'étonne pas de vous... J'en parle au Président au briefing de deux heures, après il part au Texas pour le week-end. S'il est d'accord, je fais joindre notre ambassadeur...

— Est-ce que le Président pourrait téléphoner *directement* à Uribe ? suggéra Malko. Cela aura plus de poids.

Sentant l'hésitation de Frank Capistrano, il précisa aussitôt :

— Il s'agit de sauver trois vies américaines...

— Bon argument ! approuva le *Special Advisor*. Je devrais pouvoir le convaincre. Qu'il demande seulement à Uribe de coopérer sans entrer dans les détails...

— Il faut *aussi* une carotte, continua Malko. Eric Kroll me dit qu'ils ont besoin d'hélicoptères. Si le Président pouvait lui en promettre quelques-uns...

— Là, je ne m'engage pas, protesta Frank Capistrano. C'est du ressort du Congrès. On va essayer de trouver une solution... Je vous rappelle avant la fin de la journée.

Quand Malko émergea de la petite pièce, il réalisa qu'il était en nage : la tension nerveuse... Eric Kroll mastiquait un *doughnut* et faillit s'étrangler.

— Alors ? demanda-t-il, la bouche pleine.

— On saura d'ici ce soir. Il n'y a plus qu'à prier.

L'Américain laissa échapper un bruit de ballon qui se dégonfle...

— *My God*, s'il dit oui...

— Les vrais problèmes commenceront, acquiesça Malko, peu porté à l'optimisme béat. Qui, du côté colombien, va être au courant ?

— Le DAS, qui dépend de la présidence, répondit aussitôt Eric Kroll. Et le ministre de la Justice, qui est aussi celui de l'Intérieur, dont dépendent les prisons. Tous vos clients sont à La Picota ?

— Oui.

— Je pense qu'il faudra avertir le directeur de la prison, sans aller plus haut, sinon, on n'en sortira pas.

— Qui l'avertira ?

— Le général Garcia Luna. Il peut prétexter un transfert secret.

L'homme qui avait voulu faire assassiner Malko. Pas vraiment le choix idéal...

— Bien soupira Malko, je retourne à l'hôtel, je ne veux pas encombrer votre bureau.

Par superstition, il ne voulait pas entrer plus avant dans les détails, avant le feu vert de la Maison Blanche.

* *

*

Malko sursauta, son portable sonnait. Eric Kroll.

— Venez vite, fit-il, votre ami a cherché à vous joindre.

Je vous envoie une voiture.

Il n'était que quatre heures trente. Bon ou mauvais signe ? Quand une Grand Cherokee conduite par un « rugueux » de la CIA stoppa devant le *Victoria Regia*, Malko était déjà dehors depuis dix minutes. Eric Kroll le mena lui-même, de nouveau, à la salle du chiffre. Malko avait la gorge nouée et des papillons plein l'estomac quand il composa le numéro de la Maison Blanche. Frank Capistrano répondit immédiatement.

— Le Président est d'accord, précisa-t-il sans perdre de temps. Il appelle son homologue vers midi, demain, de son ranch du Texas. Le rendez-vous téléphonique est déjà pris par Cond⁽⁹⁴⁾. J'espère qu'Uribe acceptera.

— Et les hélicos ?

Le rire de Frank Capistrano fit trembler l'ébonite.

— On a trouvé une solution. On va leur en donner six, en leasing, prélevés sur les stocks de l'US Army. Comme ça, on ne demande rien au Congrès. O.K. ?

— Vous êtes formidable ! fit Malko, sincèrement.

— *God luck !* lança Frank Capistrano. J'espère que je lirai la suite dans les journaux. Et ne vous transformez pas en étoile...

Allusion aux étoiles noires du *Wall of Honor*, recensant dans le grand hall de Langley les agents de la CIA tués ou disparus au combat.

Malko fonça rejoindre Eric Kroll. À le voir rayonnant, ce dernier n'eut pas besoin de poser de question.

— *Let's drink to that !* lança-t-il, sortant une bouteille de Defender « 5 ans d'âge » de son placard.

Bien que peu amateur de scotch, Malko ne pouvait refuser de trinquer. Les verres vides, il demanda simplement :

- Maintenant, comment procédons-nous ?
- Bonne question, reconnut l'Américain. Je vais appeler le directeur de cabinet d'Uribe, en lui demandant un rendez-vous pour demain après-midi. Après qu'il aura parlé à George W. Bush.
- Et le général Garcia Luna ?
- Il n'y a qu'Uribe qui puisse lui donner des instructions.
- Alors, on se retrouve demain.

Malko avait hâte d'annoncer la bonne nouvelle à Esmeralda Trinidad.

* *

*

Cinq heures de l'après-midi. Malko avait dormi onze heures et se trouvait depuis une heure dans le bureau d'Eric Kroll. Étranglé par l'angoisse : le chef de station était parti à quatorze heures trente à la présidence. Il aurait dû être de retour depuis longtemps. Son portable était coupé. Enfin, Malko entendit le bruit de l'ascenseur. Lorsque Eric Kroll pénétra dans le bureau, il avait pris cent ans.

— Il y a un problème ? demanda aussitôt Malko. Vous avez rencontré Uribe ?

— Non, il n'a pas désiré me recevoir. Seulement son conseiller politique, que je connais. Le coup de fil de Bush a plongé Uribe dans une fureur noire.

— Donc, il refuse ?

— Non, il accepte. Parce qu'il ne peut pas faire autrement. D'abord, parce que c'est le président des États-Unis qui lui demande *personnellement* un service. Ensuite, sa police lui réclame des Blackhawk depuis des mois pour lutter contre les FARC. Les conseillers de la présidence sont contre le *canje*, mais il a décidé de passer outre.

— Concrètement, cela donne quoi ?

— Nous avons rendez-vous à six heures chez le général Garcia Luna, pour mettre au point les détails de l'opération. Celui-ci était convoqué à la présidence après moi...

CHAPITRE XV

Le général Gonzalo Garcia Luna avait le regard encore plus fuyant que d'habitude. Il s'avança pourtant vers Eric Kroll et Malko, la main tendue, dégoulinant d'obséquiosité tropicale, le sourire un peu forcé. Les premières minutes furent occupées par une conversation à bâtons rompus sur le temps, les dernières opérations anti-FARC et la tenue du peso colombien, qui flottait aussi bien que le *Titanic*. Une agente du DAS, en uniforme, apporta le sempiternel *tinto*. Le général répondit en aboyant à un coup de téléphone, renvoya un aide de camp comme un chien et on en arriva enfin au vif du sujet.

— Gonzalo, annonça Eric Kroll, finalement le projet d'échange dont je vous avais parlé semble prendre corps.

Aux oubliettes, la tentative de meurtre contre Malko... Le nez sur ses chaussures en crocodile bleues, le général marmonna :

— Si, bueno.

Eric Kroll réprimait visiblement une furieuse envie de lui sauter à la gorge, mais continua d'un ton mielleux :

— Je sais que vous avez été reçu par le président aujourd'hui à ce sujet, n'est-ce pas ?

Visiblement, le Colombien aurait voulu être ailleurs. Il confirma d'un hochement de tête.

— Notre président m'a fait le grand honneur, en effet, de m'accorder un entretien.

— Il vous a donc confirmé son accord pour cet échange, conclut Eric Kroll.

— Oui, en effet, admit le général, comme s'il s'agissait d'un sujet annexe, et je me suis permis de souligner les inconvénients de cette opération. (La main sur le cœur, il ajouta aussitôt :) *Me disculpo*.

— Avez-vous reçu des instructions précises ?

À regret, le général Garcia Luna dit d'une voix imperceptible :

— En effet, c'est le cas.

— Quelles sont-elles ?

Le Colombien arriva à s'extirper un sourire grinçant.

— De coopérer avec vous sans restrictions.

On y était. Eric Kroll en profita pour mettre un peu de baume sur les plaies du général.

— Gonzalo, dit-il sur le ton de la confidence, cela fait mal au cœur de relâcher ces terroristes. Vous savez à quel point notre président est

attaché à la lutte antiterroriste.

Mais parfois, la tactique doit passer avant la stratégie. Nos trois otages représentent pour les FARC un moyen de chantage inadmissible et une atteinte aux droits de l'homme.

Malko faillit lui envoyer un coup de pied. Cela impliquait que les centaines de séquestrés colombiens détenus depuis des années par les FARC n'étaient pas des êtres humains... Heureusement, le général ne releva pas. Eric Kroll continua :

— D'ailleurs, cette opération va permettre à la Colombie de disposer de six hélicoptères de combat Blackhawk, en sus de ceux qu'elle possède déjà.

— Au DAS, nous n'utilisons pas ce matériel, souligna aussitôt le général Garcia Luna.

— La lutte antisubversive est un tout, répliqua emphatiquement Eric Kroll. Nous allons donc essayer de procéder à ce *canje* dans les meilleures conditions.

— Vous avez le nom des subversifs qui seront libérés ? demanda l'officier colombien d'un air dégoûté.

Eric Kroll se tourna vers Malko, qui dit aussitôt :

— Je vous fournirai la liste après un dernier contact avec le représentant des FARC. Il s'agit de huit hommes, dont deux sont très malades. Ils se trouvent tous à la prison de La Picota pour de longues peines... Donc, nous sommes bien d'accord sur le fond : *officiellement*, ces prisonniers vont s'évader. D'une façon pacifique, grâce à un faux transfert.

— Il va falloir procéder de nuit, fit le général Garcia Luna, il y aura moins de gens au courant.

— C'est une bonne idée ! approuva Malko. Du moins, à la nuit tombée, car, en pleine nuit, il ne doit pas y avoir beaucoup de transferts...

— Ces détenus sont prévenus ?

— Pas encore. Ils le seront au dernier moment.

— On ne peut pas avoir confiance en eux, remarqua le général.

L'ambiance était lourde. Malko et Eric Kroll échangèrent un regard. Ils avançaient quand même.

— Ces détenus seront transportés jusqu'au lieu d'échange dans un fourgon du DAS, sous votre responsabilité, précisa Malko.

— Où comptez-vous les emmener ? demanda le général.

— Quelle est la zone contrôlée par les FARC la plus proche de Bogotá ?

— Le massif de Sumapaz, au sud, à environ trois heures de route.

— Je suppose que cela pourrait convenir, approuva Malko, mais je vous le confirmerai.

— Quand ?

— Rapidement. Résumons : un fourgon du DAS viendra chercher les prisonniers à La Picota, à la nuit tombée, à la date que nous fixerons. Vous préviendrez le directeur de la prison au dernier moment, en prétextant une opération spéciale.

Le général secoua la tête.

— Je n'ai pas autorité pour ordonner un transfert, protesta-t-il. L'ordre doit venir du ministre de la Justice.

Eric Kroll intervint :

— Je vais régler ce problème avec le conseiller du président.

— Le directeur de La Picota demandera un ordre écrit, objecta le général. J'en ai également exigé un.

Il n'y allait pas de gaieté de cœur.

Eric Kroll sauta sur l'occasion.

— Bien entendu, vous avez prévu d'accompagner cette opération de bout en bout, afin d'en assurer le bon déroulement.

— Si vous le souhaitez, fit mollement le général.

— Bien, conclut Malko. Nous sommes samedi. Cela pourrait avoir lieu dans le milieu de la semaine prochaine.

D'après son expression, le général aurait préféré attendre un siècle ou deux. Il raccompagna néanmoins ses deux visiteurs avec force sourires.

Dans l'ascenseur, Eric Kroll se tourna vers Malko.

— Petit problème : où allons-nous procéder à cet échange ? Les subversifs se trouvent ici, à Bogotá, et nos otages, à presque deux mille kilomètres au sud.

— C'est vrai, reconnut Malko, il faut que l'échange soit simultané. Je vais demander conseil à Esmeralda, elle connaît ce pays à fond et a souvent de bonnes idées.

— Elle a intérêt ! soupira l'Américain en passant sous le portique magnétique de l'entrée, parce que si jamais on remettait en liberté ces détenus sans récupérer nos otages, je peux quitter la Colombie tout de suite.

Il déposa Malko au *Victoria Regia*. Celui-ci devait attendre le coup de fil de « Pablo », le lendemain. En souhaitant que l'envoyé des FARC travaille le dimanche. En attendant, il allait profiter d'une détente bien méritée en dînant avec Esmeralda Trinidad.

* *

*

Esmeralda était superbe dans son tailleur noir, dont la jupe découvrait la plus grande partie de ses longues jambes. Malko, remis du choc de l'attentat, avait repris goût à la vie et grillait de se retrouver seul avec elle. Elle avait voulu aller au *Sasson*, le restaurant à la mode,

dans la Calle 83, la voie piétonne. Tout Bogotá était là, et le Taittinger se mariait parfaitement avec la cuisine asiatique raffinée du lieu. Dans le patio, un orchestre de faux mariachis faisait un bruit d'enfer.

Esmeralda ouvrit la veste de son tailleur, découvrant un haut de dentelle noire presque transparent. Malko en eut un choc au cœur. Se penchant à travers la table, il posa une main sur la jambe d'Esmeralda et remonta, trouvant la peau tiède au-dessus d'un bas. Cette fois, Esmeralda s'était préparée pour le sacrifice.

— J'ai envie de toi, fit Malko.

Elle sourit.

— J'ai beau chercher, je n'ai pas trouvé de solution pour l'échange. Jamais ils ne pourront amener les trois *gringos* ici.

— On verra demain, dit Malko en demandant l'addition.

Diego grogna. Ils l'avaient oublié. Aussitôt, Esmeralda posa par terre son *papelito* plein de cocaïne, sous les regards horrifiés de ses voisins, déjà choqués de voir Malko fourrer très loin la main sous sa jupe. Mais il n'en avait cure, une seule idée en tête : lui faire l'amour.

* *

*

À peine dans la chambre, Malko fit glisser à terre la veste de tailleur. Il caressa un moment les seins d'Esmeralda, debout en face de lui, tout en déboutonnant son haut. Il s'attarda ensuite longuement sur ses seins nus, les léchant, les caressant, les maltraitant même un peu. Esmeralda n'avait même pas pensé à ôter son bandeau. Malko défit sa jupe qui tomba à terre, ne lui laissant que de longs bas noirs stay-up. Puis, il la poussa doucement sur le lit et, s'agenouillant devant elle, plongea le visage entre ses cuisses.

Quand elle sentit la langue sur son sexe, Esmeralda eut d'abord un sursaut de recul, puis ses doigts agrippèrent les cheveux de Malko et ne les lâchèrent plus. Son bassin dansait une vraie danse de Saint-Guy et elle se mit à gémir sans interruption jusqu'à un râle rauque qui la laissa pantelante. Malko s'était défait tant bien que mal. À peine Esmeralda eut-elle joui qu'il se releva et se rua en elle. Les jambes repliées, elle l'accueillit de tout son ventre. Il se retint, une idée derrière la tête, puis se retira, faisant doucement rouler Esmeralda sur le côté. D'abord, elle résista, mais se retrouva quand même à plat ventre. Malko n'eut plus qu'à se coucher sur elle, à écarter ses cuisses et à la prendre de cette façon.

Quand elle fut bien emmanchée, il releva son bassin, la forçant à s'agenouiller et la prenant enfin comme il en rêvait. Les mains crispées sur ses hanches, il se déchaîna et finit par exploser, le souffle coupé par l'altitude.

— C'est sûrement un péché de faire l'amour comme les animaux, fit Esmeralda, essoufflée elle aussi, mais tu m'as bien fait jouir.

* *

*

C'est en bavardant avec Esmeralda, après avoir fait l'amour, qu'elle trouva la solution.

— Une fois que les détenus auront quitté La Picota, il n'y a qu'à les transporter dans le Sud, à la lisière d'une zone FARC, et procéder à l'échange là-bas. À partir du moment où ces hommes se sont « évadés », les Colombiens ne sont plus concernés. Je pense que la CIA dispose d'avions pour ce genre de choses...

— Évidemment, confirma Malko. Dans ce cas, on peut choisir un endroit où effectuer un échange simultané. De préférence, à partir d'une base de la police colombienne sous la responsabilité de ton ami le colonel Plazas. D'autant que c'est lui qui va hériter des six Blackhawk prêtés par le gouvernement américain.

— Je pense que je peux arranger ça, dit Esmeralda.

Allongée sur le lit, elle avait ôté son bandeau, mais gardé ses bas. Elle se tourna vers Malko.

— Tu restes dormir avec moi ?

— Non. « Pablo » doit me téléphoner demain. Il faut que je sois à l'hôtel.

Elle n'insista pas. Malko aussi aurait voulu rester. C'eût été agréable de se réveiller et de lui faire l'amour. Mais le rendez-vous avec « Pablo » était vital.

* *

*

« Pablo » appela à dix heures pile, le lendemain.

— J'ai besoin de vous voir, dit simplement Malko.

— Rendez-vous au centre commercial Unicentro, sur la Carrera 15, à hauteur de la Calle 123, répondit le Colombien.

— C'est ouvert le dimanche ?

— Oui.

Malko prit sa Cherokee et remonta la Carrera 15, où on avançait au pas. Le dimanche, la Septima était livrée aux bicyclettes et *l'autopista del Norte* en travaux. L'énorme centre Unicentro, en forme de W, devait comporter plusieurs centaines de boutiques. Après s'être garé dans le parking, Malko se mit à déambuler au rez-de-chaussée. Une énorme boutique de décoration occupait plus de trente mètres, exposant toutes les dernières créations du décorateur parisien Roméo.

Il y avait encore de l'argent à Bogotá et les Colombiens riches raffolaient du goût français. Une demi-heure plus tard, il en était toujours au même point et contemplait la vitrine d'un marchand de cigares qui exposait une centaine de Zippo de collection, lorsqu'il entendit une voix appeler son nom.

Il leva la tête et aperçut « Pablo » qui l'observait de la galerie supérieure. Toujours prudent, il avait dû le suivre un bon moment pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Malko le rejoignit par un escalier roulant et ils s'installèrent dans une cafétéria devant des *tintos*.

— Quelles sont les nouvelles ? demanda le représentant des FARC.

— Je pense que nous avons résolu les problèmes les plus importants, répondit Malko. C'est à vous, désormais, de désigner six noms sur les huit que j'ai sélectionnés.

« Pablo » lui jeta un coup d'œil intrigué.

— Le gouvernement Uribe va donc *libérer* des prisonniers pour un *canje* ?

Son scepticisme n'était même pas dissimulé. Malko ne pouvait plus reculer pour lui dire la vérité.

— Pas tout à fait, reconnut-il, mais, pour vous, cela revient au même.

Il expliqua alors à « Pablo » le système de l'évasion simulée, avec l'accord des autorités colombiennes, au plus haut niveau. « Pablo » parut impressionné.

— J'espère que tout se passera bien, conclut-il. Le président Uribe doit être furieux. Il a toujours juré, depuis son élection, qu'il n'y aurait jamais de *canje*.

— Officiellement, il n'y en aura pas. Il ne perdra pas la face.

— *Bueno*. À quel endroit désirez-vous procéder à l'échange ?

— C'est le seul point non encore résolu, reconnut Malko. Mon idée est de transporter vos amis libérés dans un appareil de la CIA, à la lisière d'une zone que vous contrôlez. Avez-vous une suggestion ?

— Pas tout de suite, fit « Pablo », mais je peux vous le dire demain. Il faut espérer que les Colombiens n'interféreront pas.

— Nous ferons tout pour cela, promit Malko. Je serai à bord avec des gens de la CIA. Combien de temps vous faut-il pour acheminer les trois otages au lieu de rencontre ?

— Quelques heures. C'est moi qui vous fixerai l'endroit demain. À proximité d'un aéroport. J'ai quelque chose pour vous.

Il plongea la main dans sa serviette et en ressortit quelques polaroids. Les clichés représentaient trois hommes souriants, dans des uniformes neufs. L'un d'eux tenait devant lui un exemplaire de *El Tiempo*. C'étaient les trois otages américains.

— Cette photo a été prise il y a cinq jours, précisa « Pablo », la date du journal en fait foi. J'espère que nos frères seront en aussi bonne

santé que ces trois *gringos*. *Hasta luego*.

* *

*

Depuis huit heures du matin, Malko était en conférence avec Eric Kroll, pour le compte à rebours de l'opération « évasion ». Désormais, tout était clair. Il ne manquait que la destination finale des prisonniers libérés.

— Je pense que si « Pablo » vous fixe le lieu de l'échange ce matin, nous pourrons organiser l'affaire pour demain soir, conclut le chef de station de la CIA. Il ne faudrait pas que le président Uribe change d'avis.

Les polaroids couleur avaient redonné le moral à l'Américain. Cette fois, il avait l'impression de toucher au but. C'était du concret. Il venait de téléphoner au général Garcia Luna qui lui avait affirmé que, de son côté, tout était prêt. Il pouvait déclencher l'opération avec un préavis de deux heures.

— Vous avez l'avion ? interrogea Malko.

— Il y a un Falcon 900 à El Dorado, que nous pouvons *booker* en une heure.

Le portable de Malko sonna. Un numéro masqué. Mais c'était bien la voix de « Pablo ».

— Où nous voyons-nous ? demanda aussitôt Malko.

— Allez donc vous promener à Usaquen, suggéra le représentant des FARC. C'est plein de boutiques amusantes.

Et *crac*, il avait raccroché.

— J'y vais, dit Malko. Je crois que nous touchons au but. Croisons les doigts.

— Si cela marche, promet Eric Kroll, je prendrai la plus belle cuite de ma vie. Jésus-Christ ! Vous êtes un magicien !

Malko sourit.

— Non, Dieu est avec moi, comme dirait Esmeralda Trinidad.

* *

*

C'est dans une petite boutique de la Calle 112, en face de la foire aux puces d'Usaquen, que « Pablo » se matérialisa. Toujours habillé de la même façon, sa vieille serviette à la main. Ils s'immobilisèrent devant des horreurs en céramique, au fond de la boutique.

— Nous avons décidé du lieu du *canje*, annonça « Pablo ». Cela se passera sur le rio Caquetá, à un kilomètre à l'ouest de Puerto Minti. À cet endroit, un pont de lianes enjambe le fleuve. Nous occupons la zone

au nord du rio Caquetá, mais c'est l'armée colombienne qui contrôle plus ou moins la rive sud. Elle effectue des patrouilles fréquentes à partir de la base de La Perdrera, qui se trouve à une dizaine de kilomètres à l'est. Cette base comporte un petit aéroport.

— C'est à quelle distance de Bogotá ?

— Environ mille kilomètres.

Malko réfléchit quelques instants, cherchant s'il y avait encore des points à éclaircir. « Pablo » ouvrit sa serviette et lui tendit un papier plié.

— Voici le plan des lieux, afin d'éviter tout malentendu. Il y a un chemin de La Perdrera jusqu'à ce pont sur la Caquetá. Quand pourrez-vous fixer la date de l'opération ?

— Maintenant, répondit Malko. Nous irons chercher les prisonniers demain soir à La Picota et nous partirons aussitôt d'El Dorado pour cette base. Nous serons donc opérationnels à partir de minuit.

« Pablo » réfléchit quelques secondes.

— Dans ce cas, l'échange aura lieu mercredi vers six heures du matin. Vous pourrez venir avec une protection, nous en aurons une aussi. Le *canje* se fera sur le pont de lianes, homme par homme.

Malko retint un sourire. Il se croyait revenu au temps de la guerre froide, quand les échanges d'espions se passaient à Berlin, sur le Potsdamerbrücke.

— Parfait, dit-il. Avons-nous quelque chose de plus à voir ?

— Je ne crois pas.

— Vous serez là-bas ?

— Bien sûr.

Donc lui aussi voyageait par avion. Probablement par Florencia.

— Alors, à mercredi, conclut Malko.

Pour la première fois, « Pablo » lui tendit la main.

— *Hasta luego, hermano.*

* *

*

L'atmosphère était lourde. Depuis le début de l'entretien, le général Garcia Luna s'était contenté de prendre quelques notes, pendant l'exposé d'Eric Kroll. Il faisait presque nuit et, comme personne n'avait allumé, l'ambiance était franchement crépusculaire. Malko observait le général colombien. Il semblait avoir avalé un parapluie. Son *body language* était significatif : il réprouvait de toutes ses forces ce qu'on lui ordonnait de faire.

Avant de prendre rendez-vous avec lui, Eric Kroll et Malko avaient passé en revue tous les paramètres de l'opération. Un adjoint du colonel Plazas et Esmeralda Trinidad les accompagneraient à La

Perdrera, pour éviter toute fausse manœuvre. Le général Garcia Luna n'était pas au courant de la destination du Falcon 900, qui déposerait un plan de vol à destination de Florencia, afin de brouiller les pistes. Le chef de station résuma la situation pour le général :

— Demain, nous venons vous chercher ici à sept heures trente du soir. Il faut que le véhicule destiné à transporter les détenus libérés soit prêt. Nous irons ensuite à La Picota, où vous récupérerez vous-même les prisonniers. Ensuite, vous les emmènerez à El Dorado pour nous les remettre au pied de l'avion. Votre mission sera alors terminée.

— *Muy bien*, approuva Garcia Luna.

— Qu'avez-vous prévu comme escorte ? demanda encore Eric Kroll.

— Le chauffeur et un garde dans le fourgon, plus un pick-up avec douze hommes de chez nous.

Malko avait souvent croisé dans Bogotá ces patrouilles de police dans un pick-up découvert, avec deux bancs de bois où s'alignaient les soldats.

— Le ministre de la Justice a donné l'ordre au directeur de la prison de ne pas s'opposer au transfert. Souvenez-vous que vous devez lui remettre une décharge pour les prisonniers à en-tête du DAS. Par la suite, il pourra la montrer aux journalistes et on prétendra qu'il s'agit d'un faux.

Le général Garcia Luna semblait transformer en statue. Une grosse veine battait sur sa tempe gauche. Eric Kroll insista.

— Vous n'avez pas d'objection ?

L'officier colombien se raidit imperceptiblement.

— Je désapprouve, mais je suis un militaire et j'obéis à mes supérieurs. Le président Uribe *est* mon supérieur.

Le silence retomba, pesant. Dans la pièce voisine, deux femmes discutaient à haute voix. Eric Kroll se leva et tendit la main au général.

— À demain soir.

Cette fois, le général ne les raccompagna pas. Dans l'ascenseur, Malko remarqua :

— Il est obligé d'obéir. Vous avez verrouillé le ministre de la Justice ?

— Oui. Comme il est *aussi* ministre de l'Intérieur, il va bénéficier des Blackhawk. Ça le console un peu.

— À La Picota, personne n'est au courant ?

— En principe, personne, sauf si les futurs « évadés » ont été avertis par leurs copains.

Il regagnèrent la Grand Cherokee du chef de station, garée devant le building. Vingt-quatre heures à tuer.

— Je passe vous prendre demain à huit heures au *Victoria Regia*, conclut l'Américain. J'ai commandé le Falcon. Nous décollerons d'El Dorado entre dix heures et dix heures trente, selon le trafic, pour

arriver à La Perdrera vers minuit.

— Aucun risque que les FARC se livrent à une attaque là-bas ?

— Aucun. C'est un camp retranché avec un bataillon de la police et des moyens lourds. Une base de départ pour les raids de destruction de laboratoires clandestins de transformation de la cocaïne.

— Alors, *inch Allah*.

* *

*

À travers le pare-brise de la Grand Cherokee d'Eric Kroll, Malko contemplait le grand panneau de bois planté devant l'entrée du pénitencier de La Picota, annonçant les jours de visite : samedi pour les hommes, dimanche et jours fériés pour les femmes, de 8 heures à 16 h 30. L'entrée était gardée par un mirador, une barrière et plusieurs soldats lourdement armés, avec gilets pare-balles, en poste dans l'allée menant au cœur de la prison. La Cherokee était garée sur le parking des visiteurs, désert à part quelques voitures de gardiens, à gauche de l'entrée. Toutes les échoppes bordant le parking étaient fermées. On l'atteignait par une rue sans nom partant de la Quadrillera Santa Fe. Le pénitencier était immense, adossé à un petit bidonville et aux premières collines, cerné par une rivière boueuse et des miradors inoccupés. Malko regarda sa Breitling : neuf heures moins cinq. Ils étaient là depuis une heure environ. Les sentinelles à l'entrée somnolaient. Rien d'inhabituel. Le fourgon du DAS devant emmener les prisonniers était arrivé à la prison une heure plus tôt, le temps d'effectuer la levée d'écrou.

À côté, Eric Kroll fumait comme un pompier, allumant une cigarette après l'autre avec son Zippo Playboy orné d'un petit lapin.

Les gardiens devaient se demander pourquoi ce 4 X 4 en plaques CD stationnait là, tous feux éteints, mais ne s'inquiétaient pas. Les *gringos* n'étaient pas les amis des gens incarcérés dans le pénitencier.

Neuf heures dix : la boule dans l'estomac de Malko grossissait au point de lui couper le souffle. À mille kilomètres de là, les trois otages de la CIA devaient, eux aussi, compter les heures.

— Putain ! Qu'est-ce qu'ils foutent ? grommela Eric Kroll entre deux bouffées.

— Pas moyen de joindre Garcia Luna ?

— Non. Son portable est coupé.

Au même moment, il y eut un remue-ménage à l'entrée de la prison. Deux soldats étaient en train de lever la barrière. Cela se passa très vite. Le gros fourgon bleu passa devant eux, suivi du pick-up où se tassaient une douzaine de soldats. Une BMW noire fermait la marche. Celle du général Garcia Luna.

— Hurrah ! lança Eric Kroll en démarrant.

Il recolla rapidement aux trois véhicules qui descendaient la Calle 50 A S, tournant ensuite à gauche dans la Carrera 76, qui longeait le parc El Tunal. Ensuite, ils continuèrent vers le nord dans l'interminable Avenida Boyaca, qui coupait, plusieurs kilomètres plus loin, l'*autopista* El Dorado menant à l'aéroport.

Malko commençait à se détendre quand le portable d'Eric Kroll sonna, juste au moment où la BMW du général Garcia Luna doublait les deux autres véhicules et disparaissait à leurs yeux.

— *Señor Kroll ?*

— *Si*, répondit le chef de station.

— Tout s'est bien passé, annonça le général Garcia Luna, les prisonniers sont dans le fourgon, l'un d'eux sur une civière, il est paralysé. Je pars en avant à l'aéroport pour faciliter l'entrée sur le tarmac. Nous nous retrouverons à l'avion.

— *Wonderful !* fit Eric Kroll, euphorique. Merci de votre coopération.

— De nada.

Ils se rapprochèrent du pick-up occupé par les douze policiers du DAS. Ceux-ci, les armes entre leurs jambes, paraissaient somnoler. Ils traversèrent une zone industrielle entrecoupée de petites maisons. Tout semblait normal mais Malko n'arrivait pas à se détendre. Ils franchirent le carrefour avec l'Avenida de Las Americas.

— Nous sommes à mi-chemin, annonça Eric Kroll.

Tout de suite après, le paysage urbain changea. À gauche, il y avait encore des petites maisons serrées les unes contre les autres, mais à droite ils longeaient les murs d'une énorme brasserie occupant plusieurs hectares, dont le nom s'étalait en grandes lettres noires sur l'enceinte : Fabrica Bavaria.

Soudain, une silhouette surgit de l'ombre de l'usine, un objet allongé sur l'épaule. Le poulx de Malko grimpa en une fraction de seconde à plus de 200. L'homme, un civil, était armé d'un RPG7. Il le braqua à l'horizontale et quelques secondes plus tard, la roquette partit dans une traînée de feu, explosant dans la cabine du fourgon bleu transportant les prisonniers.

CHAPITRE XVI

En une fraction de seconde, le fourgon bleu fut transformé en une boule de feu. Le conducteur du pick-up, surpris, vint s'encaster dans son arrière. Un second homme surgit de l'ombre, armé d'un RPG7, et tira à son tour une roquette sur le fourgon, le touchant cette fois de plein fouet. Les parois de tôle explosèrent, crachant des flammes, des débris humains, une épaisse fumée noire. À l'intérieur, personne n'avait pu survivre à la chaleur de plus de 1 000 degrés. L'incendie se communiqua au pick-up d'où les soldats se mirent à sauter, affolés.

Les deux tireurs avaient disparu. L'attaque avait duré moins d'une minute. Malko et Eric Kroll bondirent de la Cherokee du même élan et coururent vers les deux véhicules en feu. Les soldats, eux, aplatis sur le bas-côté de l'avenue, ne manifestaient aucune velléité de riposte. Eric Kroll et Malko durent s'arrêter à vingt mètres du brasier, tant la chaleur était forte. Livide, l'américain marmonnait des injures, son MP 5 à bout de bras, inutile. Malko longea le mur de l'usine, le Glock au poing, et aperçut une allée étroite et déserte qui s'enfonçait entre deux bâtiments. C'est là que les tueurs s'étaient embusqués. Ils avaient pu s'enfuir par l'arrière de l'usine et étaient sûrement déjà loin.

Eric Kroll le rejoignit, écumant de fureur, congestionné. Il apostropha en espagnol les soldats terrés de l'autre côté de l'avenue, sans obtenir la moindre réaction, puis tourna son regard injecté de sang vers Malko.

— Venez, on va faire la peau de ce fils de pute de Garcia Luna !

Il courut jusqu'à la Cherokee et se jeta au volant. Démarrant comme un fou, il frôla le brasier, manquant écraser plusieurs soldats. Les flammes illuminaient le paysage à cinq cents mètres à la ronde. L'Américain poussa un gémissement désespéré.

— Nos gars ! Ils vont les exécuter. *Holy shit*, je vais buter ce fils de pute.

— À mon avis, il ne nous a pas attendus, remarqua Malko.

— Eh bien, on ira chez lui, je sais où il habite ! Je vais lui vider un chargeur dans le ventre.

Il tourna en trombe dans l'Avenida El Dorado. Malko, atterré, ruminait le désastre. Ils auraient dû baliser l'itinéraire. Eric Kroll se frappa soudain le front.

— Ce que je suis con, éructa-t-il. La Fabrica Bavaria appartient au numéro 2 des AUC.

— Ils nous ont baisés, reconnu sombrement Malko, mais *sûrement* avec l'accord tacite d'Uribe. C'est impossible autrement.

Ils avaient été enfumés de A à Z et maintenant, il fallait gérer la catastrophe. Ils arrivèrent en vue de l'aéroport. Eric Kroll bifurqua pour gagner l'entrée latérale menant directement au tarmac. Un soldat leva la barrière en voyant la plaque CD et ils foncèrent vers le parking des avions d'affaires. Le Falcon loué par la *Company* était là, la BMW garée à côté. Esmeralda était là également. Et le général Garcia Luna attendait à côté de sa voiture ! Eric Kroll poussa un rugissement en accélérant encore.

— *I'm going to wack him, motherfucker !*⁽⁹⁵⁾

La main gauche sur le volant, il serrait dans la droite la crosse du MP 5. Malko sentit venir l'orage : le chef de station de la CIA abattant le patron du DAS, cela risquait de faire des vagues. Il posa la main sur le pistolet-mitrailleur et dit calmement :

— Eric, cela ne servirait à rien.

Le chef de station ne répliqua pas. Ils étaient arrivés à la hauteur du général colombien. Eric Kroll ouvrit la portière d'un coup d'épaule et sauta à terre. Malko s'accrocha au MP 5. Kroll tira de son côté puis l'abandonna à Malko. Le plus dur était fait. Comme un fou furieux, le chef de station se rua vers le général Garcia Luna et noua ses mains autour de sa gorge en l'accablant d'injures. La casquette de l'officier tomba à terre, tandis qu'il essayait de se dégager. Son chauffeur et un autre policier jaillirent de la BMW au moment où Malko arrivait à son tour, le MP 5 à la main.

Eric Kroll, en dépit de sa taille modeste, était en train de cogner la tête du général Garcia Luna contre la carrosserie de sa voiture. Déchaîné. Le garde du corps du général plongea la main sous sa veste et sortit un pistolet. Calmement, Malko braqua le MP 5 sur lui.

— *Me disculpo, señor, reten !*

L'autre abaissa son arme. Quand on parle avec un pistolet-mitrailleur au poing, on est toujours mieux écouté. Le général Garcia Luna venait enfin de repousser Eric Kroll et reprenait son souffle. Malko s'interposa entre lui et l'Américain.

— Eric, dit-il, je crois que le général a compris votre message.

— Salopard ! éructa l'Américain, je vais le sécher.

Retrouvant un filet de voix, écarlate, le général Garcia Luna bredouilla :

— Qu'est-ce que cela signifie ? Où sont les prisonniers ? Pourquoi le señor Kroll m'attaque-t-il ?

Malko, à cet instant, comprit la manip'. C'est le président Uribe *lui-même* qui avait saboté l'opération, très probablement en s'adressant aux AUC. Le général Garcia Luna était de bonne foi. Ce dernier ramassa sa casquette, respirant encore difficilement, pendant qu'Eric

Kroll, un peu calmé, discutait avec le pilote. Malko expliqua ce qui était arrivé et le général colombien protesta aussitôt :

— Je n'y suis pour rien. Sur mon honneur d'officier, je vous le jure.

— Je vous crois, assura Malko ; il faut excuser M. Kroll. Cet incident est gravissime et peut mettre en péril la survie des trois otages américains...

— Si ce que vous dites est vrai, remarqua le général, deux policiers du DAS sont morts. Ceux qui se trouvaient dans le fourgon... Un officier ne fait pas tuer ses propres hommes.

Eric Kroll s'approcha et sans un regard au général lança à Malko :

— Le pilote demande ce qu'on fait.

— Il ne faut pas se dérober, conseilla Malko. Allons au rendez-vous. Sinon, ils croiront que *nous* avons monté le coup.

Esmeralda s'approcha.

— Moi, je reste pour essayer d'obtenir des informations sur ce qui s'est passé. Là-bas, je ne servirai à rien.

La rencontre ne serait pas facile.

* *

*

Le convoi comportant le 4 X 4 où avaient pris place Eric Kroll, Malko et deux soldats, escorté de trois autres véhicules bourrés de soldats, avait quitté le camp de La Perdrera vers cinq heures du matin. Il suivait la rive sud du rio Caquetá. Un hélicoptère Blackhawk tournait au-dessus de lui, prêt à intervenir. La piste longeant le fleuve avait la même couleur que ses eaux limoneuses. Sur l'autre rive, une jungle épaisse descendait jusqu'à la berge. À six heures moins le quart, ils arrivèrent en face du pont de lianes permettant de traverser le rio Caquetá. De l'autre côté, il aboutissait à une petite clairière. Ils attendirent. Pas un bruit, à part des cris d'oiseaux. Les soldats se déployèrent dans les hautes herbes, scrutant la berge d'en face. Aucun signe de vie. Le soleil chauffait de plus en plus. À six heures trente, Malko fut sûr qu'ils ne viendraient pas, mais ils attendirent sept heures pour repartir.

Les FARC avaient dû apprendre le drame par leurs *mercenarios* de Bogotá. Défait, Eric Kroll, laissa tomber :

— Ils sont peut-être déjà exécutés...

Une heure plus tard, le Falcon 900 s'élevait au-dessus du tapis vert de la jungle. Direction Bogotá. Épuisés, les deux hommes s'endormirent, n'ayant pratiquement pas fermé l'œil de la nuit. Une voiture de la CIA les attendait à l'aéroport. Le chauffeur leur tendit *El Tiempo*. Presque toute la une était occupée par une photo des deux véhicules calcinés. Bien entendu, l'attentat était attribué aux FARC.

Aucun journaliste n'avait pu approcher des véhicules et toutes les victimes étaient supposées être des hommes du DAS. Ils foncèrent à l'ambassade. Tom Crispoll, l'adjoint d'Eric Kroll, les attendait, le visage grave. Il amena le chef de station devant son ordinateur.

— *Sir*, dit-il, je viens de communiquer avec Washington.

Il faut que vous appeliez l'Agence de toute urgence.

Malko comprit immédiatement pourquoi. Le site des FARC s'affichait sur l'écran. Malko lut : « *Fuerzas armadas revolucionarias de Colombia. Ejército del Pueblo*. Les forces de l'oligarchie ont lâchement assassiné huit des nôtres au cours de leur transfert. En réponse à ce crime atroce, notre direction militaire a prononcé la condamnation à mort des trois espions américains de la CIA qu'elle détient depuis le 13 février de cette année. »

Eric Kroll, blême, se laissa tomber dans son fauteuil et jeta un regard torve à Malko.

— *My God !* Qu'est-ce que je vais leur dire ?

— La vérité, conseilla Malko. Nous n'avons pas failli. Nous sommes victimes d'un système pourri, il faut essayer de les sortir de là.

* *

*

Allongé sur son lit au *Victoria Regia*, Malko broyait du noir, épuisé nerveusement et physiquement. Toute la journée, Eric Kroll avait envoyé des messages à Langley. De l'ambassade, Malko avait prévenu Frank Capistrano, qui, lui, avait tout de suite compris.

— On ne peut rien vous reprocher, avait-il conclu. Je vais parler moi-même au président. Souvenez-vous de l'expédition en Iran montée par le président Carter pour délivrer les otages de l'ambassade. Fiasco total. En plus, ici, vous avez été trahi.

— Si les trois otages sont liquidés, dit Malko, c'est un coup terrible. Je me sens responsable.

— Vous n'êtes responsable que d'avoir tenté un coup qui a échoué ! On se reparle demain.

Malko avait laissé sa télé allumée. Il s'attendait à chaque seconde à apprendre l'exécution des trois Américains. Le téléphone sonna. C'était Esmeralda Trinidad.

— Tu as pu te reposer ? demanda-t-elle.

— Pas vraiment, avoua Malko. Tu as appris quelque chose ?

— Oui. Hier soir, dans une soirée, le mari de Soraya Hoyos a plastronné en disant qu'il venait de jouer un bon tour aux subversifs et à leurs amis. Mais les AUC n'ont pas pu agir sans le feu vert de la présidence. Uribe éprouve une haine viscérale pour les FARC depuis l'assassinat de son père. Cela va au-delà des intérêts politiques.

— Tu crois qu'ils ont déjà exécuté les trois otages ? demanda Malko.

— Je ne pense pas. Les FARC sont bâtis sur le modèle soviétique. Les décisions de ce genre doivent être ratifiées par Manuel Marulanda Vélez, le numéro un. Après une discussion collective, et il n'est pas sûr qu'ils se mettent d'accord. Certains, comme Raúl Reyes, seront contre une vengeance ; il est à la recherche de respectabilité. Tandis que El Mono Jojoy poussera à une exécution spectaculaire. En plus, tout cela va prendre un peu de temps.

— Et « Pablo » ?

— Il est peut-être mort, en tant que responsable d'une opération qui a tourné au désastre. De toute façon, il ne te parlera jamais plus. Il considère que vous n'avez pas tenu vos engagements. Que vous auriez du prendre des précautions supplémentaires.

— C'est vrai, reconnut Malko, nous n'avons pas anticipé. Mais, avec une escorte militaire, cela semblait inutile. Même Eric Kroll n'y a pas pensé.

— J'active tous mes contacts, conclut Esmeralda, et je viens te chercher pour dîner. Il faut te changer les idées.

* *

*

Le général Garcia Luna alluma lentement un de ses cohibas avec un Zippo cabossé qui avait résisté à dix ans de lutte antiterroriste. Amer. Lui aussi avait beaucoup téléphoné, après l'attentat. Et fini par découvrir la vérité. Il avait été manipulé par son propre président, ce qui signifiait qu'on ne lui faisait pas totalement confiance. C'est le ministre de la Justice qui avait communiqué l'itinéraire aux tueurs des AUC. Mais c'est la présidence qui leur avait donné le feu vert. Sacrifiant délibérément deux policiers du DAS, mais coupant court à toute dérive « molle ». Rien ne devait détourner le pays de la guerre à mort contre les FARC.

* *

*

Esmeralda Trinidad, maquillée, extrêmement attirante dans un tailleur gris avec bandeau assorti, avait visiblement à cœur de faire oublier à Malko le drame de la veille. Pourtant, il la sentit différente, tendue, ailleurs.

— Où m'emmènes-tu ? demanda-t-il.

— Au *Bella Vista*, sur la route de La Calera.

Malko connaissait. Un endroit magique, surplombant Bogotá, d'où on avait la ville à ses pieds. La salle était pratiquement vide et on leur

apporta tout de suite de l'*aguardiente*. Malko réclama du Champagne. En vain. Au *Bella Vista*, le Taittinger était inconnu : trop cher.

— Qu'as tu appris depuis tout à l'heure ? interrogea Malko.

— Des choses intéressantes, sur toi.

— Sur moi ?

— Oui. Les FARC ont mis un contrat sur toi pour un kidnapping. C'est un *commandante* venu spécialement du *Bloque Sur* qui en est responsable. Il a sous-traité avec « *Los Calvos*⁽⁹⁶⁾ », une bande de voyous à qui appartiennent des policiers et des militaires. On leur a promis 20 000 dollars alors que le tarif pour un kidnapping c'est 3 000 ou 4 000. Il faut que tu quittes la ville. Personne ne peut te protéger contre ce genre de menace.

— Ce n'est pas sérieux, protesta Malko. Je veux *encore* essayer de récupérer ces trois otages.

— Si, c'est sérieux, trancha Esmeralda. Viens voir.

Elle l'entraîna sur la terrasse dominant la route de La Calera et lui désigna un homme en moto arrêté devant une pizzeria, en train de manger une pizza sur sa machine.

— Il nous a suivis depuis la *Victoria Regia*, fit-elle simplement. Et il y en a sûrement d'autres. 20 000 dollars, cela fait cinquante millions de pesos. Beaucoup d'argent dans un pays où les gens en gagnent 500 000 par mois.

Le motard avait fini sa pizza, mais il ne s'éloigna pas. Esmeralda avait raison. Ils rentrèrent dans le restaurant. Sous la table, leurs jambes se touchèrent et, pendant quelques secondes, Malko oublia l'horreur des dernières vingt-quatre heures. La jeune femme, en dépit de son mysticisme, dégageait une sensualité animale capable de faire fondre toutes les angoisses. Ils terminèrent le dîner sans parler beaucoup. En repartant vers la voiture, il dit seulement :

— Je veux tout faire pour sauver ces otages.

— Tu n'y arriveras pas, dit simplement Esmeralda. Et tu te feras tuer.

Tandis qu'ils redescendaient vers Bogotá, il se retourna : le motard était derrière eux.

* *

*

Eric Kroll arborait une vraie tête d'enterrement. Il avait convoqué Malko à l'ambassade une heure plus tôt pour un briefing d'urgence.

— Je viens de recevoir des instructions de Langley, annonça-t-il. On démonte et vous quittez Bogotá.

— Et les trois otages ? objecta Malko.

L'Américain eut un geste d'impuissance.

— Notre ambassadeur vient de publier une mise en garde à l'intention des FARC, disant qu'il rendait leurs chefs responsables de ce qui pourrait leur arriver et que les conséquences seraient extrêmement graves pour eux. Nous l'avons répété sur leur site Internet hébergé en Suisse.

Autrement dit, un coup d'épée dans l'eau.

— Et le gouvernement colombien ?

— Le président Uribe est aux abonnés absents. Le ministre de la Justice et celui de la Défense ont promis de mettre tout en œuvre pour libérer nos otages.

— Ils n'arrivent pas à libérer leurs propres otages ! fit amèrement Malko.

— Je sais, avoua l'Américain. Et en ce qui vous concerne, il y a pire. Le DAS m'a appris que les FARC ont programmé votre kidnapping. Ils veulent, paraît-il, vous exécuter en même temps que les trois otages. Donc, il faut que vous quittiez Bogotá. Les Colombiens sont incapables de vous protéger. C'est une menace extrêmement sérieuse.

Cela corroborait les informations d'Esmeralda Trinidad.

— Je sais, reconnut Malko. Mais je ne partirai pas.

— Votre mission est terminée et vous n'avez pas démérité.

— Je n'abandonnerai pas ces trois hommes qui risquent de perdre la vie à cause de notre échec, rétorqua Malko.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous pouvez faire ? explosa Eric Kroll. Vous n'êtes pas Superman.

— Je l'ignore encore, avoua Malko. Peut-être qu'Esmeralda aura une idée. Elle connaît ce pays mieux que personne.

— Vous êtes fou ! lança le chef de station. Je vous donne *l'ordre* de quitter Bogotá.

Malko se leva.

— Désolé. Il n'en est pas question. Faites-moi expulser, si vous l'osez.

Il sortit du bureau sans serrer la main du chef de station. Ce dernier le rattrapa devant l'ascenseur.

— *My God !* Soyez raisonnable, supplia-t-il. Je suis responsable de votre sécurité.

Malko se retourna, le regard froid.

— Pensez ce que vous voulez : je me donne une semaine pour trouver un plan B.

— Et si, d'ici là, vous êtes enlevé ou assassiné ?

— Ce sera la volonté de Dieu, répliqua Malko, paraphrasant Esmeralda Trinidad.

CHAPITRE XVII

Malko bouillonnait encore de fureur lorsqu'il retrouva Esmeralda pour déjeuner. Elle le regarda avec la même gravité qu'Éric Kroll et l'avertit :

— Il a raison. Ici, quand les gens sont *vraiment* menacés par les FARC, ils quittent le pays pour un moment. Les maires condamnés à mort dans leur village administrent leur commune à partir de Bogotá. Les FARC tiennent toujours leurs promesses.

— *Inch Allah*, fit Malko, philosophe. On ne change plus, à mon âge. J'aurais l'impression de désertier et ce n'est pas dans ma nature.

Esmeralda le regarda tendrement et posa sa main sur la sienne.

— Il faudrait beaucoup de gens comme toi dans ce pays. Mais tu as raison. Depuis hier soir, j'ai travaillé et j'ai peut-être une piste minuscule.

— Laquelle ?

— J'ai parlé avec un prêtre que je connais à Leticia, en Amazonie, très loin d'ici, Gonzalo Yarumal. Il m'a déjà rendu des services quand je travaillais au ministère de la Justice. Il m'a dit connaître quelqu'un qui pourrait nous aider. Un narco brésilien qui a un compte à régler avec les FARC.

— Où est-il ?

— À Manaus, pour le moment, mais il va revenir en Amazonie. Gonzalo Yarumal me préviendra.

— Cela peut prendre combien de temps ?

— Il n'en sait rien. Il lui a fait parvenir un message. Mais attention, c'est une possibilité *très* fragile.

— Pas de nouvelles des otages ?

— Non, aucune.

Ils finirent leur repas. Malko prit deux expressos coup sur coup et annonça :

— Je retourne à l'ambassade.

* *

*

Le *commandante* Gilberto Toro, un plan de Bogotá étalé devant lui, entouré du commando chargé du kidnapping de l'agent de la CIA, expliquait comment ils allaient enlever le *gringo*. Il était arrivé du Sud,

passant par le Sumapaz, le massif montagneux, au sud de Bogotá, qui servait de « corridor » entre la capitale et les jungles de la Caquetá et du Putumayo. Déguisé en paysan, il avait trouvé à Bogotá un téléphone satellite, afin de communiquer plus facilement avec son chef, le commandant Fabien Ramirez. L'enlèvement du *gringo* de la CIA avait été décidé au plus haut niveau, en priorité absolue. En quarante-huit heures, il serait prêt. Il avait l'ordre de le prendre vivant. Un « procès » serait beaucoup plus spectaculaire qu'une exécution. En plus, ce serait un coup sérieux porté à l'autorité de l'État colombien.

Le briefing dura une heure. L'échec était interdit. On frappa à la porte et un jeune homme se glissa dans la pièce. Un des trois *milicianos* chargés de surveiller leur « objectif militaire » vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il tendit ses notes à son chef et relata ce qu'il savait. Un autre avait pris la suite. Deux motos et une voiture.

Gilberto Toro se pencha sur la carte. Il venait d'avoir une idée.

— Nous agirons ici ! annonça-t-il. Il faut que nous quittions la ville très vite, ensuite. Avec le *sequestrado*.

* *

*

Eric Kroll ressemblait à un naufragé du *Titanic* accroché à une planche dans l'eau glacée.

— C'est sérieux, votre Brésilien ?

— J'espère, fit Malko, prudent. J'attends des nouvelles.

Le chef de station exhala un soupir d'hippopotame.

— O.K. *You win*⁽⁹⁷⁾. Je demande à Washington de m'expédier dare-dare vos deux amis, Chris Jones et Milton Brabeck. Pour limiter les risques. Ils peuvent être là demain matin. Eux, plus une Cherokee blindée, ça devrait suffire. Ici, nous avons deux anciens *green berets* sous contrat qui leur prêteront main-forte.

La secrétaire frappa à la porte et lui remit une note qui sembla lui remonter le moral.

— Les écoutes ont repéré un téléphone satellite utilisé par des FARC. Ici, à Bogotá. Il communique avec un autre appareil situé dans la zone de Fabian Ramirez. Malheureusement, ils n'utilisent que des mots codés. On ignore ce qu'ils se disent mais cela confirme mes informations : ils ont fait venir quelqu'un pour organiser votre kidnapping.

— On peut localiser ce téléphone satellite ?

— On s'en occupe déjà. Venez.

Ils gagnèrent un local au second sous-sol, à la Technical Division, où deux techniciens s'affairaient autour d'un fourgon en mauvais état portant une plaque de Bogotá et le nom d'une entreprise de plomberie.

Eric Kroll ouvrit l'arrière, découvrant près d'un mètre cube d'appareillage électronique.

— Avec ceci, expliqua l'Américain, nous pouvons localiser les portables et les téléphones satellites et même les écoutes si on s'approche assez près. Nos deux opérateurs sont costaricains et hispanisants. On ne les remarque pas.

Ils seront au boulot dans une heure.

Il remontèrent à la surface et Eric Kroll guida Malko jusqu'à une Grand Cherokee bleue. Blindée, pneus à l'épreuve des balles. Burton, le « rugueux », salua Malko amicalement.

— Désormais, dit le chef de station, vous ne vous déplacez plus qu'avec ce truc. Espérons que cela suffira.

Ils remontèrent à son bureau où Malko avait laissé son attaché-case. Un câble attendait sur le bureau d'Eric Kroll.

— Chris Jones et Milton Brabeck arrivent demain matin sur American Airlines, annonça ce dernier. 8 h 35.

— J'irai les chercher, dit Malko. Je ne voudrais pas qu'ils se perdent.

— Ils logeront aussi au *Victoria Regia*, précisa l'Américain. Et ils ne viennent pas les mains vides.

Enfin une bonne nouvelle. Mais la journée allait s'écouler lentement.

* *

*

— J'en sais un peu plus ! annonça Esmeralda, à peine eut-elle ouvert à Malko.

Ravi, il la prit dans ses bras et, en effleurant sa hanche, éprouva un petit picotement agréable en sentant sous ses doigts le serpent d'une jarretelle. Inattendu chez cette presque bigote. Esmeralda lui lança un regard amoureux.

— Ce soir, dit-elle, j'ai décidé de faire tout ce que tu veux. Parce que tu me rappelles mon père, qui n'a jamais esquivé un taureau. Même pas celui qui l'a tué.

Touché, Malko demanda quand même :

— Qu'as-tu appris ?

— J'ai le nom du narco. Il s'appelle Fernando da Costa, surnommé « Freddy Seashore ». Jusqu'à ces derniers temps, il achetait vingt tonnes de cocaïne par mois aux FARC. Il lui ont préféré un autre acheteur qui les paie un peu mieux. Il a donc un compte à régler avec Fabian Ramirez et a entendu parler de l'affaire des trois otages. Il prétend pouvoir nous aider.

— Il est toujours à Manaus ?

— Oui, mais il va revenir à Leticia. Il a fait dire au père Gonzalo qu'il

avait une proposition pour les *gringos*.

— Espérons que ce n'est pas bidon, soupira Malko.

Burton attendait dans la Cherokee blindée, en compagnie d'un autre « rugueux » muni d'un M 16 équipé d'un lance grenades M.79. Quand ils montèrent dans le 4 X 4, les portes, en se refermant, firent le bruit d'un coffre-fort.

Ils dînèrent à *La Tarqueria*, le petit restaurant mexicain fréquenté par les Américains : *churrasco* et *caïpirinha*.

Dehors, les deux « rugueux » veillaient. Quand ils sortirent, Esmeralda souffla à l'oreille de Malko :

— Allons à l'hôtel. J'aurai l'impression d'être une autre femme.

Dans l'ombre, il glissa une main entre ses cuisses, qu'elle desserra aussitôt, et il put remonter jusqu'à la lisière du bas, sentir la chair tiède de la cuisse sous ses doigts.

— Pourquoi as-tu mis des bas ?

Esmeralda sourit.

— Pour t'exciter. Un jour, un de mes amants m'a offert une très belle émeraude pour que je m'habille de cette façon. Vous, les hommes, êtes très fétichistes. Moi, c'est l'âme qui me fait fondre...

Dans l'ascenseur du *Victoria Regia*, Esmeralda lui souffla à l'oreille :

— J'ai l'impression d'être une putain. Ta putain. J'espère que Dieu me pardonnera.

Dans la chambre, Malko commanda d'abord une bouteille de Taittinger pour que la fête soit complète. Ils trinquèrent, puis il fit glisser la veste de tailleur de ses épaules et regarda longuement la jeune femme. Celle-ci lui sourit.

— Ce soir, je garde mon bandeau, comme si tu étais un étranger.

Il effleura les pointes de ses seins, puis descendit le long des hanches, suivant les jarretelles jusqu'au bas. Puis déboutonna le chemisier et défit le Zip de la jupe qui tomba à terre. Alors seulement il posa la main sur le sexe d'Esmeralda, le massa doucement, avant d'écarter le string de satin, découvrant un sexe inondé. Apparemment, cela l'excitait d'être une putain.

* *

*

Esmeralda n'avait plus que ses bas et ses escarpins. Agenouillée sur le lit, elle avait pris Malko dans sa bouche. Ils avaient déjà fait l'amour mais Malko n'avait pas joui. Volontairement. Sous cette nouvelle caresse, il sentait qu'il ne résisterait pas longtemps.

— Arrête, dit-il.

Esmeralda obéit.

— Allonge-toi.

Elle obéit encore, s'allongeant sur le ventre.

Malko la contempla longuement. Elle incarnait le désir, avec ses longs bas noirs, ses jambes à demi ouvertes, ses reins creusés et cette croupe magnifique. Et vierge, il l'aurait parié.

Il s'agenouilla derrière elle, et entra avec lenteur dans son sexe, la courbe de ses fesses contre son ventre. Il en aurait crié de plaisir. Esmeralda bougeait doucement sous lui et il dut se retirer pour ne pas exploser.

Il revint contre elle et guida son sexe un peu plus haut. Il sentit Esmeralda se raidir quand il se posa sur l'ouverture de ses reins. Tenant son sexe d'une main, il exerça sur le sphincter une poussée lente mais continue. D'abord, il crut qu'il ne violerait jamais ses reins tant elle résistait, puis, d'un seul coup, l'anneau de muscles se détendit et il s'enfonça dans l'étroit fourreau, presque trop vite. Esmeralda poussa une sorte de cri inarticulé, mais un cri de douleur. Elle avait triché en se préparant, privant Malko du plaisir teinté de sadisme de la violer... Il resta rigoureusement immobile tant son excitation était grande. La voix d'Esmeralda, plus rauque que d'habitude, lui envoya une décharge électrique dans la colonne vertébrale.

— C'est ce que tu voulais ?

— Oui, souffla-t-il.

— Tu es le premier homme avec qui je fais cela, dit-elle, et beaucoup m'ont suppliée, pourtant. Que Dieu me pardonne ! Mais tu le mérites.

Elle s'était totalement détendue et il eut soudain l'impression d'être au fond de son sexe. Alors, il s'épanouit dans son fantasme jusqu'à ce qu'il ne puisse plus se retenir.

— Je vais jouir, souffla-t-il dans les cheveux noirs.

Il sentait déjà dans ses reins le picotement annonciateur du plaisir. Esmeralda poussa un feulement rauque.

— Oui, jouis ! Tu me fais jouir aussi.

Tout son bassin se souleva, pris d'un frémissement prolongé, et il aperçut sa main enfoncée sous son ventre. C'est elle qui se faisait jouir.

* *

*

Chris Jones et Milton Brabeck sortirent parmi les premiers passagers du vol 654 d'American Airlines, chacun portant une valise métallique à la main et une housse dans l'autre. Un agent du DAS expédié par Eric Kroll les escortait. Semblables à eux-mêmes, avec leur costume infroissable froissé, leur cravate criarde, leurs cheveux ras, ils dépassaient tout le monde d'une tête. Leur poignée de main fit du bien à Malko, tout en lui broyant les phalanges. Chris Jones regarda la foule

de l'aérogare, méfiant.

— Ça craint, ici ?

— Un peu, avoua Malko.

— Tout ça, c'est des communistes. Et ils ne nous aiment pas. Enfin, c'est pas pire que Bagdad. J'ai un copain là-bas : il ne sort pas, ne boit pas et ne baise pas depuis trois mois. Il finira par se taper un chameau...

— Chris ! fit Milton Brabeck choqué.

Les deux gorilles, s'ils n'avaient aucun état d'âme pour massacrer les ennemis de l'Amérique, étaient d'une pruderie de chaisière. Bien que, depuis Dubaï⁽⁹⁸⁾ Chris Jones se soit un peu émancipé.

— Venez, fit Malko, les emmenant jusqu'à la Cherokee garée en face.

Les deux gorilles de la CIA et Burton, le « rugueux », se flairèrent comme des bouledogues et ils prirent place dans le 4 X 4 blindé.

— Ça a l'air d'une vraie ville, remarqua Milton Brabeck, il y a des gratte-ciel et le truc où on roule ressemble à un *freeway*.

Pour eux, tout ce qui se trouvait au sud du Rio Grande était une contrée sauvage et dangereuse.

— Il y a même des McDo, précisa Malko, l'eau courante, et il ne fait pas trop chaud.

— Bon, on s'habille ! lança Chris Jones.

Ils ouvrirent leurs deux valises métalliques et en sortirent de quoi équiper un petit porte-avions. En quelques minutes, ils étaient harnachés de pied en cap, des étuis de cheville aux gros holsters abritant de monstrueux pistolets automatiques ressemblant à des mortiers. Coquet, Milton Brabeck avait même prévu une ceinture de petites grenades rondes. Ils remirent leur veste sur leur gilet pare-balles en Kevlar et soupirèrent d'aise, alourdis de dix kilos chacun. Chris tapa la glace de la portière en connaisseur.

— *Good stuff*. Ils ont des RPG7 ici ?

— Pas beaucoup.

— Bonne nouvelle ! conclut le gorille. Alors, on joue les « baby-sitters » ?

— Je suis programmé pour un kidnapping, expliqua Malko. Par des gens très *sérieux*. Ici, il y a un enlèvement toutes les quarante minutes.

— Eh bien, il vont avoir des ratés, ricana Milton Brabeck. À quoi on reconnaît les méchants, ici ? Ils ont des moustaches ?

— Les bons aussi, corrigea Malko.

Son interlude avec Esmeralda, la veille au soir, lui avait remonté le moral. En débarquant dans le hall du *Victoria Regia*, il l'aperçut dans son tailleur rouge, Diego en laisse à côté d'elle. La jeune femme vint vers lui et les deux gorilles s'immobilisèrent, tétanisés.

— Je vous présente Esmeralda Trinidad, dit Malko. Elle a été longtemps District Attorney et collabore avec moi.

Elle a aussi pris une balle dans la tête et perdu un œil.

Visiblement, Esmeralda ne correspondait pas à l'image que se faisaient les deux Américains d'un District Attorney. Mais la Colombie remonta dans leur estime.

— *Holy shit !* marmonna Milton, je vais me faire muter au *Justice Department* en rentrant.

Méfiant, Diego reniflait les deux hommes.

— Il est méchant ? demanda Chris.

— Quand il est en manque, il peut l'être, avertit Malko.

— En manque de croquettes ! ricana Milton.

— Non, de cocaïne, corrigea Malko. Il travaillait pour la police comme chien renifleur et il a pris l'habitude de sniffer.

— *My God !* fit Chris Jones. Un labrador *cocaïnomane* ? Visiblement, cela dépassait son entendement.

— Je savais pour les nègres, mais les chiens... renchérit Milton Brabeck. On est quand même dans un drôle de pays...

Pendant qu'ils allaient s'installer, Esmeralda annonça :

— Je crois qu'il va falloir nous rendre vite à Leticia, en Amazonie. Fernando da Costa y sera après demain.

* *

*

— Nous allons dans ce coin, expliqua Malko en montrant l'Amazone sur la carte occupant tout un panneau du bureau d'Eric Kroll. Leticia, à l'extrême sud de la Colombie.

— Là où c'est tout vert ? demanda, méfiant, Milton Brabeck.

— Exact, confirma Malko. L'Amazonie est grande comme l'Europe, ou deux fois le Texas, si vous préférez. De la forêt, encore de la forêt. Et même des Indiens.

— Il y a des..., commença Chris Jones.

Malko acheva sa phrase :

— C'est l'endroit du monde où il y a le plus d'insectes venimeux, précisa-t-il avec sadisme. Sans parler des araignées, des serpents, des piranhas, des anguilles électriques qui vous envoient des décharges de 700 volts et des anacondas.

— On va être obligés de se baigner ? demanda Milton Brabeck, terrifié.

— Peut-être pas.

— *My God !* Je commence déjà à me gratter, soupira Chris Jones. On est vraiment obligés d'y aller ?

Eric Kroll les rassura.

— J'y suis allé plusieurs fois et j'ai seulement attrapé la dingue.

— La dingue ? firent en chœur les deux gorilles. C'est quoi ?

— Une fièvre virale, mais pas mortelle. On est seulement très secoué. Mais ce n'est pas la saison des pluies, en ce moment. À propos, je me suis renseigné sur ce « Freddy Seashore ». C'est une abominable canaille, un des plus gros narcos du Brésil. Si on le chope, il prend cinq cents ans de prison. Cependant, vous êtes autorisé à entrer en contact avec lui. Sans rien lui promettre, bien sûr.

Malko lui expédia un sourire ironique.

— Cela m'étonnerait qu'il nous aide *gratuitement*. Il n'a pas le profil. Enfin, on verra. Esmeralda vient avec nous. Elle a un contact là-bas. Vous m'avez préparé un Immarsat ?

— Absolument, mais là-bas vous serez exposé...

— Avec Chris et Milton comme baby-sitters, je ne risque rien, sourit Malko. Ou alors, ils ont vieilli.

— Nous ? On est à des années-lumière de la retraite ! protesta aigrement Chris Jones.

— J'ai mis un second véhicule à votre disposition, précisa le chef de station. Je pense avoir localisé le *commandante* des FARC venu organiser votre kidnapping, mais pour l'instant il ne bouge pas de sa planque. J'ai une réunion au DAS, je vous rejoins ensuite au *Victoria Regia*.

Esmeralda Trinidad, Malko et les deux gorilles gagnèrent le parking. Malko prit place dans le premier 4 X 4 blindé avec Esmeralda et Burton au volant, tandis que Chris et Milton embarquèrent dans le second, en compagnie d'un « rugueux » et d'un chauffeur colombien sous contrat avec la CIA. La herse qui protégeait l'entrée de l'ambassade s'abaissa et la grille se releva. L'enceinte extérieure était gardée par des soldats colombiens.

Les deux véhicules tournèrent à gauche, dans la Carrera 45, pour rejoindre l'*autopista* El Dorado. À une centaine de mètres de là, Burton dut ralentir : un marchand ambulant, poussant une charrette pleine de mangues, occupait la chaussée, avançant à une vitesse d'escargot en hurlant à la cantonade « mangas ! mangas ! ». Soudain, deux motards de la Policia Transito apparurent, venant de la Calle 22 A, juste en face de la sortie de l'ambassade. Une voie bordée de petites maisons élégantes. Ils dépassèrent la Cherokee de Malko et stoppèrent à la hauteur du marchand de mangues. Ils descendirent de leurs machines, l'un d'eux se retourna vers le 4 X 4 et adressa un sourire à Burton. Le « rugueux » lui répondit d'un signe amical. À ce moment, une camionnette blanche arriva derrière eux et les doubla, au moment où le marchand de mangues se rangeait enfin, ce qui permit à la camionnette de les dépasser. Le second policier s'était approché de la carriole. Il se pencha sur les mangues comme pour les inspecter, plongea les mains dedans et, tout à coup, en sortit quelque chose qui ressemblait à un tuyau verdâtre.

Malko, qui regardait distraitement la scène, sentit son poulx grimper à 200. C'était un RPG7, avec une roquette enclenchée.

Ensuite, tout se passa très vite.

La camionnette venait de s'arrêter au coin de l'avenue El Dorado. Il en jaillit quatre hommes armés de Kalachnikov. Deux d'entre eux se mirent à arroser les soldats qui gardaient l'ambassade, les forçant à se réfugier à l'intérieur. Deux tombèrent à terre, blessés ou morts. Les deux autres assaillants dirigèrent leur tir sur le second véhicule où se trouvaient Chris et Milton et un « rugueux ». Une grêle de balles s'abattit sur le blindage sans le pénétrer, mais les occupants ne pouvaient pas sortir, sous peine de se faire massacrer.

Malko vit surgir de son côté le serveur du RPG7, un petit bonhomme à la tête d'Indien avec une moustache tombante et des yeux fous. Il braqua le lance-roquette sur la banquette arrière en hurlant quelque chose.

— Il veut que nous sortions, traduisit Esmeralda d'une voix blanche. Sinon il tire.

Le blindage ne résisterait pas à la roquette et ils seraient tués instantanément. Paralysé, Burton serrait la crosse de son MP 5, sans oser réagir. Malko vit le doigt de l'agresseur se crispier sur la détente du lance-roquette. Il avait sûrement l'ordre de tirer si le kidnapping ratait. Et s'il tirait, ils étaient tous morts... Sans hésiter, Malko ouvrit la portière et se laissa glisser à terre. Aussitôt, les deux tireurs qui avaient neutralisé les soldats l'entraînèrent violemment vers la camionnette, tandis que les deux autres reculaient aussi en tirant toujours. Malko fut poussé à l'intérieur, les quatre hommes tombèrent sur lui et le véhicule démarra aussitôt, tournant dans *l'autopista* El Dorado.

Une douzaine de gardes et de Marines surgirent de l'ambassade vingt secondes trop tard. Burton lança le gros 4 X 4 sur la charrette, qui explosa aussitôt dans une gerbe de flammes. Une charge explosive était dissimulée sous les fruits.

La Cherokee fut projetée en arrière, mais resta intacte, protégée par son blindage. Tous les participants au kidnapping avaient disparu, y compris les deux faux policiers, quand Eric Kroll surgit, entouré d'un véritable mur de Marines et d'hommes armés.

— Où est Malko ? cria-t-il.

Chris Jones, qui venait enfin de mettre pied à terre, un 357 Magnum au poing, hurla :

— Ils sont partis avec ! Ils l'ont kidnappé.

Ils coururent jusqu'au coin de *l'autopista* El Dorado. Le fourgon s'était perdu depuis longtemps dans la circulation. Avec Malko à bord.

CHAPITRE XVIII

La camionnette cahotait sur le pavage inégal. Tout de suite après le kidnapping, les quatre agresseurs avaient passé les menottes à Malko, lui avaient bandé les yeux, entravant ensuite ses jambes. Dans un silence total, à part de brèves interjections. Le véhicule roula environ dix minutes puis s'arrêta. Les portières arrière s'ouvrirent et on l'arracha de la camionnette pour le jeter sans ménagement dans un autre véhicule. Il atterrit sur une surface molle, probablement des ballots de tissu. Sa nouvelle prison roulante repartit à une allure beaucoup plus lente. Ils étaient toujours en ville car le véhicule stoppait fréquemment, sûrement à des feux, et ralentissait sans cause apparente : des embouteillages. Le chauffeur avait mis Radio Caracol, la station la plus populaire de Bogotá, berçant Malko de salsas endiablées.

Choqué, étourdi, il n'avait même pas peur. Penser qu'il avait été kidnappé à vingt mètres de l'ambassade américaine ! Il s'accrocha à une certitude pour ne pas perdre son sang-froid : le DAS et les Américains devaient tout faire pour le retrouver. Son véhicule tournait souvent, cahotait parfois sur une chaussée en mauvais état, puis reprenait une grande artère reconnaissable au grondement de la circulation. Ses ravisseurs devaient tenter de sortir de la ville. S'ils y parvenaient, c'était fini pour lui.

* *

*

— Nous avons placé des barrages sur l'autopista *del Sur* et celle de Villavicencio. Nous effectuons aussi des patrouilles sur toutes les routes secondaires, assura le colonel Plazas. Deux Blackhawk surveillent cette zone et nous signaleront les véhicules suspects.

Eric Kroll le toisa, furieux.

— C'est quoi un véhicule suspect ? Vous pensez qu'ils vont arborer le drapeau des FARC sur le toit ? Ils vont forcément vers le Sumapaz pour rejoindre ensuite leur zone sud. Si on ne les arrête pas *maintenant*, on ne retrouvera jamais Malko.

L'officier colombien baissa les yeux, embarrassé. On n'avait jamais intercepté des kidnappeurs. *Los Calvos* organisaient leurs coups comme des opérations militaires. Plusieurs véhicules, des hommes

entraînés, de l'armement efficace. Chris Jones et Milton Brabeck, blêmes, écoutaient. Perdus dans ce monde inconnu et hostile. Une demi-heure s'était écoulée depuis le kidnapping. Tout le périmètre autour de l'ambassade était sécurisé, un peu tard. Des ambulances avaient emporté les blessés et les morts et une haie de Marines gardaient l'entrée. On n'avait pas retrouvé la camionnette blanche, les deux faux policiers et le marchand de manges avaient disparu et il ne restait sur place que la charrette disloquée et le 4 X 4 abîmé par l'explosion.

— Nous avons aussi alerté le bataillon de montagne qui a un check-point sur la route de Cabrera, à trois heures au sud de Bogotá, précisa le colonel Plazas.

Esmeralda Trinidad écoutait, livide. Eric Kroll, contenant sa rage, prit congé du colonel Plazas et l'invita à le suivre à l'intérieur de l'ambassade. Chris Jones et Milton Brabeck leur emboîtèrent le pas. Déboussolés.

— Il ne faut pas compter sur les Colombiens, lança Eric Kroll, ils sont nuls ! Il reste encore une chance : notre équipe de la T.D. surveille toujours la maison où se trouve le *commandante* FARC chargé de coordonner le kidnapping.

Chris Jones sauta en l'air.

— Vous savez où il est ! Qu'est-ce qu'on attend pour y aller ?

Eric Kroll lui jeta un regard de commisération.

— Dans ce coin, on repère un *gringo* à un kilomètre.

Notre équipe est là depuis un moment, ce sont des Hispaniques et on ne les remarque pas. Il faut le surveiller à distance et ensuite réagir vite. Plazas a au moins dit une chose exacte : ils vont chercher à gagner le Sumapaz. Apparemment, le *commandante* n'a pas participé au kidnapping, mais il va sûrement rejoindre les ravisseurs pour prendre livraison de Malko. Il ne faut donc pas le lâcher.

* *

*

Le *commandante* Gilberto Toro décrocha le téléphone qui sonnait. Aussitôt, une voix d'homme annonça :

— *Señor*, votre livraison de fleurs est arrivée. Nous vous la livrerons dans une heure.

— *Con mucho gusto*, répondit l'homme des FARC. Venez avec la facture.

Il raccrocha, fou de joie, et composa immédiatement un numéro sur son Immarsat. À l'homme qui répondait, il dit simplement :

— Je viens de sortir de l'hôpital et je pense être là ce soir.

Il débrancha ensuite l'appareil et le cacha dans le bas d'un

réfrigérateur, à la place du moteur. Cet appartement n'était pas habité et servait de planque provisoire à des gens comme lui. Depuis son arrivée, il avait dormi sur un matelas à même le sol, se nourrissant de *maramozza* et de racines de yucca. Il exultait : une fois qu'il aurait remis les 20 000 dollars à *Los Calvos*, le reste était facile.

Il regrettait d'abandonner l'Immarsat mais un *campesino* ne se promène pas avec un téléphone satellite... Habillé en paysan, il se fondait parfaitement dans le paysage. Ses faux papiers étaient en règle et il n'avait même pas d'arme. Il n'avait plus qu'à gagner l'avenue Boyaca toute proche et à prendre un bus.

* *

*

Les deux 4 X 4 sortirent en trombe de l'ambassade américaine. Dans le premier se trouvaient Eric Kroll et trois « rugueux » armés jusqu'aux dents, et, dans le second, Chris Jones et Milton Brabeck, Esmeralda Trinidad et un chauffeur de la *Company*. Le chef de station de la CIA avait pris plusieurs radios permettant de rester en contact avec l'ambassade, son équipe technique en planque et, au besoin, d'appeler à la rescousse le DAS et la police.

Ils filèrent sur l'Avenida Ciudad de Cali pour rejoindre l'*autopista del Sur*. Eric Kroll se pencha sur la carte déployée sur ses genoux. La maison abritant le *commandante* des FARC se trouvait près de l'avenue Boyaca, dans le quartier Salvador-Allende.

— Sunset, où en êtes-vous ?

— Rien ne bouge, annonça le technicien de la CIA, il est toujours à l'intérieur. Nous venons d'intercepter une communication émise par son Immarsat.

Il répéta le message sibyllin qu'Eric Kroll interpréta aussitôt. Le responsable du kidnapping décrochait, donc n'émettrait plus, rendant sa future localisation impossible.

— Sunset, ordonna-t-il, gardez un moyen de transmission avec vous et suivez la cible si elle sort. Ne prenez aucun risque d'identification.

Au cours des jours précédents, son équipe avait localisé la maison d'où partait l'émission mais n'avait pas vu celui qu'elle surveillait. Eric Kroll coupa la communication, rongé par l'angoisse. Ils roulaient sur l'*autopista del Sur* et allaient bientôt sortir de Bogotá. Il décida de ralentir, attendant des nouvelles de « Sunset ». il entendait sur son scanner les communications de la police colombienne et, de ce côté-là, il ne semblait pas y avoir beaucoup d'espoir...

* *

*

Le commandant Gilberto Toro sortit de la maison qu'il avait occupée depuis son arrivée à Bogotá et s'éloigna à pieds vers une station de *bucetas* de l'avenue Boyaca. Si tout se passait bien, il aurait quitté Bogotá dans une heure et demie. Le plus dur était fait. Il rejoignit d'autres personnes qui attendaient le *buceta* d'Usme et se perdit au milieu d'eux. Dans ce quartier populaire, il se sentait parfaitement en sécurité. Le *buceta* arriva dix minutes plus tard, à moitié vide. Il s'installa à l'avant, son sac sur les genoux. Deux kilomètres plus loin, le *buceta* ralentit puis s'arrêta au check-point. Des soldats fouillaient tous les véhicules, arme au poing. L'un d'eux passa la tête dans le bus, regarda rapidement les passagers et redescendit. Des blindés légers à roues formaient une chicane en travers de la chaussée, interdite de surcroît par des herbes. Les *chulos* mettaient le paquet pour retrouver le *gringo* américain. Ça le fit sourire intérieurement.

Le *buceta* repartit. Gilberto Toro n'avait prêté aucune attention à un homme monté en même temps que lui, un Latino assis à l'arrière, habillé comme un ouvrier.

* *

*

Les deux 4 X 4 de la CIA avaient stoppé sur le bas-côté de l'*autopista del Sur*. Depuis vingt minutes, « Sunset » ne donnait plus de nouvelles et ne répondait pas aux appels frénétiques du chef de station. Celui-ci coupa sa radio et explosa.

— *God damn it !* Qu'est-ce qu'il fout ?

C'était l'angoisse absolue. Si le *commandante* des FARC leur filait entre les doigts, ils ne retrouveraient jamais Malko. Tous les quarts d'heure, le DAS l'appelait pour lui dire qu'ils n'avaient encore rien trouvé. Un Blackhawk était passé au dessus de leur tête, à peu près aussi utile qu'un filet à papillons.

Le chef de station alluma une cigarette sans difficulté, malgré le vent violent avec son Zippo et l'éteignit aussitôt : trop stressé, même pour fumer. Chris Jones sortit de l'autre 4 X 4 et le rejoignit.

— Rien ! laisse tomber Eric Kroll, avant même qu'il ouvre la bouche.

Des véhicules de toutes sortes défilaient à côté d'eux dans un grondement ininterrompu qui vous vidait le cerveau. La tête basse, Chris Jones repartit apporter les mauvaises nouvelles à Milton Brabeck et Esmeralda Trinidad.

Il n'avait pas tourné les talons qu'une des radios s'anima.

— Ici Sunset, annonça la voix de l'agent de la CIA, le sujet vient de quitter un bus où je me trouvais. J'ai le contact visuel. Nous sommes à Soacha.

Eric Kroll l'aurait embrassé ! Voilà pourquoi il était resté muet.

— Il est seul ? demanda-t-il.

— Oui.

— Il n'a rencontré personne ?

— Non. Pour l'instant. Il se dirige à pied vers un marché qui se trouve dans la Calle 18.

— Ne le perdez surtout pas ! adjura Eric Kroll.

Il se jeta sur sa carte : Soacha, un des quartiers excentriques de Bogotá, se trouvait à cinq kilomètres plus au sud. Il démarra comme un fou, pour tomber un peu avant Soacha sur un check-point, qu'il franchit en trombe, suivi par le second 4 X 4. Par radio, il mit Chris Jones au courant. On approchait de l'heure de vérité. Malko était peut-être déjà loin, donc leur unique piste était l'homme pris en compte par « Sunset ». Quelques minutes plus tard, ils passèrent devant un panneau annonçant : Municipio de Soacha. On était déjà dans la campagne, au bord de l'autopista *del Sur*. Eric Kroll appela aussitôt le Q.G. de la police et demanda s'il y avait des check-points au sud de Soacha. La réponse arriva très vite.

— Non, annonça le responsable de la traque, le plus au sud se trouve au *nord* de Soacha.

Celui qu'ils venaient de franchir. Donc, si les kidnappeurs étaient arrivés jusque-là, ils n'avaient plus aucun obstacle avant la route de Sumapaz.

Les deux 4 X 4 traversèrent Soacha, le dépassèrent, et le chef de station décida de s'arrêter un kilomètre plus loin, en face d'un établissement industriel, la « Fabrica de bicicletas Standard ». Un nombre important de véhicules divers était garé en face et ils pouvaient s'y intégrer sans se faire remarquer. Il dut patienter près de dix minutes avant d'entendre la voix de « Sunset » dans la radio.

— Le sujet a rejoint des gens qui ont un stand de vêtements sur ce marché, annonça l'agent de la CIA. Ils ont un fourgon gris Toyota dont voici le numéro : 342 876 BG.

— Aucune trace de Malko ?

— Aucune.

Il pouvait se trouver dans le fourgon. Le chef de station pria pour que le transfert vers un autre véhicule n'ait pas déjà eu lieu. Avec tous les chemins secondaires, les check-points ne servaient à rien. Si Malko était déjà loin, c'était foutu. La radio crépita à nouveau.

— Le sujet vient de repartir. Il est en train de monter dans un bus à destination de Cabrera.

Une petite ville au cœur du Sumapaz. Donc, la mission du *commandante* des FARC était terminée, il repartait les mains dans les poches. Où pouvait se trouver Malko ? La seule piste restante était le fourgon Toyota du marché de Soacha.

— Qu'est-ce que je fais ? interrogea « Sunset ». Je suis le sujet n° 1 ?

— Non, trancha Eric Kroll. Notez le numéro du bus pour Cabrera. Je vais demander aux Colombiens de l'intercepter plus loin.

— Ils s'en vont, lança soudain « Sunset ». Ils sont plusieurs et viennent de monter dans le Toyota. Je ne peux pas les suivre, je suis à pied.

— Décrochez, ordonna le chef de station, je vais essayer de prendre le Toyota en charge.

Il avait deux options. Ou bien revenir sur Soacha et tenter de retrouver le fourgon gris Toyota, ou l'attendre là où il se trouvait, en pariant qu'il emprunterait l'autopista *del Sur*. Il choisit la seconde solution, avertit Chris Jones et, aussitôt après, le Q.G. de la police. Il expliqua la situation, donnant le signalement du véhicule suspect.

— Nous alertons toutes nos forces, promit le responsable, un certain major Gomez, et nous envoyons les deux Blackhawk sur zone.

La gorge nouée, Eric Kroll commença à examiner tous les véhicules qui défilaient sur la voie rapide, à raison de cent à la minute. Il en avait le tournis, mais c'était la dernière chance de retrouver Malko. Le Q.G. de la police rappela.

— Nous avons identifié le propriétaire de ce véhicule, annonça le major Gomez. Il s'agit d'un individu lié à *Los Calvos*. Un ancien policier.

* *

*

— Le voilà !

Sans s'en rendre compte, Chris Jones avait crié dans la radio. Le fourgon Toyota gris immatriculé 342 876 BG venait de passer devant eux, noyé dans le flot de la circulation.

Fugitivement, le gorille avait aperçu trois hommes dans la cabine du véhicule. Eric Kroll repartit en tête, un poids de moins sur la poitrine. Son option s'était révélée bonne. Le Toyota ne pouvait plus leur échapper. Mais Malko était-il à bord ? S'il ne s'y trouvait pas, il n'y avait pas beaucoup de chances de le retrouver. Les deux 4 X 4 de la CIA se glissèrent dans le flot des véhicules se dirigeant vers le sud, laissant toujours plusieurs voitures entre eux et le fourgon Toyota. Si les kidnappeurs s'apercevaient qu'ils étaient suivis, ils pouvaient exécuter Malko comme ils l'avaient fait dans d'autres cas. Mais il fallait agir vite. Dix kilomètres plus loin, l'autopista se transformait en une simple route à deux voies et ce serait très difficile de doubler. Chris Jones trépidait.

— On les saute ! lança-t-il dans la radio. Laissez-nous faire.

Son 4 X 4 doubla celui d'Eric Kroll, puis un *buceta*, et vint se placer

derrière le fourgon. Il n'y avait plus qu'à attendre un ralentissement... Ce qui arriva quelques minutes plus tard. Volontairement, le « rugueux » au volant du 4 X 4 accéléra légèrement et vint s'encastrer dans l'arrière du fourgon. Celui-ci stoppa quelques secondes plus tard, tandis que les autres véhicules, klaxonnant comme des malades, les doublaient par la gauche ou la droite.

En un timing parfait, Chris Jones et Milton Brabeck jaillirent chacun par une portière du 4 X 4 et arrivèrent en courant à la hauteur du fourgon Toyota. Le conducteur avait déjà ouvert sa portière. Chris Jones l'agrippa par l'épaule et le projeta sur la chaussée. Il roula à terre et un gros revolver nickelé glissa de sa ceinture, jusqu'aux pieds de Chris Jones. Celui-ci n'hésita pas une fraction de seconde. Le bras tendu, il visa l'homme en train de se relever. Deux projectiles du 357 Magnum lui firent exploser la tête. Ce n'était pas l'heure de la guerre en dentelles.

Milton Brabeck n'attendit pas que les deux passagers du Toyota réagissent. Son Glock bien calé dans ses deux mains, il vida son chargeur sur les deux occupants de la cabine, qui s'effondrèrent, foudroyés.

Les autres « rugueux » avaient sauté à terre et accouraient, arme au poing. Le chauffeur du 4 X 4 de Chris Jones recula, dégageant les portes arrière du fourgon. Chris et Milton les ouvrirent brutalement. L'intérieur du véhicule était sombre mais ils distinguèrent quand même des ballots de tissu et deux hommes, le dos appuyé à la cloison les séparant de la cabine. L'un d'eux tenta de sortir un pistolet. Les deux Américains tirèrent en même temps. Les tôles tremblèrent sous les impacts et les deux passagers restèrent collés à la cloison. Eric Kroll surgit avec ses deux gardes du corps.

— Vous avez trouvé Malko ? cria-t-il.

Chris et Milton, sans un mot, étaient en train de jeter sur le bitume les ballots de tissu. On ne pouvait plus s'entendre : un Blackhawk tournait au-dessus de la scène de l'interception à très basse altitude, rendant même inaudible le concert de klaxons...

Un pied apparut enfin, puis une jambe : ligoté, bâillonné, aveuglé, Malko gisait sur le sol du fourgon, dissimulé par les ballots de tissu. Les deux gorilles le sortirent avec précaution, coupèrent les liens de ses jambes. Pour les menottes, il faudrait attendre un peu. Esmeralda lui arracha son bâillon.

— Tu n'es pas blessé ? demanda-t-elle.

Malko réussit à esquisser un sourire.

— Non, dit-il, mais j'ai eu très peur.

* *

*

Cinq corps étaient étendus sur le bas-côté de *l'autopista del Sur* dont la circulation était détournée par une nuée de policiers. Un hélico venait de déposer le colonel Plazas. Assis dans un des 4 X 4, Malko récupérait, enfin débarrassé de ses menottes. L'officier colombien rejoignit Eric Kroll.

— C'était bien le gang de *Los Calvos*, lui apprit-il, sauf l'homme du milieu, là...

Un *campesino* allant dans le Sumapaz, ignorant tout de l'affaire, qui avait voulu profiter du véhicule. Il s'était trouvé au mauvais endroit, au mauvais moment. Sept projectiles dans le corps, il était, lui aussi, extrêmement mort. Un autre policier accourut et annonça :

— Nous avons intercepté le bus de Cabrera et arrêté un homme. Il a des papiers en règle mais trop d'argent sur lui pour un *campesino*.

Sans la surveillance électronique de la CIA, l'opération des FARC aurait réussi...

Dans le 4 X 4, Esmeralda avait posé sa main sur celle de Malko. Elle lui dit tendrement :

— Pendant deux heures, j'étais aussi angoissée que lorsque le médecin m'a annoncé que j'avais un cancer, il y a dix ans.

— Nous nous en sommes sortis tous les deux, dit Malko. La Colombienne baisa la croix suspendue entre ses seins.

— Grâce à Dieu ! murmura-t-elle.

Malko n'avait pas encore récupéré. Il lui semblait que toute l'affaire avait duré un temps très long alors que tout s'était déroulé en moins d'une heure. Mais quand il s'était retrouvé sous les ballots de tissu, en train de rouler vers le sud, il avait bien pensé ne jamais revoir son château...

— Je prendrais bien une vodka ! fit-il.

— Tu auras tout ce que tu veux, tout à l'heure, promit Esmeralda. Elle y compris.

— Nous partons toujours demain pour Leticia ? demanda Malko.

— Si tu n'es pas fatigué, oui. Le *padre* Gonzalo nous attend.

* *

*

Le Boeing 737 d'Aerorepublica descendait doucement vers Leticia, survolant le tapis vert de la jungle amazonienne s'étendant à perte de vue, coupé par quelques rivières boueuses, seul moyen de se déplacer dans cette immensité dépourvue de routes. On était à l'extrême sud de la Colombie, aux frontières du Brésil et du Pérou, l'Amazone coulant entre les trois pays. Leticia avait d'ailleurs un prolongement brésilien, Tabatanga. Les deux villes n'en faisaient qu'une.

Chris Jones et Milton Brabeck écarquillèrent les yeux devant la

minuscule aérogare au toit de tôle, le vieux 727 Suramerica Lineas qui semblait pourrir là, les manutentionnaires poussant les chariots de bagages à la main, la jungle tout autour, et surtout, la chaleur poisseuse qui vous assommait comme un marteau.

Le bout du monde...

Un insecte non identifié bourdonna, vint se poser sur la main de Milton Brabeck et le piqua ! Le gorille poussa un hurlement.

— Tu crois que c'est venimeux ? demanda-t-il à Chris Jones qui fanfaronna, pas rassuré :

— Tu verras si ta main tombe.

On faisait la queue pour récupérer les bagages. Des passagers locaux, quelques touristes, type baba-cool, une équipe de la télévision colombienne.

— Putain qu'il fait chaud ! soupira Chris Jones, déjà en nage.

Au départ de Bogotá, un officier du DAS avait envoyé leur artillerie jusqu'à la cabine afin d'éviter tout contrôle fâcheux... À peine furent-ils dehors qu'un petit Noir volubile leur proposa de les emmener à l'hôtel *Anaconda*, la perle de l'Amazonie. Ils s'entassèrent tous les quatre dans deux taxis. Leticia commençait pratiquement un kilomètre plus loin, coupé de zones de jungle. Des deux roues pétaradaient, l'architecture allait du toit de tôle à l'élégance coloniale hispanique, cela ressemblait à l'Afrique, avec des rues en terre battue se coupant à angle droit, de modestes échoppes vendant des souvenirs, un camp militaire. Une petite bourgade coincée entre la *selva* et les eaux boueuses de l'Amazone, lequel s'éloignait de plus en plus, son lit ensablé le repoussant toujours plus loin... Ils arrivèrent enfin devant l'*Anaconda*, modeste établissement sur la Carrera 11, trois étages de crépi jaunâtre rehaussé de bandes vertes, et quand même une piscine, la seule de la ville, mais pas d'ascenseur. Du dernier étage, on n'avait pas l'impression d'être dans une agglomération mais dans un océan de végétation luxuriante piqueté de quelques toits de tôle. La chambre partagée par Esmeralda et Malko était immense, sale et à peine climatisée... On frappa à la porte. C'était Milton Brabeck torse nu, enroulé dans une serviette.

— Il n'y a pas d'eau chaude ! annonça-t-il d'une voix sépulcrale.

Esmeralda se renseigna au téléphone.

— Il fallait spécifier que vous vouliez de l'eau chaude, lui apprit-elle.

Dans ce pays tropical, c'était un luxe. Le gorille repartit se doucher à l'eau presque froide. Il n'y avait pas non plus de baignoire. Par contre, un couple de perroquets, autour de la piscine, poussait des cris assourdissants à longueur de journée.

— Quand rencontrons-nous le *padre* Gonzalo ? demanda Malko.

— Il doit m'appeler sur mon portable.

Il la laissa se doucher et partit explorer Leticia. En face de l'hôtel, il

y avait une grande esplanade qui se prolongeait jusqu'au fleuve, puis une petite voie en pente au sol défoncé, bordée par un marché en plein air. Au carrefour suivant, un bar, le *Tio Tom*, qui se prolongeait sur le trottoir, semblait tout droit sorti d'un western, avec de la musique à tue-tête et une grosse patronne indienne.

Quand il regagna l'*Anaconda*, Esmeralda lui annonça :

— Le *padre* Gonzalo a appelé, on le retrouve ce soir à Tabatanga, au restaurant *Tres Fronteras*.

* *

*

On passait de Leticia à Tabatanga sans s'en apercevoir, en suivant la Carrera 6 qui devenait Avenida de Amizade, une grande avenue bordée de restaurants, de cafés et de garages, donnant sur des rues en terre battue sans éclairage. On était au Brésil. Le *Tres Fronteras* était totalement vide quand ils y arrivèrent en taxi, et ouvert à tous les vents, sous un toit en bambou. Le patron somnolait devant une télé suspendue au fond. Ils entendirent une voiture s'arrêter et, quelques instants plus tard, un homme pénétra dans le restaurant. La quarantaine, les cheveux noirs bien peignés, les traits réguliers, une chemise où était accrochée une petite croix en or. Plus une allure de play-boy tropical que de prêtre. D'ailleurs, son regard s'arrêta immédiatement sur Esmeralda. Peut-être à cause de son bandeau, peut-être encore attiré par la croix en or, mais plus probablement par les seins gonflés sous le T-shirt rose. La foi n'empêche pas les sentiments.

Esmeralda se leva et alla à sa rencontre, échangeant quelques mots à voix basse avec lui, et faisant ensuite les présentations. Onctueux, charmeur, le *padre* Gonzalo eut un mot aimable pour chacun. La carte était variée mais, après une brève discussion avec le patron, la sentence tomba : il n'avait que du *churrasco*, de la bière, du scotch et des caïpirinhas. Ce qui évitait les affres du choix. Les commandes passées, Malko se retourna vers le *padre* Gonzalo.

— Vous savez pourquoi nous sommes venus ?

Celui-ci jouait avec la croix accrochée à la poche de sa chemise, le regard glué à la poitrine d'Esmeralda. Malko nota sa Rolex et le petit portable ultramoderne suspendu au bout d'une chaîne. Il avait aussi les ongles manucurés... Pour un curé au fin fond de l'Amazonie, il cultivait décidément l'élégance.

— Bien sûr, acquiesça-t-il d'une voix suave. Il y a quelques jours, j'ai été contacté par un homme qui a fait des dons très généreux à notre paroisse, un Brésilien très pieux, Fernando da Costa.

— Le trafiquant de drogue, précisa Malko.

Le *padre* Gonzalo eut un geste onctueux signifiant qu'il ne se mêlait pas des affaires des gens. Son portable sonna et il répondit brièvement. À cette heure-là, ce n'était pas pour une confession...

— Quand pouvons-nous rencontrer M da Costa ? demanda Malko.

— Il sera demain à Benjamin-Constant, de l'autre côté du fleuve, au Brésil, dit le prêtre ; à l'hôtel du même nom. Il vous attend en fin de journée. Il m'a dit qu'il pourrait vous aider dans cette douloureuse affaire des *sequestrados*.

Tout en parlant, il mordillait sa croix en or, sans quitter Esmeralda des yeux. Les *churrascos* arrivèrent, carbonisés. Le restaurant était toujours vide.

— Il y a des FARC dans la région ? demanda Malko.

— On le dit, admit le prêtre, mais je ne m'occupe pas de politique. Beaucoup de bateaux passent la nuit, en route vers Manaus, des « go-fast » équipés de trois moteurs puissants. On dit qu'ils transportent de la cocaïne.

— Il n'y a pas de police ?

— Oh si, nous sommes bien protégés. Il y a un détachement de l'armée, la *Brigada de Selva* n° 26, et puis deux patrouilleurs de l'*Armada* pour surveiller l'Amazone le long de la rive colombienne, entre le Pérou et le Brésil ; seulement, ils n'ont pas de fuel et ils restent à quai...

Malko savait aussi que les États-Unis avaient un radar militaire à Leticia, abrité par l'armée colombienne, pour surveiller le trafic de drogue.

Le dîner se termina rapidement par des cafés infects. Le *padre* Gonzalo partit le premier dans une Kia blanche toute neuve.

Chris Jones, perplexe, demanda à la cantonade :

— C'est un vrai religieux ? Esmeralda sourit, pleine d'indulgence.

— Il peut être un excellent prêtre et aimer les femmes. Les taxis les ramenèrent à l'*Anaconda*. Leticia dormait.

Il faisait une chaleur poisseuse dans la chambre, à cause de la clim' asthmatique, et Malko eut du mal s'endormir.

— Ce prêtre me semble étrange, remarqua-t-il.

— Il connaît beaucoup de monde, dit Esmeralda. Il m'a déjà rendu des services.

* *

*

Il fallait traverser un marécage sur des planches pourries pour arriver à l'embarcadère, un ponton amarré dans la boue, qui faisait aussi bistrot. Une douzaine de *lanchas* équipées de moteurs hors-bord étaient amarrées, des taxis fluviaux pour Benjamin-Constant. Un

moteur hors-bord et, heureusement, un toit. On s'asseyait sur des bancs en bois. Les deux gorilles respiraient à peine : 100 % d'humidité et 35 °C. Ils regardèrent les eaux jaunâtres de l'immense Amazone d'un air méfiant. Le fleuve majestueux n'avait à cet endroit qu'un kilomètre de large. De l'autre côté, c'était le Pérou. L'esquif se lança dans le courant. Milt et Chris guettaient les remous comme si des piranhas allaient sauter dans la *lancha* pour les dévorer... Benjamin-Constant se trouvait à une heure de navigation, sur l'autre rive, en territoire brésilien. Au confluent du rio Yawari et de l'Amazone. Ils croisèrent des barques de pêcheurs, un énorme bateau lancé à toute vitesse, puis un hydroglisseur. Iquito, au Pérou, était à 450 kilomètres, Manaus, vers l'est, à 1700. L'Amazone était le poumon de toute la région. Des souches flottaient partout. Soudain, de gros poissons jaillirent de l'eau, autour d'eux, d'une belle couleur rose.

— Ce sont des *zotabas*, des dauphins roses, expliqua Esmeralda. Les seuls dauphins d'eau douce du monde.

Des pêcheurs remontaient leurs filets au beau milieu du fleuve, rompant la monotonie des berges, deux rideaux d'arbres immenses. En face de Benjamin-Constant, un gros bateau à étages chargeait pour Manaus. Au moment où ils débarquaient sur une pente boueuse, une averse tropicale d'une violence inouïe s'abattit sur eux. Le temps d'arriver au début de la rue Getulio-Vargas, ils étaient trempés. Pourtant, les gens continuaient à circuler comme si de rien n'était... Tandis qu'ils s'abritaient sous un auvent, ils virent s'approcher sous la pluie battante une fille à moto. Les cheveux tirés, un visage triangulaire avec une bouche de sangsue, un T-shirt blanc collé à sa poitrine par la pluie, un short ultracourt, si collant qu'il semblait peint sur elle. Une petite bombe sexuelle tropicale.

Elle arrêta sa machine et adressa quelques mots à Esmeralda.

— Elle vient nous chercher, annonça celle-ci. Don Fernando nous attend.

Ils traversèrent la rue pour gagner l'hôtel *Benjamin-Constant*. Au deuxième étage, la fille frappa à une porte puis s'effaça pour les laisser entrer.

D'abord, Malko ne distingua pas grand-chose à cause de la pénombre. Puis, il aperçut, assis en face d'une table de jeu, un homme parfaitement sphérique : une tête ronde au crâne rasé, avec une sale cicatrice qui descendait jusqu'à la racine du nez, comme si on avait voulu lui fendre le crâne à la machette, ce qui était peut-être le cas. On l'avait mal recousu et son oreille gauche était plus haute que la droite. Les sourcils étaient très noirs, et se rejoignaient à la cicatrice. Le nez épaté, la peau granuleuse et mate, plutôt bistre, les yeux petits, enfoncés, ronds, expressifs comme des canons de fusil. Pas de cou, La tête semblait directement posée sur le torse qui, lui, ressemblait à une

barrique. L'homme était torse nu, la pièce n'ayant pas de clim'. Quand il se leva, abandonnant sa réussite et une bouteille de Defender Success bien entamée posée à côté des cartes, ils virent qu'il ne portait qu'un short kaki plein de taches.

Sa poignée de main avait la force d'un étau. Il attarda longuement son regard sur Esmeralda, la détaillant des pieds à la tête, puis bredouilla en anglais, avec un effroyable accent :

— *Sit down.*

Ils prirent quatre chaises. Chris Jones écarquilla les yeux : la fille, à deux mètres de lui, venait d'ôter son T-shirt mouillé et frottait sa poitrine magnifique sans la moindre gêne. Don Fernando lui fit un signe et elle s'approcha de lui. Aussitôt, il passa un bras autour de sa taille, lui caressant ostensiblement les fesses, et elle gloussa de plaisir. Il murmura quelques mots à voix basse et elle s'éclipsa, revenant avec un plateau chargé de verres. Des caïpirinhas. Le Brésilien leva le sien.

— *To our common enemy !*

Ils trinquèrent. Fernando da Costa ne semblait pas pressé d'entamer la discussion. Sous le regard effaré de ses hôtes, il lança à la fille un ordre bref, en portugais. Aussitôt, elle souleva le tissu qui retombait autour de la table et se glissa dessous.

Chris et Milton ne savaient plus où se mettre.

Don Fernando s'affala légèrement sur son siège et déboutonna ostensiblement le devant de son short. Esmeralda n'avait pas bronché. Dans le silence minéral, on n'entendait plus qu'un léger bruit de succion. La pluie avait cessé de tomber. Comme le silence se prolongeait, le Brésilien lança :

— C'est la fille qui vous gêne ? Rassurez-vous, elle ne parle que le portugais...

Les gorilles contemplaient leurs chaussures, essayant de ne pas penser à ce qui se passait sous la table. Don Fernando, lui, était tout à fait à l'aise, dégustant sa discrète fellation en gentleman. Il termina sa caïpirinha, promena son regard sur ses hôtes et dit lentement :

— *Señora y señores*, vous avez un problème et j'ai un problème. Nous pouvons peut-être les résoudre ensemble.

— Que voulez-vous dire ? interrogea Malko.

Le Brésilien passa la main sur sa cicatrice, comme pour s'assurer qu'elle était bien là.

— Vous désirez libérer trois *sequestrados* qui se trouvent aux mains de cette crapule de Fabian Ramirez. Moi, j'ai un compte à régler avec lui. Nous pouvons faire d'une pierre deux coups. Car je sais où se trouvent ces *gringos*.

— Ce n'est pas suffisant, remarqua Malko.

Le Brésilien hocha la tête.

— *Claro !* Mais je sais aussi *comment* les libérer.

CHAPITRE XIX

Méfiant, Malko pensa aussitôt à la manip' qui avait coûté la vie à Jim Stanford. Le narco brésilien l'observait, comme pour le jauger.

— Expliquez-moi.

— Voilà, fit Fernando da Costa. Pendant pas mal de temps, j'ai acheté de la cocaïne à Fabian Ramirez. Et puis, ils ont trouvé un autre acheteur qui leur donne 2 000 dollars de plus par kilo. Ils ont pris mon argent et ne m'ont pas livré. Et ils ont commis une erreur...

— Laquelle ?

Don Fernando ouvrit la bouche pour répondre, mais n'articula pas. Son corps gélatineux fut agité d'une brève secousse, son regard devint presque humain et il sembla se tasser sur lui-même avec une sorte de barrissement. Milton Brabeck et Chris Jones en avaient la chair de poule : un homme venait de jouir sous leurs yeux... Pendant la plage de silence qui suivit, la petite Brésilienne fila comme une souris dans la salle de bains, sa tâche accomplie. Elle allait pouvoir enfin changer de short.

Le Brésilien releva la tête et enchaîna d'une voix calme :

— Ils ne m'ont pas tué. Seulement, je ne savais pas comment me venger jusqu'à ce que j'entende parler de votre histoire. Alors, je me suis renseigné.

— Et qu'avez-vous appris ?

— *Bueno*, fit le Brésilien. Les trois *gringos* viennent d'être réunis au camp Casaverde, situé au bord du rio Putumayo, à environ 150 kilomètres d'ici à vol d'oiseau. Ils doivent être transférés par le fleuve près de Ipirinda, dans les jours qui viennent.

— Comment savez-vous cela ?

— J'ai un informateur, dit Fernando da Costa. Un *motoristo*, que les FARC utilisent pour livrer la coke. Il a un *desglisador rapido* avec trois moteurs Yamaha.

— O.K., admit Malko. Vous savez où sont les otages. Pourquoi m'aideriez vous ?

Le Brésilien caressa sa cicatrice.

— Parce que dans le camp Casaverde il y a aussi quatorze millions de dollars, en billets de cent.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que c'est mon argent ! Ce que j'ai payé pour la dernière livraison que je n'ai jamais eue. Sept cents kilos de cocaïne raffinée à

20 000 dollars le kilo. Ils ont enterré l'argent là-bas, en attendant de le faire remonter vers leurs chefs.

— D'accord, fit Malko, il y a dans ce camp des otages qui m'intéressent et de l'argent qui *vous* intéresse. Seulement, je suppose qu'il n'est pas facile d'accès et que les FARC sont sur leurs gardes.

Fernando da Costa se gratta la panse et secoua sa grosse tête ronde.

— Il est *impossible* d'accès et ils sont sur leurs gardes. Même si on intervenait avec des hélicoptères, ils auraient dix fois le temps de tuer les otages.

— Alors, où est l'astuce ? insista Malko, sentant venir la belle arnaque.

Fernando da Costa fixa Malko d'un regard rusé.

— Les FARC du camp Casaverde ont vendu un stock de cinq tonnes de cocaïne à leur nouveau fournisseur. Ce stock se trouve tout près d'ici, sous la garde de quelques guérilleros, dans un endroit sûr. Le bateau qui doit venir le chercher sera là après-demain. Il vient d'Iquito et il a eu une panne.

— Cette cocaïne arrive en bateau ? interrogea Malko.

— Non. Sur des petits ULM qui volent en escadrilles de cinq, chacun transportant environ 80 kilos de marchandise. Comme ils volent très bas et sont très légers, ils échappent aux radars. En plus, ils peuvent se poser sur des pistes très courtes. La dernière livraison doit se faire demain soir. Vous savez combien cela représente, cinq tonnes de cocaïne ? Cent millions de dollars !

— Où voulez-vous en venir ? fit Malko qui commençait à s'impatisser.

La petite salope revint avec de la glace. Fernando da Costa en mit quelques cubes dans son verre, ajouta beaucoup de Defender, touilla avec son doigt et but une bonne rasade.

— C'est très simple : quand les cinq ULM arrivent, on neutralise les pilotes et ensuite quelqu'un repart avec eux jusqu'au camp Casaverde. Et là, on leur fait une offre qu'ils ne pourront pas refuser : les trois *gringos* et mes quatorze millions de dollars ou on arrose leur belle cocaïne prête à être livrée et on y fout le feu. Un feu de joie de soixante-seize millions de dollars. À mon avis, ils devraient accepter ma proposition, même s'ils tiennent beaucoup à leurs *gringos*.

Il s'arrêta pour boire une autre gorgée de scotch. Médusés, Esmeralda et les deux gorilles écoutaient. Dehors, dans la rue Getulio-Vargas, on entendait des enfants jouer bruyamment. Malko cherchait le piège.

— Puisque vous savez où se trouve la cocaïne, conclut-il, vous n'avez pas besoin de moi. Vous n'avez qu'à vous en emparer. Et encaisser vous-même les cent millions de dollars.

Fernando da Costa rota.

— Mais je ne veux pas m'en emparer ! protesta-t-il. Je n'ai pas les débouchés pour une aussi grosse quantité et elle est *déjà* vendue. Et si je vais leur faire cette offre au camp Casaverde, ils me découperont vivant à la machette. Donc, il me faut une assurance-vie.

— Je ne comprends pas, avoua Malko.

Le Brésilien tendit un doigt boudiné dans sa direction.

— Mon assurance, c'est vous. Ou plutôt, vos amis *gringos*. Ils ont quelque chose que je n'ai pas.

— Quoi ?

Sa bouille ronde s'ouvrit dans un sourire radieux.

— Des Blackhawk ! fit-il. Vous savez, ces gros hélicos pleins de canons, de roquettes et de mitrailleuses. En deux passages, ils peuvent raser Casaverde.

— Et les FARC tuent les otages...

— Moi, je ne veux tuer personne, protesta Fernando da Costa. Voilà mon idée : nous prenons le contrôle de la cocaïne, ce n'est pas difficile. Quand les ULM arrivent avec la dernière livraison, je repars dans l'un d'eux et vous restez sur place avec vos amis et quelques jerricans d'essence. Nous convenons que si je ne suis pas revenu à une certaine heure, vous brûlez tout... Si tout se passe bien, je reviens avec vos trois *gringos* dans les ULM et mes dollars.

— Que font les Blackhawk là-dedans ?

— Très simple : si j'arrive là-bas tout seul, ils me tuent tout de suite. S'il y a deux Blackhawk au-dessus de nos têtes, ils me respectent et ils m'écoutent. Ensuite, tout le monde rentre chez soi.

Un vrai conte de fées... Malko avait beau chercher le loup, il ne trouvait pas.

— Il faut que je réfléchisse, dit-il.

— Vous avez jusqu'à demain, conclut le narco brésilien. Si vous êtes d'accord, rendez-vous à Puerto Narino à deux heures. C'est sur le fleuve, à une heure de Leticia en *lancha*.

— Et le *padre* Gonzalo, quel rôle joue-t-il ?

Le Brésilien balaya le *padre* Gonzalo d'un geste méprisant.

— Aucun. Il parle trop. Lui aussi a des amis chez les FARC. Dites-lui qu'on s'est vus et que ça n'a pas marché. *Esta bom ?*⁽⁹⁹⁾

Il ne se leva même pas. Quand ils franchirent la porte, il s'était déjà remis à sa réussite.

* *

*

Ils étaient retournés aux *Tres Fronteras*. C'était encore ce qu'il y avait de moins mauvais. Dès leur retour à Leticia, Malko avait rendu compte à Eric Kroll grâce à son Immarsat sécurisé. Dire que le chef de

station de la CIA avait accueilli la proposition du narco brésilien avec enthousiasme aurait été très loin de la vérité. Il avait promis de rappeler Malko avant midi, le lendemain. Entre-temps, il fallait qu'il consulte. Ce soir-là, le *Tres Fronteras* avait un plus : une nuée de moustiques... Et les *churrascos* étaient encore plus brûlés que la veille. Sans doute pour éloigner les virus, Chris Jones et Milton Brabeck enchaînaient les Defender purs, la glace ne pouvant être qu'un bouillon de culture.

— Moi, je pense que cela peut marcher, avança Esmeralda. Et nous ne prenons pratiquement aucun risque.

— Mais on va mettre cinq tonnes de cocaïne sur le marché, objecta Chris Jones, effaré et outré.

— C'est un crime fédéral, renchérit Milton Brabeck.

Esmeralda Trinidad laissa tomber, résignée :

— De toute façon, il en passe ici deux cents tonnes par mois.

La conversation s'arrêta : leur taxi venait d'arriver. Serrés comme des sardines, ils regagnèrent l'*Anaconda*.

— Si on allait se baigner ? suggéra Esmeralda. Il fait tellement chaud.

La piscine était déserte. Chris et Milton se hâtèrent de regagner leur chambre pour s'arroser d'insecticide. Malko suivit la jeune femme à la piscine. Aussitôt, les deux perroquets se mirent à brailler. Esmeralda ôta son T-shirt et son jean, ne gardant qu'un string noir, et entra dans l'eau. Elle rejoignit Malko, qui lui n'avait rien gardé. La température de l'eau était délicieuse, le ciel étoilé, le calme absolu. Un rêve. Debout dans l'eau, ils se rapprochèrent, d'abord pour jouer. Mais Esmeralda avait envie de faire l'amour. Malko finit par la prendre debout, appuyée au mur de la piscine, sous les cris stridents des perroquets et ceux de milliers de perruches nichées dans les arbres avoisinants. Tous les soirs, elles traversaient l'Amazone, arrivant du Pérou pour une raison inconnue, dormaient à Leticia et repartaient le lendemain matin.

* *

*

L'Immarsat sonna vers dix heures.

— Vous avez le feu vert de Langley, annonça Eric Kroll.

Je suis en train de coordonner l'affaire des Blackhawk. On utilisera ceux qui sont à La Perdrea. Nous possédons les coordonnées du camp Casaverde. Il y a un seul problème : la coke. C'est un *no-no*.

— C'est-à-dire ?

— Elle doit être détruite.

Ça n'allait pas être évident. Malko préféra chasser de son esprit ce problème, qui ne se poserait qu'après beaucoup d'autres. S'il se posait.

Car si Fernando da Costa ne revenait pas du camp Casaverde, la cocaïne partirait en fumée sans problème. Sur le papier, l'opération proposée par le narco brésilien tenait la route, mais il y avait beaucoup d'inconnues : le nombre de guérilleros gardant la cocaïne, les réactions de Fabian Ramirez, la coordination avec les Blackhawk, les risques de panne des ULM... et il en oubliait sûrement. Grâce à l'Immarsat, il pourrait, heureusement, communiquer avec Eric Kroll.

— Bien, conclut-il, je vous rappelle ce soir, après la première phase de l'opération.

Il descendit pour aller annoncer la bonne nouvelle à Esmeralda, à la piscine avec Chris et Milton. Ceux-ci, habillés, à l'ombre, veillaient sur la jeune femme, allongée sur une chaise longue en bois au milieu de quelques Noirs musculeux et dégoulinant de pensées malsaines.

— On a le feu vert, annonça Malko. On partira d'ici à midi. Il n'y a qu'à dire à l'hôtel qu'on va pique-niquer. Il n'y a rien à manger là-bas.

Il n'avait pas fini de parler qu'une voix suave lança un *buenos dias* derrière lui. Il se retourna. Le *padre* Gonzalo, dans une élégante chemise beige, contemplait Esmeralda comme si c'était la Madone.

— Je venais aux nouvelles, dit-il, plein de sous-entendus.

— Elles ne sont pas bonnes, assura Malko. Ce Brésilien est un narco et je n'ai pas l'autorisation de traiter avec lui.

Le *padre* Gonzalo sembla déçu, mais retrouva très vite son sourire.

— Voulez-vous faire une promenade sur le fleuve ? Je dois justement aller à Puerto Narino. Il y a une réunion avec l'évêque du diocèse. Je peux vous emmener, c'est une agréable promenade.

La tuile.

Le *padre* Gonzalo attendait, la tête un peu penchée sur le côté, comme un perroquet, le regard toujours obstinément fixé sur les courbes d'Esmeralda.

Malko pensa à une parade.

— Si vous voulez, nous pouvons vous déposer à Puerto Narino et nous continuerons ensuite sur le fleuve. Nous comptons partir vers midi.

— *Muy bien !* fit le prêtre. Avant de partir, venez visiter mon église. C'est surtout à Esmeralda qu'il s'adressait.

* *

*

L'église était bondée, il y avait même des fidèles sur le trottoir. Le dimanche, il y avait cinq messes. À l'intérieur on chantait à gorge déployée *The Sound of Silence*. Inattendu. Esmeralda entra et se mêla aux fidèles. Malko l'aperçut, agenouillée sur un prie-Dieu, observée par le regard lubrique du *padre* Gonzalo. Même les gorilles étaient émus

par cette piété. Ils repartirent ensuite à l'*Anaconda* récupérer les paniers de pique-nique, puis descendirent à pied, longeant le marché aux poissons, pour retrouver la *lancha* de la veille. Malko se dit qu'une fois à Puerto Narino, ce serait facile de se débarrasser du *padre* Gonzalo, avant le rendez-vous avec Fernando da Costa.

Ils s'installèrent sur les bancs de bois et le *motoristo* mit le cap sur le milieu de l'énorme fleuve.

Les dés étaient jetés.

Il avait plu et quelques vaguelettes agitaient l'eau. Un gros hydroglisseur les croisa, allant vers Manaus. Le *motoristo* se rapprocha de la rive colombienne, pour éviter les souches flottantes. Un mur de verdure, sans la moindre faille. Soudain, ils aperçurent une *lancha* immobilisée tout près de la rive. Un de ses occupants leur adressa de grands signes et leur *motoristo* modifia sa trajectoire pour rejoindre le bateau en panne. Celui-ci n'avait qu'un passager : Fernando da Costa. Le Brésilien jeta un regard mauvais au prêtre et Malko se hâta de désamorcer la bombe :

— Le *padre* Gonzalo allait à Puerto Narino et nous a demandé de le déposer. Nous allons nous promener sur le fleuve. Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— On a heurté une souche flottante, expliqua Fernando da Costa, montrant l'hélice sortie de l'eau et sérieusement dentelée.

— Nous pouvons vous déposer à Puerto Narino, proposa Malko. Vous pourrez peut-être y faire réparer l'hélice.

Fernando da Costa grommela une réponse inintelligible et sauta dans leur *lancha*. Son poids faillit les faire chavirer. Le *padre* Gonzalo était muet comme une carpe. Il adressa un sourire crispé au Brésilien et resta dans son coin.

La *lancha* repartit, petit point perdu sur l'immensité boueuse qui se ramifiait en multiples bras, serpent jaunâtre zigzaguant entre deux murailles vertes impénétrables. Ils s'engagèrent dans un bras assez étroit et un espace découvert apparut sur leur droite. Presque la civilisation. Un ponton amarré à la berge supportait un bâtiment en bois au toit de tôle rapiécé qui abritait un petit bar. Un hydroglisseur bleu était amarré devant, à côté d'antiques bateaux en bois avec des ponts superposés qui pourrissaient dans la vase.

— Voilà Puerto Narino, annonça le *padre* Gonzalo.

Ils débarquèrent. Une prairie montait en pente douce vers une rangée de bâtiments : une église, un hôtel, un camp militaire entouré de sacs de sable et des maisons aux toits de tôle de différentes couleurs, échelonnées le long de la colline, jusqu'à la jungle toute proche. Des enfants jouaient au basket. Cloué à la paroi du bar, un panneau des *Transportes fluviales del Amazonas* donnait l'horaire des navettes avec Leticia et Cocha. Le *padre* Gonzalo pourrait repartir sans

problème.

Ils sautèrent de la *lancha*, accueillis par une musique assourdissante. *Le padre* Gonzalo ne s'arrêta pas au bar et leur lança :

— Je suis en retard, l'évêque m'attend.

Il s'engagea sur les planches aidant à franchir le cloaque de la rive et ils le virent s'éloigner en direction de l'église. Fernando da Costa le suivit des yeux, soucieux, et marmonna :

— *Cabron !* Je suis sûr qu'il nous espionne.

— Il a rendez-vous avec son évêque, répliqua Malko.

Le narco brésilien flirtait avec la paranoïa...

Ils s'installèrent tous sur les tabourets du bar désert. Esmeralda fit baisser la musique et Fernando da Costa se tourna vers Malko, après avoir commandé une bière.

— Donc, on y va ?

— On y va, confirma Malko.

— *Esta bom !* fit Fernando da Costa. Je vais vous dire où se trouve la cocaïne. Vous avez entendu parler de l'île des Singes ?

— Non.

— C'est une petite île à une heure d'ici, qui a été utilisée pendant des années par les narcos du cartel de Medellin. Ils y avaient même construit un hôtel. Escobar mort, tout a été abandonné et il n'y a plus sur l'île que des singes et quelques Indiens pour les touristes qui viennent voir les singes... C'est là que la cocaïne est stockée.

— Et les touristes ?

— Ils ne vont jamais plus loin que les ruines de l'hôtel. La cocaïne se trouve de l'autre côté de l'île, à cinq kilomètres environ. C'est là que se posent les ULM. Comme ils volent très bas et que le coin est totalement désert, personne ne les voit. Le plus proche poste militaire est ici, à Puerto Narino.

— Cette cocaïne est gardée par qui ?

— Cinq ou six guérilleros armés de Kalach. Ils sont ravitaillés par les ULM. Nous leur tomberons dessus en arrivant de l'hôtel. Ils ne doivent pas se méfier. Ensuite, on les neutralisera et on attendra les ULM. Je pense qu'ils arriveront trop tard pour repartir tout de suite. La nuit tombe à six heures. Il faudra dormir là-bas. Je repartirai avec eux à l'aube. Il y a environ une heure de vol jusqu'au camp Casaverde. Tout devrait être terminé à midi.

— Vous n'êtes pas un peu optimiste ?

Fernando da Costa eut un regard froid.

— Évidemment, si les hélicos arrivent trop tôt, les trois *gringos* seront exécutés. S'ils viennent trop tard, c'est moi qui serai coupé en morceaux.

Malko regarda sa Breitling Crosswind : deux heures et demie. Aucune raison de s'attarder à Puerto Narino.

— Allons-y, dit-il simplement.

Deux kilomètres plus loin, ils aperçurent une sorte de drague amarrée près du rivage, reliée à un gros tuyau escaladant la colline, doublé d'un escalier en rondins. Quelques embarcations étaient amarrées à côté de la drague. Fernando da Costa jeta un ordre au *motoristo* qui se dirigea vers elles.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Malko.

— *Cabron ! Cano immundo*⁽¹⁰⁰⁾ hurla soudain le narco brésilien, mélangeant le portugais et l'espagnol.

Une silhouette venait d'apparaître dans une des embarcations : un homme était tassé au fond. Il se redressa et Malko reconnut le *padre* Gonzalo. Les deux bateaux arrivèrent bord à bord. D'une main puissante, Fernando da Costa attrapa le prêtre par sa chemise et le fit basculer dans leur *lancha*, où il tomba entre les bancs. Le narco se retourna vers le *motoristo* et hurla :

— *Vamos ! Arriba !*

Docilement, l'autre obéit et la *lancha* s'éloigna du bord. Le *padre* Gonzalo était en train de se relever. Fernando da Costa gronda.

— Alors, tu étais avec ton évêque, *cabron* ?

Sans attendre la réponse du prêtre, il se rua sur lui, serrant ses énormes mains autour de son cou. Le père bascula au fond de la *lancha* et Fernando da Costa vint s'écraser sur lui.

— Arrêtez-le ! cria Malko.

Milton Brabeck se précipita, mais le Brésilien était tellement lourd qu'il n'arriva pas à l'arracher à sa victime. Le prêtre avait déjà les yeux hors de la tête, le visage congestionné et la bouche grande ouverte. Milton essaya à son tour d'étrangler le Brésilien, mais ce dernier n'avait pas de cou. Chris Jones se leva à son tour mais faillit faire chavirer l'embarcation et tomber à l'eau. Pendant ce temps, Fernando da Costa continuait méthodiquement sa strangulation. Dans un dernier effort, il se redressa, les bras tendus, écrasant de tout son poids la trachée du prêtre qui poussa un dernier râle et cessa de se défendre. Ce meurtre brutal n'avait pas duré trois minutes ! Satisfait, Fernando da Costa s'ébroua comme un éléphant qui sort de l'eau, écarta Milton Brabeck et lança au *motoristo* :

— Donne-moi de l'eau !

L'autre, terrifié, lui lança une bouteille qu'il ouvrit avec les dents et but d'un trait. La *lancha* continuait à filer un bon dix nœuds. Le narco brésilien se pencha, attrapa le prêtre par sa chemise, le hissa sur le plat-bord et, d'une dernière poussée, le fit basculer dans l'eau. Le corps disparut instantanément dans le courant et le Brésilien ricana, satisfait.

— Les piranhas vont s'empoisonner avec une ordure pareille.

Triste oraison funèbre pour un homme de Dieu. Écœuré, Malko apostropha Fernando da Costa.

— Vous êtes fou ! Pourquoi l'avez-vous tué ?

— Pourquoi ? éructa le Brésilien. Parce que cette ordure nous espionnait pour le compte des FARC. Il allait nous suivre et leur dire ensuite où on était. Et vos trois *gringos*, *pouic...*

Il eut un geste expressif, passant son pouce sur sa gorge. Abasourdis, Chris et Milton se demandaient dans quel univers ils étaient tombés. Malko ravalait son dégoût : sans Fernando da Costa, l'opération de sauvetage des trois otages échouait. Le Brésilien lança une longue phrase en portugais au *motoristo* et traduisit pour les autres :

— Je lui ai dit que s'il allait baver, il se retrouverait, lui aussi, au fond du fleuve. Faut bien nourrir les poissons.

Cela commençait bien. Esmeralda priait, le visage dans ses mains. Elle les écarta pour lancer d'une voix glaciale à Fernando da Costa :

— Dieu vous punira pour avoir tué un de ses serviteurs.

Le Brésilien haussa les épaules.

— Je lui ai plutôt rendu service, à Dieu.

Soudain, il se pencha au fond du bateau, ramassa quelque chose et le tendit à Esmeralda.

— Tenez, cela vous fera un souvenir !

C'était la petite croix en or du *padre* Gonzalo.

* *

*

— On arrive à l'île des Singes, annonça Fernando da Costa.

Le paysage n'avait guère changé. La même jungle impénétrable que partout ailleurs. Puis une langue de berge argileuse. Un grand panneau de bois, rongé par l'humidité, annonçait : KM 35 ISLA DE LOS MICOS⁽¹⁰¹⁾. Un drapeau colombien planté à même le sol flottait un peu plus loin.

— *My God !* Des sauvages ! s'exclama Chris Jones.

En effet, une douzaine d'Indiennes, torse nu, les seins flasques comme des outres vides, vêtues de pagnes rouges, exposaient de la bimbéloterie en face de ce qui avait été l'hôtel de Pablo Escobar, attendant d'improbables touristes.

— Ils sont méchants ? demanda Milton Brabeck, quand même inquiet.

— Pas si vous leur donnez quelques dollars, dit Malko pour le rassurer.

Ils traversèrent un terre-plein herbeux, se terminant par une grande bâtisse de bois en Y, envahie par la végétation, rongée par l'humidité, dépouillée de tout ce qui avait pu être volé. Ils entrèrent dans ce qui avait été une salle à manger ouverte à tous les vents, où ne restaient

que les ventilateurs définitivement stoppés.

Fenêtres, portes, tout avait disparu. Dans les salles de bains, l'équipement sanitaire avait été arraché. Deux longs couloirs desservaient les « chambres », des espaces vides livrés aux courants d'air. Chris Jones fit un bond en arrière : un singe perché sur l'encadrement d'une fenêtre l'observait. Petit, le pelage roux, avec des « lunettes » de poils blancs. Pas craintifs mais pas agressifs, ils pullulaient autour de l'hôtel, vivant dans les arbres tout proches.

— On se repose une demi-heure et on y va, lança Fernando da Costa.

Il tira une bouteille de Defender Very Classic Pale de son sac à dos et en but une rasade au goulot, avant de déplier une carte de l'île à même le sol de la salle à manger. Il montra à Malko l'itinéraire.

— Nous sommes ici. Une piste part derrière l'hôtel pour arriver au terrain où se posent les ULM, à environ cinq kilomètres. Personne ne la connaît et les rares touristes n'y vont jamais. Ils ont peur des serpents.

— Il y a des serpents venimeux ? demanda Chris.

Le Brésilien le foudroya du regard.

— Évidemment, mais ils attaquent rarement. J'espère que les FARC n'y ont pas posé de mines. On emmène le *motoristo*, il va marcher devant... En plus, si les autres l'aperçoivent, ils penseront qu'il s'est perdu. Cela nous donnera le temps de réagir. Allons-y, nous n'avons pas beaucoup de temps. Il faut arriver *avant* les ULM.

Cinq minutes plus tard, ils s'enfonçaient à la queue leu leu dans la jungle, sur une piste à peine visible, au milieu des cris des singes et des oiseaux. Le narco avait donné une machette au *motoristo* qui leur ouvrait le chemin tant bien que mal. Après cinquante mètres, il n'y avait plus de points de repère, on ne voyait même plus l'hôtel.

Malko adressa au ciel une prière muette. Le gros Brésilien pouvait très bien les entraîner dans un piège. Un cri aigu les fit sursauter et un toucan multicolore s'envola juste devant lui.

CHAPITRE XX

Le rideau de jungle au-delà duquel on ne voyait pas à plus de dix mètres se déchira. Malko, qui suivait Fernando da Costa, faillit buter sur lui quand le Brésilien s'arrêta brusquement. Ils avaient mis plus de quatre heures à parcourir cinq kilomètres, sur une piste où on s'enfonçait dans la boue jusqu'aux chevilles, qui bifurquait, s'interrompait brutalement, là où la végétation avait repoussé, les forçant à faire demi-tour. Les lianes souples, les branches, parfois épineuses ou coupantes, pendaient des arbres comme autant de pièges. Milton Brabeck, ayant glissé, n'était plus qu'une statue de boue... Tous dégouлинаient, les vêtements collés à la peau, sous la chaleur poisseuse.

Dès le départ, les moustiques avaient attaqué, piquant même à travers les vêtements, visant les mains nues, le visage. Plus d'autres bestioles, encore moins ragoûtantes. Au début, ils les écartaient, tentaient de les écraser, ensuite ils se contentaient de grogner quand un point rouge apparaissait sur leur peau. Même Chris et Milton, maladivement prudents, n'y faisaient plus attention.

Malko commençait à comprendre pourquoi les gens des FARC s'étaient installés là : ils ne risquaient pas d'être dérangés... Il fallait un motif vraiment sérieux pour affronter ce cauchemar. Dix fois, la piste semblait s'arrêter définitivement, avalée par la jungle. S'ils n'avaient pas *su* qu'elle continuait, ils auraient rebroussé chemin. Fernando da Costa, en dépit de son poids, faisait alors merveille. Avec un flair de chien de chasse, il partait, la machette haute, à la recherche des vestiges de la piste, et la retrouvait.

Essuyant la sueur qui coulait devant ses yeux, Malko inspecta l'espace découvert, devant eux. Une sorte de grande clairière, avec, sur la droite, deux baraquements de bois. Personne en vue. Tout semblait abandonné. Soudain, il entendit une sorte de bourdonnement. Machinalement, il leva la tête, s'attendant à voir un gros insecte. Le bourdonnement grossissait et il réalisa alors qu'il venait de la clairière.

— *Mira !* souffla Fernando da Costa.

Un point venait d'apparaître au-dessus des arbres. Un petit avion qui faisait un bruit de motocyclette. Il se mit à descendre rapidement et se posa devant eux, à cent mètres, sur une piste invisible, s'arrêtant très vite.

Une livraison de cocaïne. Premier signe tangible que le narco brésilien ne leur avait pas raconté d'histoires. Celui-ci se retourna. Il

avait déjà un pistolet à la main.

— Il faut l'empêcher de repartir, dit-il.

À ce moment, deux hommes en uniforme sortirent d'un des baraquements et se mirent à courir vers l'ULM arrêté, mais dont le moteur tournait encore. Visiblement sans arme. Mais combien d'autres, armés, se trouvaient dans le baraquement ? Malko n'hésita pas.

— Chris, emmenez Esmeralda et Milton. Longez la clairière et arrivez à ces baraquements par-derrière. Neutralisez les gens qui s'y trouvent.

D'après Fernando da Costa, ils n'étaient pas plus de trois ou quatre. Si la surprise échouait, cela pouvait vite tourner mal. Malko attendit quelques instants, puis, suivi du narco brésilien, partit en courant droit sur l'ULM. Les deux guérilleros commençaient à le décharger. Absorbés par leur tâche, ils ne virent pas arriver le Brésilien et Malko et se trouvèrent soudain nez à nez avec leurs armes. Fernando da Costa se rua sur le pilote, pistolet au poing, en hurlant.

L'autre leva les mains, stupéfait, et le narco l'arracha de son siège, après lui avoir fait couper son moteur. Les deux guérilleros semblaient complètement dépassés. Des Indiens, aux yeux enfoncés et au visage plat, très jeunes. À leurs pieds, des paquets enveloppés de plastique noir.

Malko, anxieux, tourna la tête vers les baraquements. Chris et les autres devaient être au contact.

* *

*

Chris Jones arriva le premier devant le baraquement, découvrant, juste derrière, un apprentis protégé par un auvent de feuilles de bananier. Il y avait une table, deux bancs, un feu presque éteint et cinq hamacs tendus entre des piquets de bois. Deux étaient vides mais trois hommes en uniforme occupaient les autres. Des Kalachnikov étaient posées contre la paroi de bois, avec des chargeurs, tout un fouillis d'équipement et de cartons, et un énorme régime de bananes.

Esmeralda passa devant les deux Américains et lança en espagnol :

— *Policia estupefiante* !⁽¹⁰²⁾

L'un des hommes fut tellement surpris qu'il tomba de son hamac ! Les deux autres se retrouvèrent les mains en l'air, leurs petits yeux noirs clignant de surprise, ahuris. Esmeralda leur ordonna de se coucher à terre, après que les gorilles se furent assurés qu'ils n'avaient pas d'armes sur eux.

C'était le miracle. Pas un coup de feu n'avait été tiré. Malko et Fernando da Costa arrivaient, escortant le pilote de l'ULM et les deux

autres guérilleros, ployant sous les quatre-vingts kilos de cocaïne.

— *We are lucky*⁽¹⁰³⁾, lança le narco brésilien, c'était le dernier ULM. On serait arrivés un quart d'heure plus tard, on était baisés.

— C'est Dieu qui nous a aidés, murmura Esmeralda.

Avec un ricanement extrêmement vulgaire, Fernando da Costa se tourna vers elle.

— Vous voyez que cela ne nous a pas porté malheur de liquider ce *carajo* de *padre* Gonzalo.

Malko baissa les yeux sur sa Breitling : 4 h 40. Il ferait nuit dans une heure vingt. Trop tard pour repartir.

— On va dormir ici, suggéra Fernando da Costa. Ce ne sera pas pire qu'à l'hôtel.

La perspective de refaire *deux* fois l'abominable piste était inhumaine. Personne ne discuta.

Ils pénétrèrent dans le plus grand des bâtiments. Des sacs noirs y étaient entassés jusqu'au toit. Malko en ouvrit un. Il contenait des briques enveloppées de plastique transparent. La cocaïne. Chaque brique pesait un kilo et valait 20 000 dollars. Et il devait y en avoir cinq tonnes ! Les deux gorilles, effarés, contemplaient cette fortune sulfureuse, qui n'était défendue que par un simple cadenas. Évidemment, il n'y avait pas beaucoup de passage et personne ne pouvait imaginer qu'un tel chargement se trouve dans ce lieu perdu, en pleine jungle.

L'exploration des lieux fut vite faite. Aucun moyen de communication, des jerricans de fuel pour ravitailler les ULM, quelques vivres.

Fernando da Costa avait fini d'interroger les guérilleros et vint résumer la situation à Malko.

— Tout baigne, annonça-t-il. D'abord, il arrive qu'un ULM ne puisse pas repartir tout de suite. Donc, à Casaverde, ils ne s'inquiéteront pas si celui-ci ne revient pas ce soir. Leurs instructions sont simples : garder la cocaïne jusqu'à la livraison dont je vous ai parlé. Ensuite, les ULM viendront les rapatrier sur Casaverde. Je repartirai à l'aube avec l'ULM et il n'y aura plus qu'à prier Dieu ou le Diable.

Ils vont nous faire à bouffer et on va se reposer. On les enfermera pour la nuit avec la coke. Même s'ils en prennent un peu, ce n'est pas grave. Moi, j'ai le sommeil léger, s'ils essaient de se tirer, je les efface.

Il avait récupéré une des Kalach. Malko ne doutait pas de sa détermination. Mais, dépassés, les guérilleros ne semblaient pas vouloir opposer la moindre résistance.

* *

*

La chaleur poisseuse n'avait pas diminué d'un degré, malgré la nuit. Malko, les yeux ouverts, allongé dans son hamac, n'arrivait pas à trouver le sommeil. Esmeralda occupait le hamac voisin, tandis que Fernando da Costa et les deux gorilles s'étaient répartis les trois autres. L'énorme Brésilien débordait de partout et était le seul à dormir : son souffle puissant était, avec les bruits de la jungle et les cris d'oiseaux, tout ce qui troublait le silence de la nuit.

Malko baissa les yeux sur les aiguilles lumineuses de sa Crosswind. Seulement dix heures du soir. Il avait l'impression d'être dans ce hamac depuis une éternité. Il est vrai qu'épuisés, ils s'étaient couchés à huit heures. Le *motoristo* dormait sur une toile, à même le sol, et tous les FARC étaient enfermés avec la cocaïne après avoir mangé leur *ariaco*⁽¹⁰⁴⁾. Des nuages cachaient les étoiles. Quelques gouttes étaient tombées, rebondissant sur les feuilles de bananier. Dans quelques heures, il saurait si Fernando da Costa était plus qu'un narco ivre de vengeance. Jusqu'ici, son plan se déroulait sans anicroche, mais le plus dur restait à faire. Tout reposait sur lui.

Grâce à l'Immarsat, Malko pourrait régler le ballet des Blackhawk, mais il y avait un passage délicat. Faute de pouvoir communiquer avec le narco, ils avaient convenu de positionner les deux hélicos sur la trajectoire de l'ULM, de façon à ne se découvrir que quelques minutes après que l'appareil se serait posé à Casaverde. Mais les pilotes des Blackhawk allaient-ils distinguer le minuscule ULM ? Tout ce que Malko pouvait faire était de donner l'heure exacte de son départ et sa vitesse, communiquée par le pilote. L'ULM échappant aux radars, cela n'allait pas être facile...

— Tu dors ?

Esmeralda, du hamac voisin, le hélait à voix basse.

— Non, dit Malko.

— Moi non plus, continua la jeune femme. Je prie. Elle allongea le bras, dans l'obscurité, et il lui prit la main. Chris et Milton ronflaient. Sans même s'en rendre compte, Malko, rattrapé par la fatigue bascula dans le sommeil.

* *

*

Fernando da Costa, avec un grognement, essaya de sortir de son hamac, bascula et se retrouva à quatre pattes sur le sol. Il faisait encore nuit mais une très vague lueur, comme une aurore boréale, flottait, à l'est, au-dessus de la *selva*. Le Brésilien s'étira, autant que le permettait sa graisse. Il n'avait même pas peur, porté par sa soif de vengeance. Il fit le tour du baraquement, ne remarqua rien de suspect et ne se recoucha pas. Assis par terre, appuyé à la table, il vit le jour se lever

brusquement. Dix minutes plus tard, tout le monde était debout. Malko installa l'Immarsat sur la table et orienta le couvercle-antenne, jusqu'à ce qu'il attrape le satellite. Fernando da Costa s'approcha.

— Vous êtes sûr de pouvoir joindre vos putains d'hélicos ?

— Pas eux directement, corrigea Malko, mais Bogotá, qui retransmettra. J'ai deux heures de batterie. Cela devrait suffire.

— Faites un essai, pour voir.

Malko composa le numéro d'Eric Kroll. L'Américain décrocha très vite et lança d'une voix teintée d'angoisse :

— Malko ? Il y a un problème ?

— Non, je faisais un test.

L'audition était parfaite. La veille au soir, il avait déjà parlé brièvement avec le chef de station de la CIA, pour signaler la fin de la première partie – réussie – de l'opération.

— O.K., fit l'Américain. De mon côté, nous sommes en *stand-by*. Appelez-moi dès que votre machine décolle.

* *

*

Fernando da Costa eut du mal à prendre place dans l'ULM, étant donné sa corpulence. Le pilote le contemplait, inquiet : l'énorme Brésilien pesait presque le double de la cargaison de cocaïne. Il aurait du mal à décoller. Heureusement, il n'y avait pas de vent. Le soleil perçait les nuages, il faisait grand jour. Le pilote lança le moteur qui, après quelques hoquets, se mit à ronronner.

Un des guérilleros aida l'ULM à se mettre face au vent. La piste était très courte : deux cents mètres environ. Fernando da Costa cria à Malko :

— Il dit qu'il a mis exactement une heure et demie pour venir.

Il cria quelque chose au pilote qui mit les gaz. L'ULM roula, de plus en plus vite, puis s'arracha du sol. Malko le suivit des yeux, et eut l'impression qu'il frôlait la cime des arbres. Très vite, il disparut et le silence retomba.

Il n'y avait plus qu'à attendre et prier.

De retour au camp, Malko dit à Esmeralda :

— Que les guérilleros arrosent la cocaïne avec le fuel des jerricans. On y mettra le feu au dernier moment.

Si Fernando da Costa revenait avec les otages, il risquait d'y avoir un moment difficile... Seulement, Malko ne pouvait pas désobéir à Washington. Les Américains ne plaisantaient pas avec la drogue.

Les heures suivantes allaient s'étirer interminablement.

* *

Le *commandante* Fabian Ramirez ne s'était pas inquiété en ne voyant pas revenir avant la nuit le cinquième ULM. Cela arrivait fréquemment qu'ils aient des pannes. Certains avaient même disparu corps et biens dans l'océan vert. Il se leva et prit une douche. Sa cabane se trouvait un peu à l'écart de Casaverde, protégée par une douzaine d'hommes. Le camp abritait environ trois cents combattants, du matériel et un hangar pour stocker la cocaïne raffinée, amenée des différents laboratoires répartis le long du rio Putumayo.

Il se préparait à rédiger un message pour Joaquim Gomez lorsqu'il entendit le ronronnement d'un ULM. Tout rentrait dans l'ordre et il n'y pensa plus. Cinq minutes plus tard, un de ses hommes apparut, essoufflé.

— *Fuerte !* lança-t-il, l'ULM vient de se poser. Il y a quelqu'un à bord qui veut vous parler.

— Quelqu'un ? Qui ?

— *El Brasileiro.*⁽¹⁰⁵⁾

Il n'y en avait qu'un : Fernando da Costa. Fabian Ramirez n'en croyait pas ses oreilles. La présence du narco ne pouvait signifier qu'un gros problème. Il boucla son ceinturon, et sortit en trombe. Tout de suite, il aperçut la silhouette sphérique debout à côté de l'ULM. C'était bien lui ! En un instant, il pensa aux trois *gringos* regroupés à vingt mètres de là, sous la garde d'une vingtaine d'hommes, prêts à être transférés par le fleuve sous le contrôle des FARC, dans leur nouvelle prison à l'air libre.

— *Hijo de puta !* fit-il entre ses dents.

Bien décidé à ce que le gros Brésilien termine sa vie dans les minutes à venir.

Fernando da Costa se dirigeait vers lui, roulant d'un pied sur l'autre, les bras écartés du corps. Ses petits yeux luisaient de méchanceté et pourtant, il lança jovialement :

— *Como esta, amigo ?*

— *Cabron*, qu'est-ce que tu fais ici ?

Fabian Ramirez avait déjà sorti son Zastava, copie d'un Colt 11,43. Il se retint pour ne pas, tout de suite, lui vider son chargeur dans le ventre.

— Je suis venu te faire une offre, lança Fernando da Costa, qui, intérieurement, n'en menait pas large.

Le ciel était totalement silencieux. Que faisaient les *gringos* ! Si les hélicos ne se manifestaient pas dans les minutes qui suivaient, sa vie s'arrêterait là.

— Une offre ! jeta le *commandante*. Quelle offre ?

— Si tu veux qu'il n'arrive rien à tes cinq tonnes de cocaïne qui se

trouvent sur l'île des Singes, affirma le Brésilien, il faut m'écouter. En ce moment, elles sont sous la surveillance de mes hommes.

Le commandant Ramirez faillit lui loger une balle dans la tête sur-le-champ. Il lui jeta un regard méprisant.

— *Cogno !* Les types qui viennent les chercher sont cinquante. Bien armés. Ils les tueront tous. Mais toi, *pero immundo*, je vais te faire maigrir à la machette...

Joignant le geste à la parole, il rentra son pistolet et saisit la machette suspendue à sa ceinture dans un étui de cuir. Pendant quelques secondes, Fernando da Costa réprima une terreur atroce, viscérale. Il allait se liquéfier lorsque son ouïe exercée perçut enfin le bruit qu'il attendait. Il leva le doigt vers le ciel et lança au guérillero :

— *Tu escuchas, amigo*⁽¹⁰⁶⁾ ?

Fabian Ramirez était dans un tel état de fureur qu'il mit quelques secondes à percevoir le *vlouf-vlouf* caractéristique des hélicos.

Le bruit augmenta et quelques instants plus tard, les deux Blackhawk surgirent, au ras de la crête des arbres, dans un grondement assourdissant. Ils s'immobilisèrent en vol stationnaire à une cinquantaine de mètres l'un de l'autre. On voyait distinctement leurs canons à tir rapide Gatling braqués sur le camp. Sans parler des roquettes et de tout ce qui était arrimé dessous, prêt à transformer Casaverde en un océan de feu.

Devant l'expression abasourdie du *commandante* Fabian Ramirez, Fernando da Costa se dit que, même s'il vivait cent ans, il ne connaîtrait plus jamais un moment pareil.

— Tu peux me tuer, hurla-t-il pour couvrir le bruit des hélicos, mais je ne partirai pas seul.

Fabian Ramirez était en plein cauchemar. Quel lien entre le narco brésilien à la tête mise à prix par la DEA et ces deux bêtes de guerre américaines, suspendues au-dessus de leurs têtes ? Ses hommes avaient beau surgir de tous les coins, avec leurs Kalach, il savait bien qu'ils étaient impuissants contre les Blackhawk. Ivre de rage, il frappa sa cuisse du plat de sa machette.

— Qu'est-ce que tu veux, *cabron* ?

— Deux choses, fit aussitôt le narco. Les quatorze millions de dollars que tu m'as volés, pour moi. Et pour mes alliés *gringos*, les trois *sequestrados*. Il faut que tu te décides vite. Si, dans une heure, je ne suis pas reparti avec mon argent et les trois gringos, ils vous massacreront.

* *

*

Une voix sortit de l'Immarsat dès que Malko eut décroché et

annonça :

— L'ULM s'est posé à Casaverde, il y a cinq minutes et les deux Blackhawk sont sur zone. La situation est sous contrôle.

Malko aurait embrassé l'Immarsat.

Le miracle était en train de se produire. L'ULM avait quitté l'île des Singes une heure quarante plus tôt.

Il restait quand même pas mal de motifs d'angoisse avant le dénouement de l'opération.

* *

*

Fabian Ramirez semblait frappé par la foudre, absent. Les hélicos grondaient toujours autour du camp. Accouru, l'homme responsable des otages attendait des ordres. Il ne pouvait exécuter les prisonniers sans que Fabian Ramirez le lui ordonne. Ce dernier s'ébroua et fixa Fernando da Costa.

— *Bueno*, dit-il. Tu as gagné. Si je te donne ce que tu veux, les hélicos s'en vont ?

— *Claro que sí !* Eux, c'est ce qu'ils veulent.

— *Bueno*, on va boire une bière pendant qu'on prépare les appareils, qu'on sort les sacs de la *lancha*. Je te retrouve à ma *casa* dès que j'ai donné les ordres.

Euphorique, le cœur battant à 150 pulsations minute, Fernando da Costa se dirigea vers le Q.G. de Fabian Ramirez, jetant un coup d'œil aux Blackhawk qui se balançaient au-dessus de sa tête. Le *commandante* le rejoignit cinq minutes plus tard, presque aimable.

— Nous avons le temps de boire une bière.

Il sortit deux bouteilles d'une glacière et ils burent au goulot. Jamais une bière n'avait paru aussi délicieuse au narco brésilien. Comme les deux hommes n'avaient pas grand-chose à se dire, ils restèrent silencieux. Jusqu'à ce qu'un guérillero arrive en courant.

— *Todo esta bien, fuerte*, annonça-t-il.

Les trois hommes gagnèrent la piste en bordure du camp. Quatre ULM étaient prêts à décoller. Dans trois d'entre eux, Fernando da Costa reconnut les trois Américains, en uniforme, eux aussi. Le dernier avait une place vide, à côté du pilote, mais des sacs marron étaient entassés dans tout l'espace disponible. Fernando da Costa en ouvrit un au hasard. Il était plein de billets de cent dollars. *Ses dollars*.

— *Muy bien*, dit-il avant de monter dans l'ULM. *Hasta luego*.

Le *commandante* Fabian Ramirez fit un signe de la main et le premier des ULM commença à rouler. Celui de Fernando da Costa décolla le dernier. Dès qu'il eut pris un peu d'altitude, les deux Blackhawk se déplacèrent et encadrèrent l'escadrille d'ULM. Leurs

ordres étaient d'assurer la protection des trois otages jusqu'au bout.

* *

*

La voix vibrante d'excitation d'Eric Kroll éclata dans l'Immarsat.

— Ça y est, ils ont décollé avec les otages ! C'est fantastique ! Les Blackhawk les escortent jusque-là où vous êtes.

Malko, la gorge serrée par l'émotion, pouvait à peine parler. C'était incroyable : Fernando da Costa avait réussi son pari impossible. Il se tourna vers Esmeralda.

— Ils ont décollé ! Avec les otages.

— J'ai entendu, dit-elle. Dieu a exaucé mes prières.

Dieu avait quand même des alliés douteux... Il restait une chose à faire, afin de mettre le narco brésilien devant le fait accompli.

— Chris, cria-t-il, incendiez la cocaïne.

Chris Jones se précipita, répandit le contenu d'un jerrican sur les tas de plastique et promena longuement dessus la flamme de son Zippo. Le plastique s'alluma le premier et le feu commença à s'étendre à toute vitesse.

* *

*

Fernando da Costa ne pouvait s'empêcher de regarder les sacs de papier kraft contenant les paquets de dix mille dollars, tassés dans chaque espace libre de l'ULM. Les quatre appareils volaient en formation, au ras des arbres. Le sien avait eu du mal à décoller à cause de son poids. Il jeta un coup d'œil reconnaissant aux Blackhawk, un peu au-dessus d'eux, assez éloignés pour ne pas les déstabiliser avec le souffle de leurs rotors.

Le tapis vert de la *selva* se déroulait sous eux, monotone, coupé de petits cours d'eau. En ce moment, le *commandante* Fabian Ramirez devait rendre compte de la catastrophe.

Fernando da Costa se repassa le film. Et soudain, quelque chose qui lui avait échappé, dans son euphorie, lui parut incongru : le guérillero aurait dû lui cracher au visage. Une angoisse abominable l'étreignit d'un coup. Il y avait un loup. Tout à coup, en fixant les sacs de dollars, il comprit. Il y avait une *patata*⁽¹⁰⁷⁾ cachée quelque part ! Spécialité des FARC. Comme un imbécile, tout à sa joie, il n'avait pas pensé à vérifier les colis un par un. Il se pencha vers le pilote et hurla dans son oreille.

— Il faut se poser ! *Rapido* !

L'autre eut un geste d'impuissance, désignant le tapis vert au-dessous d'eux.

— *Adonde ?*

Même un ULM ne pouvait pas atterrir sur le faîte des arbres. Fernando da Costa sentait la sueur coller sa chemise à son dos. Le pilote avait raison : impossible de se poser avant l'île des Singes. Il n'avait qu'une solution pour sauver sa peau. Il saisit un des paquets et le jeta par-dessus bord. Le pilote qui savait ce qu'ils contenaient cria :

— *Tu eres loco*⁽¹⁰⁸⁾ !

Le narco brésilien ne répondit pas. Comme un automate, il jetait un par un les paquets qui s'enfonçaient dans le tapis vert au-dessous d'eux. Il n'en restait plus que la moitié quand une explosion assourdissante le fit sursauter. L'ULM sembla soulevé par une main géante et se désintégra dans une gerbe de flammes. Fernando da Costa, serrant encore un paquet de dollars, se sentit plonger dans le vide, sans même se rendre compte qu'il n'avait plus de jambes.

* *

*

— *My God !* Les voilà, cria Chris Jones, mais il en manque un !

Trois ULM venaient de surgir au-dessus des arbres, suivis des deux énormes Blackhawk. Les petits appareils prirent la piste un par un, se posant à une centaine de mètres. Malko, Esmeralda et les gorilles coururent vers eux. On ne s'entendait plus : les Blackhawk en vol stationnaire s'étaient positionnés juste au-dessus de la clairière.

Encore sous le choc, les passagers des ULM mettaient pied à terre. Malko vit les trois uniformes : c'étaient bien les otages retenus depuis huit mois par les FARC. Mais où était Fernando da Costa ?

Chris Jones et Milton Brabeck congratulèrent les rescapés. Malko s'approcha.

— Il y avait un quatrième ULM. Où est-il ?

Thomas Howe, un des otages, répondit aussitôt :

— Le gars qui est venu nous chercher ? Sa machine a explosé, il y a une demi-heure.

Un câble d'acier auquel était accrochée une nacelle était en train de descendre d'un des Blackhawk. Le premier des otages s'y installa. Malko regarda la colonne de fumée qui s'élevait de la cocaïne en train de brûler. Il était presque soulagé que Fernando da Costa ne soit pas revenu. C'est toujours désagréable de trahir quelqu'un qui vous rend un immense service. Même au nom de la raison d'État. Chris Jones accourut.

— Venez ! Vous êtes le dernier.

Tous les autres étaient déjà à bord des hélicos. Malko s'harnacha à son tour dans la nacelle, suivant machinalement des yeux la colonne de fumée qui s'élevait dans le ciel. Médusés, les guérilleros et les pilotes

des ULM contemplaient la scène.

Comme un automate, il s'effondra sur la banquette de toile, réalisant trop tard qu'il avait oublié l'Immarsat. Le regard dans le vide, Esmeralda Trinidad semblait ailleurs, les yeux ouverts. De l'autre Blackhawk, un des otages leur adressa un signe joyeux par la porte latérale ouverte, et Malko se sentit soudain très fier.

Il avait réussi l'impossible.

- (1) Departamento Administrativo de Seguridad (services de renseignements colombiens).
- (2) Front n°15.
- (3) Fuerzas Armadas Revolucionarias de Colombia : Forces armées révolutionnaires de Colombie, guérilla marxiste active depuis 1964.
- (4) Zone démilitarisée.
- (5) Bloc sud.
- (6) Qu'est-ce qui se passe ?
- (7) Plus d'essence.
- (8) Impossible
- (9) On va y arriver, les gars.
- (10) Tenez-moi au courant.
- (11) On évacue ! Vite.
- (12) Regardez ! Ils arrivent.
- (13) Ne faites pas ça ! Ne le tuez pas ! Par pitié !
- (14) Viande grillée.
- (15) Arrête, salope !
- (16) Pourquoi, tu n'aimes pas ?
- (17) Allons-y.
- (18) Non-Latinos.
- (19) Tire juste.
- (20) Policiers.
- (21) Arms, Tobacco, Fire.
- (22) Non Official Cover.
- (23) Tu veux une petite pipe ?
- (24) Eau-de-vie locale.
- (25) Baise-moi ! Tout de suite !
- (26) Bien sûr.
- (27) Elle est très mignonne.
- (28) Dommage.
- (29) Fête.
- (30) Avec plaisir.
- (31) « Oies sauvages ».
- (32) C'est à vous.
- (33) Paysans, personnes déplacées.
- (34) Loi 002
- (35) Propriétaires.
- (36) Avenues, rues.
- (37) Environ 200 euros.
- (38) Voir SAS n° 97, *Cauchemar en Colombie*.
- (39) Nourriture et boisson.
- (40) Christ Roi, Prince de la Paix.
- (41) Attention !
- (42) Procureur.

- (43) Femme policier.
- (44) Salopard.
- (45) Chef.
- (46) Bandit, tueur, chien !
- (47) Colonnes mobiles.
- (48) Ils ont beaucoup d'argent.
- (49) Coca local.
- (50) Littéralement : « petit papier ».
- (51) Petits bus.
- (52) Monsieur, que voulez-vous ?
- (53) De la part de qui ?
- (54) Attendez ici.
- (55) Où est le père ?
- (56) Sorti.
- (57) En avant, l'ami !
- (58) Double le bus.
- (59) Homme très fort.
- (60) Ça va ?
- (61) Autodéfenses unies de Colombie, forces paramilitaires comptant plus de 10 000 membres.
- (62) Je suis désolé.
- (63) Les agents du DAS.
- (64) *Ejército del pueblo* : = armée du peuple.
- (65) Armée de libération nationale, autre mouvement clandestin.
- (66) Ville très chère de Floride.
- (67) Échangeables.
- (68) Conseillers pour la sécurité.
- (69) *Te vas a encontrar con moscas en la boca.*
- (70) Rumeur.
- (71) Regarde.
- (72) Bonne nuit, frère.
- (73) Nous sommes des miliciens de la colonne mobile Teofilo-Ferero.
- (74) Compris ?
- (75) Je t'écoute.
- (76) Relations.
- (77) Épicerie.
- (78) Musique à base d'accordéon.
- (79) Maintenant, il faut t'en aller, mon amour.
- (80) Chevaux sauvages.
- (81) Qu'est-ce que tu veux boire ?
- (82) Une bière.
- (83) Arrête ! Tu es très gros.
- (84) Camions-bus de transport urbain.
- (85) Gardien de parking.

- (86) Alcool de canne à sucre brésilien.
- (87) Mon frère, qu'est-ce qui se passe ?
- (88) Chien immonde !
- (89) Attention ! Attention ! Les flics !
- (90) Littéralement : une femme qui a beaucoup d'ovaires.
- (91) Machine à laver.
- (92) Ammonium Nitrate Fuel Oil.
- (93) Environ 1 300 euros.
- (94) Condoleeza Rice.
- (95) Je vais le tuer, cet enculé !
- (96) Les chauves.
- (97) Vous gagnez.
- (98) Voir SAS n° 151, *L'Or d'Al-Qaida*.
- (99) Ça va ?
- (100) Pédé ! Chien immonde !
- (101) Ile des Singes.
- (102) Police antidrogue ! Descendez !
- (103) On a de la chance.
- (104) Soupe de poulet, avec de l'avocat et du maïs.
- (105) Le Brésilien.
- (106) Tu entends mon pote ?
- (107) Petite bombe.
- (108) Tu es fou !